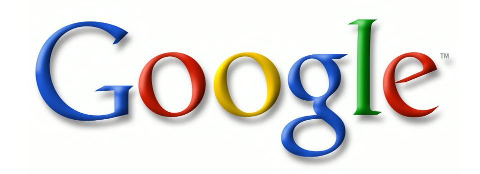





EX LIBRIS
HERMANN GEORG FIEDLER.
MEHR LICHT.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

VIE
ET
LETTRES
DE
GELLERT,

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

VIE ET LETTRES DE GELLERT.

TRADUITES DE L'ALLEMAND,

PAR

*MADAME D. L. F***.*

SECONDE PARTIE.



A UTRECHT,

CHEZ J. VAN SCHOONHOVEN & Comp.

M. DCC. LXXV.

comme un avertiſſement qui m'eſt néceſſaire, parce que le ſouvenir de ma fin ne m'occupe peut-être pas aſſez ſérieuſement. Avec vous, mon Amie, je puis tenir ce langage; vous ſavez combien l'on aime à détourner les yeux du dernier période de la vie. Dieu veuille me faire la grace de triompher des frayeurs de la mort, d'y ſonger non pas en tremblant mais avec un ſentiment de joie. Je ſuis &c. 1753 G.

LETTRE II.

*A Monſieur le Profeſſeur S **.*

JE n'ai uſé que trop long-temps vis-à-vis de vous, mon cher Ami, du triſte privilège de garder le ſilence: je ne veux plus avoir à me reprocher de laiſſer ſans réponſe la Lettre d'un de mes plus chers Amis; une Lettre où il me dépeint tous les plaiſirs qu'on me préparoit à B ** & dont j'aurois pu jouir ſi j'avois le talent d'être un peu moins hypocondre, & ſi je n'étois dans le cas de préférer une cure pénible, à tous les agrémens de cette Maiſon de campagne ſituée au milieu d'une Capitale. Mais mon ſort le veut ainſi: je viſite les Bains, je cours après la ſanté, je lutte contre la ſouffrance, & je conſume dans les ſoupirs, un temps que je pourrois employer à verſer de douces larmes dans le ſein de mes fidèles Amis. Il

est vrai que j'ai éprouvé moins d'anxiété à *Carlsbad*, que je n'en avois eu dans le temps que j'étois à Lauchstad; mais le calme, la sérénité que je cherche je ne les ai point encore trouvés. En attendant, je rassemble toutes mes forces pour m'habituer à la patience, qui est devenue non seulement mon premier devoir, mais aussi le meilleur remède à mes maux. Si seulement une partie de la gaieté que j'ai perdue, me revient cet hiver, je profiterai au printemps des invitations de l'amitié, je jouirai de votre tendresse & de la compassion de votre Wilhelmine. Dieu veuille que je puisse encore éprouver cette joie!

Je n'ai point vu votre ami K **, sans doute j'étois absent de Leipsick. Mais pourquoi faut-il que je sois privé de la douceur d'entrer en liaison avec l'homme qui vous est le plus cher! Par-tout où je jette les yeux, je vois que la mélancolie me prive de la part légitime que je devrois avoir aux plaisirs de la vie sociale. Aurois-je été absent dans cette occasion, si je n'eûsse été dans le cas de voyager pour cesser d'être malade? Mais ne voulois-je pas m'interdire le murmure? ah! je le dois, sans doute, bien des gens, dont le mérite surpasse infiniment le mien, ne sont pas plus heureux que moi, & peut-être ils excitent moins de compassion. Adieu, mon cher S **; que votre amitié continue à me soulager du fardeau de mes peines. Je vous embrasse ainsi que votre chère, votre bonne & pieuse *Wilhelmine*

Puiſſiez-vous jouir non ſeulement pendant l'année prochaine, mais pendant tout le reſte de votre vie, du bonheur que moi & tant d'autres ne ceſſons de vous ſouhaiter, & que vous méritez mieux que beaucoup d'autres. Tout à vous,

1753 G.

LETTRE III.

Du Baron de Cronegk.

J'ai été contraint, mon reſpectable Ami, d'abandonner Leipſick, ſans vous voir, ſans prendre congé de vous, ſans vous avoir exprimé dans un dernier embraſſement, au moins par mes larmes, combien je vous aime. Me voilà donc ſéparé de vous & réduit à l'avenir à n'admirer que de loin les talens ſupérieurs de votre eſprit, les qualités plus précieuſes encore de votre cœur! O ſi je pouvois vous dire combien ces privations me ſont ſenſibles, combien je vous vénère! ——

Je ſuis à la Campagne auprès de mes parens, & quand je penſe à ce plan d'une vie champêtre que nous formions un jour enſemble, je ſoupire ſi fort, qu'on m'accuſe d'avoir laiſſé mon cœur à quelque Beauté de Leipſick. Mais alors je commence à parler de vous & je deviens ſi inépuiſable ſur ce chapitre, que les domeſtiques mêmes qui nous ſervent à ta-

ble, se disent l'un à l'autre qu'ils voudroient bien connoître cet Homme dont leur jeune Maître a tant de choses à raconter, & dont le souvenir lui fait toujours venir les larmes aux yeux.

J'ai été si distrait par les voyages que j'ai faits à Anspach, qu'à peine ai-je eu le temps de penser, sans quoi vous auriez reçu plutôt de mes nouvelles. Pas un vers n'est sorti de ma plume, depuis que j'ai quitté Leipsick:

(1) *Mes mains jeunes encore avoient saisi la lyre: suspendue maintenant aux foibles rameaux d'un triste cyprès, je l'arrose de mes larmes & ses cordes assoupies refusent de rendre des sons.*

Je vous envoie mon *Scipion* & quelques autres bagatelles. Continuez, malgré l'absence, à me servir de Maître, indiquez moi les défauts de ces Pièces, à moins qu'elles n'en n'aient trop pour pouvoir être corrigées, & dans ce cas renvoyez les moi & je vous promets de les brûler aussi-tôt. J'ai toujours pour vous la même confiance, & j'espère que vous ne m'oublierez pas totalement. Peut-être n'ai-je pas assez de mérite pour être digne de votre amitié; mais mon cœur est si plein de tendresse & de reconnoissance pour vous, qu'à cet égard j'ai droit à votre souvenir.

Mes complimens à Mr. le Comte *de Bruhl.*

(1) *Ceci est en vers dans l'Original.*

& au plus badin, au plus aimable des Contrôleurs (1). Je sais que vous n'aimez pas à écrire des Lettres, & ne suis point assez indiscret pour vous demander de fréquentes réponses; permettez seulement que je vous écrive quelquefois. Adieu; je suis pour la vie,

Le plus sincère de
vos Amis & de vos
admirateurs.

Hohentrudingen
le 16 Juin
1753.

DE CRONEGK.

(1) *Steuerrevisor.* C'est *Rabener* qu'on désigne ici, il avoit un emploi dans la Banque.

LETTRE IV.

Au Baron de Cronegk.

Cher & méchant Baron, combien y a-t-il que vous ne m'avez écrit? Comment votre cœur si sensible, si tendre, si enthousiaste, a-t-il pu vous permettre de ne pas me répondre? Car vous avez du recevoir une de mes Lettres par Mr. W** — — Je vais vous l'expliquer, dites vous: je suis Conseiller & je dois lire des Actes. — — Fort bien, mais moi ne suis-je pas obligé de donner des Leçons publiques, & cependant j'écris à mes Amis. — — Je suis Auteur, & Auteur Tragique. — — C'est bien de la gloire sans doute, mais où sont donc vos Tragédies? Votre *Codrus* au moins est-il corrigé? — — Pas encore. — — Et pourquoi non? — — C'est que j'écris aussi une Feuille hebdomadaire: toutes les semaines je dicte à mes compatriotes de leçons des sagesse; Vous le savez, c'est moi qui compose *l'Ami* — — Oui, je le sais, & c'est précisément pour cela que je ne puis concevoir, qu'un Auteur qui enseigne & qui chante les devoirs de l'amitié, oublie & néglige ces mêmes devoirs. — — Je les chante & laisse à d'autres le soin de les remplir: on ne peut pas tout faire à la fois. D'ailleurs je ne suis pas seulement un Conseiller, un Tragique, un Journaliste — — Et qu'êtes vous de plus? Avouez le sans façon, car je dois tout savoir. J'en suis honteux, mon cher GELLERT, cependant il faut vous le

dire, je ſuis amoureux, je ſuis devenu un Berger, un Céladon, j'écris ſouvent à ma Belle & je trouve encore que je ne lui écris pas aſſez. —— —— Mais quelle eſt cette heureuſe Beauté? Non, non je ne veux pas le ſavoir - Ecrivez lui tous les jours; faites des Tragédies, des Comédies, des Chanſons, des Epigrammes, des Feuilles; compoſez tout ce qu'il vous plaira, j'en ſuis content. Je vous lirai, je vous louerai, je vous critiquerai, c'eſt là mon office. Mais vous écrire! Ah! ſi vous deſiriez mes Lettres, il y a long-temps que vous m'eûſſiez répondu. J'étois pourtant autrefois

Votre meilleur Ami
GELLERT
1756.

LETTRE V.

Du Baron de Cronegk.

Mon cher GELLERT,

La Lettre où vous me reprochez mon ſilence, m'a cauſé tant de joie, que j'ai de la peine à me repentir d'avoir mérité vos reproches. Une pareille reprimande eſt en amitié ce qu'un coup d'éventail eſt en amour. Mais, de grace, imitez la jeune fille qui frappe ce qu'elle aime, & s'appaiſe l'inſtant d'après. A parler ſérieuſement, mon cher GELLERT, j'ai tort, & mon ſilence eſt inexcuſable. Cependant de qui puiſ-

je espérer le pardon d'une faute, si ce n'est de mon meilleur Ami, de mon cher GELLERT? Au reste si j'ai tant tardé à répondre à votre précédente Lettre, c'est qu'on m'avoit appris que vous étiez à Brunswick. Combien de fois ne m'y suis je pas souhaité! mais à quoi servent les souhaits? au moins j'étois présent par la pensée. Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de *Gärtner*, de *Gieseke*, & d'*Ebert*: vivent-ils heureux & contens de leur sort? Tout mauvais qu'il est je leur aurois envoyé mon Poëme sur la Passion (1), si mon écriture n'étoit pas si difficile à lire. Je l'ai fait copier, & Mr. *Weisse* vous le remettra. . . . .

Vous recevrez aussi trois Cantiques avec cette Lettre. J'ai tenté de vous imiter, & tout en l'essayant j'ai trouvé que vous êtes inimitable. Mais je me suis dit qu'il étoit permis à un Disciple de rester au dessous de son Maître, & j'ai cru qu'il étoit de mon devoir en quelque sorte, de consacrer aussi quelques uns de mes chants à la Religion.

Mon *Codrus* n'est point achevé, comme vous le devinez très bien dans votre Lettre. Quant au personnage de Berger, cela est encore vrai, jusqu'à un certain point, car je jouois le rôle de *Damette*, dans votre Pastorale de *Silvie*, préci-

(1) *Passions Oratorium*: c'est une espèce de Drame lyrique qu'on exécute dans les Eglises Luthériennes pendant le Carême.

cisément le même jour que votre Lettre m'est parvenue. Mais me croire amoureux parce que je ne suis point exact à répondre, en vérité c'est là une fausse conséquence.

Quand ferai-je assez heureux pour vous revoir? Peut-être à la foire de St. Michel, peut être à Pâques, l'année prochaine; je ne puis rien décider encore: Jurisconsulte & Courtisan, je suis doublement esclave. Aimez-moi toujours, malgré l'absence. Cet été, oui cet été je vous écrirai souvent; j'ai fait approprier mon petit Tibur & j'irai l'habiter: là je composerai des Tragédies qui feront meilleures que *Codrus*, pourvu que je ne m'en tienne pas au simple projet; car je l'ai formé plus d'une fois sans jamais parvenir à l'exécuter. Mais si je ne fais pas de Tragédies, au moins j'écrirai à ceux que j'aime; & vous serez fatigué de la longueur de mes Lettres. Adieu, mon cher GELLERT, je suis toujours fier en terminant celles que je vous adresse; qu'il est flatteur le titre de votre Ami! je n'en connois point qui pût m'honorer davantage. Je vous embrasse mille fois en idée, & suis votre admirateur, votre Ami,

CRONEGK.
Anspach
le 28 Avril
1756.

LETTRE VI.

Du même.

Ne m'accusez pas cette fois-ci de négligence, mon cher GELLERT, pour avoir tardé à répondre à l'obligeante Lettre que j'ai reçue de vous. En vérité vôtre pauvre *Cronegk* a beaucoup souffert depuis quelque temps. Une Mère à qui *je dois mon* éducation, mes principes, tout ce qu'il peut y avoir de bon en moi; c'est cette Mère que j'ai perdue. *Un Père âgé*, & toutes les affaires de sa Maison sont maintenant confiés à mes soins; mes devoirs se multiplient tous les jours, & cependant les Lettres sont encore la consolation & le charme de ma vie. Quand j'ai un instant de sérénité, je l'emploie à composer une Tragédie, dont vous recevrez bientôt le premier Acte. Mon *Codrus* revu & corrigé vous parviendra aussi dans peu. Ce n'est qu'à vous que j'ose avouer la foiblesse que j'ai eue de l'envoyer à Berlin aux Auteurs de la *Bibliothèque des Beaux Arts*: Je n'espère ni ne desire de recevoir le prix, cependant s'il arrive que je le remporte (1), on trouvera en ouvrant le billet qui contient le nom de l'Auteur, la prière d'employer à quelque autre usage, relatif au bien des Lettres, la som-

(1) Cela est arrivé en effet.

me destinée au prix. Mais de grace n'en parlez à personne.

Vos Cantiques sont imprimés, les gazettes me l'ont appris ; je me flatte de les recevoir demain de Nurémberg, & m'en réjouis d'avance. Poursuivez votre carrière, mon cher Ami, l'Allemagne ne seroit pas digne de vous, si après des siècles révolus elle ne vénéroit encore en vous un de ses meilleurs Ecrivains. Oui, vos Hymnes exciteront dans les cœurs les sentimens d'une piété vive & pure, & le bien que vous allez faire s'étendra sur la postérité. Qu'il m'est glorieux de pouvoir me nommer votre disciple, votre Ami ! Je n'aspire point à laisser un nom célèbre, je n'ai pas droit d'y prétendre ; seulement si nos neveux disoient, une seule fois, en parlant de moi : „ Cronegk a vécu, il fut l'élève & „ l'ami de l'admirable Gellert : " ce seroit là le plus grand éloge que j'en pourrois recevoir. Adieu, je suis

Votre plus tendre Ami.

Cronegk.

Anspach
le 21 Avril
1757.

LETTRE VII.

Au Baron de Cronegk.

Je déplore, mon cher Ami, la perte de votre excellente Mère; & je ne cesserai d'honorer sa mémoire. Si c'est elle qui a formé votre cœur, si c'est à elle que vous devez tout ce qui vous rend heureux & estimable, je lui ai donc l'obligation d'un de mes meilleurs, d'un de mes plus chers amis. Offrez-lui toujours des larmes de reconnoissance: c'est le tribut de l'amour & du devoir. Mais les modérer ces larmes, ces sentimens douloureux, voilà ce qu'exige encore & l'amour & le devoir: heureux en la regrettant de la savoir digne d'habiter un monde meilleur, & de pouvoir par vos soins adoucir l'affliction & la vieillesse d'un Père respectable!

Je suis charmé que vous ayez envoyé votre *Codrus* à Berlin, dûssiez-vous n'être pas couronné; au moins on ne pourra porter de cette Pièce qu'un jugement favorable. Pour moi en vérité je suis trop partial, pour pouvoir en décider; j'aime trop & l'Auteur & tout ce qui vient de lui.

Que direz-vous de mes Cantiques? je suis impatient d'en savoir votre avis; car vous devez à présent les avoir reçus. Notre foire actuelle est très stérile en Ouvrages nouveaux; peut-être est-ce au profit du goût. Adieu, continuez à m'ai-

avantage. Celles qui nous paroiffent les plus affligeantes contribuent, par leur enchaînement avec d'autres, à nous mener au bonheur; mais nos vues font trop bornées pour le comprendre. Enfin s'il fe préfente une occafion de vous placer mieux, rien ne vous empêche de la faifir, & je ferai à cet égard tout ce que vous pouvez attendre de moi. Seulement ayez bon courage, & fongez que celui qui fait bien ne doit craindre perfonne. Calmez vous & ne ceffez point d'aimer votre plus fincère Ami,

1754 G.

LETTRE IX.

A. Mr. H.

Votre heureux retour de vos voyages ne m'auroit fatiffait qu'à demi, fans cette Lettre que je viens de recevoir, & où votre cœur s'exprime avec tant d'éloquence. Mais à préfent ma joie eft complette, il ne me refte rien à defirer. Je vois à chaque ligne que vous êtes encore mon Ami, & que vous le ferez toujours. Comment répondre à tout ce que vous me dites de tendre & d'obligeant? je vous embraffe en idée, je bénis la Providence qui vous a ramené parmi nous, & j'en félicite votre famille & votre Patrie. Il s'agit à préfent, mon cher Ami, de réalifer l'efpérance que mon cœur a toujours conçue à votre fujet: il faut que vous travailliez férieufement à vous rendre utile au Monde, comme vous

en avez, plus que perſonne les talens & la volonté. Vous ne ſauriez manquer d'obtenir bientôt quelque emploi, qui déterminera les devoirs particuliers que vous aurez à remplir. Fût-il médiocre, ne laiſſez pas de l'accepter. Il n'y a point de Charge, quelque petite qu'elle ſoit, où un homme habile & honnête ne puiſſe trouver mille occaſions de faire du bien, & de prouver ſes lumières & ſa capacité. Il arrive ſouvent que par un trop grand deſir de ſe rendre de plus en plus propre aux affaires, on laiſſe écouler des années précieuſes, pendant lesquelles on eût pu mettre en exercice l'habileté qu'on avoit déjà acquiſe: ainſi *notre vie s'enfuit pendant que nous nous préparons orgueilleuſement à la bien employer.* Un homme qui ſert tous les jours la Patrie avec zèle & avec probité, quoique dans un poſte peu conſidérable; qui gouverne & entretient ſa famille avec prudence & avec ſageſſe; & qui parmi ſes travaux & les peines de ſa vocation, ſait trouver le bonheur de la vie dans les bras d'une épouſe vertueuſe, & dans les careſſes de ſes enfans qu'il forme à la vertu: cet homme, dis-je, n'eſt-il pas un perſonnage heureux & utile à la ſocieté? Le bonheur ne peut-il donc ſe trouver que dans les grands Emplois? Mais, vraiment, je fais ici le pédagogue aſſez mal à propos: paſſez moi toute cette morale, en faveur de l'amitié qui l'a dictée. Une occupation réglée & conſtante, le travail en un mot, eſt abſolument néceſſaire à notre bonheur: je le sai par expé-

rience. Et que la tendresse d'une digne épouse soit une grande récompense pour l'homme laborieux, & un excellent préservatif contre l'ennui & les désagrémens de la solitude, c'est ce qui n'est pas moins vrai, quoique je ne sois pas assez heureux pour le savoir par expérience. Portez-vous bien, & ne tardez pas à m'écrire.

1754. G.

LETTRE X.

*A. Mr. de * *.*

S'il ne falloit que de la bonne volonté pour vous soulager & vous consoler dans vos maux, personne ne pourroit y être plus propre que moi. Vous savez que toujours infirme, la situation de votre pauvre Ami est à peu près semblable à la vôtre: vous devez donc attendre de lui la plus tendre compassion, & les voeux les plus sincères pour que vous soyez bientôt délivré des peines, dont il souhaiteroit tant d'être affranchi lui même. Quelle consolation ne seroit-ce pas pour moi, dans mes heures sombres & mélancoliques, si je pouvois me dire que j'ai contribué à adoucir les maux de mon malheureux Ami! Mais que puis-je faire pour cela? vous connoissez aussi

bien que moi les moyens que l'on peut employer pour tranquillifer l'efprit, & pour lui rendre fa férénité: il ne me refte donc qu'à vous confoler par mon exemple, fuppofé que ce foit une confolation, & qu'à vous conjurer de ne point perdre courage. Nous ne fommes point deftitués de fecours, quoique nous ne les éprouvions pas à toute heure, & ce grand Etre qui diftribue les biens, difpenfe auffi les maux dans des vues également charitables. Rien ne peut nous arriver fans fa volonté; & puis qu'il a foin de toutes fes créatures, il veille auffi fur nous, & nous aurons un jour occafion de reconnoître qu'il aime à fecourir les affligés. Lorsque dans le Monde à venir, le voile tombera de deffus nos yeux, nous verrons que les vues de Dieu ont toujours été fages & miféricordieufes, dans les circonftances mêmes les plus triftes de cette vie. Ayez foin de votre fanté, & repofez vous du refte fur la bonne Providence. Un efprit abattu ne peut être relevé, que par la penfée des biens que la Religion nous promet. Je sai trop par moi-même, que nous ne pouvons pas jouir, tous les jours & à toute heure, de ces confolations que fournit l'Evangile; mais nous devons au moins les fouhaiter & les chercher.

Si vous êtes toujours dans le deffein d'aller à Carlsbad, ce que je ne veux pas vous déconfeiller, adreffez vous à Mr. le Docteur T**. Il eft auffi honnête homme qu'habile Médecin.

Je souhaite de tout mon cœur que ces Bains produisent pour vous les plus heureux effets; il est sûr qu'ils ont de grandes vertus. Si je n'en suis pas personnellement la preuve, bien d'autres au moins l'ont été, & j'espère que dans peu vous serez de ce nombre.

LETTRE XI.

*A. Mr. le Baron de Z * *.*

LE service que je vous ai rendu, n'est pas considérable, au moins relativement à la peine qu'il m'a coûté, & ce seroit plutôt à moi de vous remercier de m'avoir fourni l'occasion de contribuer à une chose utile. Je ne mérite donc pas la reconnoissance que vous exprimez dans votre Lettre, & je la regarde seulement comme une preuve de la tendresse & de la sollicitude d'un bon Père. Du reste je suis toujours persuadé que le Gouverneur que j'ai choisi pour MM. vos Fils, est un homme également vertueux & habile. Il aura sans doute ses défauts, car personne n'en est exempt; Mais je crois que les siens sont de nature, à pouvoir être corrigés par vous & Mme votre Epouse. Il a quelque chose d'affecté dans ses manières: cela m'a fait de la peine; mais après tout, cela vaut mille fois mieux que cet air hardi & grossier que tant

de jeunes gens rapportent de l'Univerſité. Et je ne doute pas que la bonne compagnie où il va être admis à préſent, & le ton naturel & libre de la campagne ne le guériſſent bientôt de cette affectation. Comme il a de la douceur dans le caractère, & en même temps quelque choſe de grave & de poſé, j'eſpère qu'il ſaura ſe concilier l'amour & le reſpect de ſes élèves. Il a de la patience, il n'eſt ni ſombre ni ſilencieux; il ſait deſſiner, peindre, en un mot il a tout ce qu'il faut pour que des Enfans ſe plaiſent & s'amuſent avec lui. Il ſaura d'un côté leur rendre l'étude agréable, & de l'autre s'accommoder à la différente portée de leur eſprit: deux choſes, qui, ſelon moi, ſont eſſentielles dans l'éducation. Et quels progrès n'a-t-on pas lieu d'en attendre ſous la conduite d'un Gouverneur intelligent & bien intentionné, dirigé encore par les lumières des parens, animé par leur confiance & par le bon naturel & les heureuſes diſpoſitions des Diſciples? Quoi que Mr. H**. ne ſoit point un Théologien, je ſuis bien aſſuré qu'il inculquera, de plus en plus, à ſes Elèves, tant par ſes inſtructions que par ſon exemple, les vrais principes de la Religion; & qu'il leur apprendra de bonne heure que la vertu n'eſt jamais un joug incommode, mais qu'elle fait réellement le bonheur des hommes. J'eſpère qu'il ſaura ſe rendre maître de leur cœur & le régler, dans le temps même qu'il paroîtra ſe prêter à leurs pen-

chans & à leurs goûts; & qu'il n'oubliera point que toutes les Sciences, tous les Arts qu'on peut apprendre, tout l'esprit & tous les talens imaginables, ne sauroient jamais suppléer au défaut d'un bon cœur, & que l'Homme savant est infiniment moins estimable que l'Homme de bien. Je suis avec la plus parfaite considération & un entier dévouement &c.

1754.

G.

LETTRE XII.

*A. Mr. B**.*

Dans les dernières semaines de cette année, je n'ai presque fait autre chose que de répondre aux Lettres de mes Amis, & de ceux qui m'honorent de leur bienveillance; je n'ai donc garde de vous oublier, quelque fatigué que je puisse être d'écrire. Mais comment voulez-vous que je réponde à tous les remerciemens que vous me faites? Ils sont excessifs; mais je les crois sincères, & c'est ce qui me les rend précieux, quoi que je n'en mérite que la moindre partie, & que je ne doive les regarder que comme une récompense anticipée dont je pourrai me rendre digne dans la suite. Mais enfin s'il est vrai que j'aie eu le bonheur de vous être utile, si j'ai contribué par mes leçons ou par

mon exemple, à perfectionner quelques unes de *vos* bonnes qualités: accordez moi ce que je vais vous demander, & ce sera pour toute ma vie la plus magnifique des récompenses. Rendez aux autres les mêmes services que vous dites avoir reçus de moi, & rendez les avec la même sincérité, avec le même désintéressement que je l'ai fait, avec la même sagesse que j'aurois voulu le faire. Je serai alors votre débiteur, autant que vous prétendez être le mien. Il y aura toujours des jeunes gens autour de vous, quelque part que vous soyez, ainsi les occasions d'être *plus* utile que je ne l'ai été, ne sauroient vous manquer. Tous les applaudissemens des hommes, *toutes les louanges* qu'on peut nous donner, ne sont rien en comparaison du témoignage que nous rend en secret notre conscience, lors que nous avons formé un jeune cœur pour le Ciel, ou lors seulement que nous y avons travaillé de tout notre pouvoir. Quelle gloire, quels sentimens ineffables, quelles délices toujours renaissantes, lors que dans le Monde à venir nous verrons des êtres qui nous seront en quelque sorte redevables de leur félicité, lors que dans les transports de leur reconnoissance ils nous diront: c'est vous qui m'avez conduit dans le chemin du bonheur; c'est vous qui m'avez excité, encouragé, aidé à devenir infiniment heureux! Ah! mon Ami, mon immortel Bienfaiteur, que Dieu lui-même soit votre récompense, & que votre gloire soit éternelle! Quand on peut es-

pérer un tel prix du bien que l'on fait, qu'importe que les hommes ici bas ignorent, ou soient instruits de nos bonnes intentions & de nos œuvres de bienfaisance, qu'ils nous rendent justice ou nous la refusent: n'en ferons-nous pas suffisamment récompensés dans l'œconomie future? — Les circonstances actuelles où vous vous trouvez, ne sont pas fort agréables; mais supportez les avec patience; c'est le vrai moyen de mériter qu'elles deviennent plus heureuses. Ne vous mettez pas en peine de votre avancement, & travaillez seulement à augmenter vos connoissances & vos vertus. Lors que par l'étude, par le travail, par la prudence, par la bonne conduite, sans intrigues, sans adulation & sans bassesses, on est parvenu à s'élever & à faire fortune, voilà ce qui peut rendre la vie heureuse, voilà le bonheur & la solide gloire. Les protecteurs ne vous manqueront point, mais tous les protecteurs sont des hommes comme nous. Continuez à vous appliquer à l'étude des Langues, & sur-tout étudiez sans relâche l'Ecriture Sainte. Ne vous livrez pas trop à votre goût pour la Poésie. Prêchez quelquefois, mais que ce soit avec simplicité & sans courir après l'esprit. Quand l'occasion s'en présentera, envoyez moi un de vos derniers Sermons — Je finis brusquement, car j'aurois trop de choses à vous dire, si je me laissois entraîner au plaisir de m'entretenir avec vous.

1754. G.

LETTRE XIII.

Au Comte Maurice de Bruhl.

Votre Poëme moral est réellement beau. Je ne dis pas qu'il ne s'y trouve aucun endroit foible: ce feroit une flatterie qui ne s'accorderoit ni avec ma fincérité, ni avec la nobleffe de votre caractère. On ne doit pas s'attendre qu'un premier effai dans la Poéfie, foit un chef d'œuvre. Mais je le répète, votre Poëme, nonobftant les petits défauts dont il n'eft pas exempt, a, fans contredit, de grandes beautés. En un mot il mérite d'être critiqué, ce qui n'eft pas un petit éloge dans le langage des Ariftarques. Mais fi vous comptez de trouver cette critique dans ma Lettre, vous vous trompez. La chofe m'eft actuellement impoffible. Pour me rendre intelligible, il faudroit que je rempliffe au moins deux feuilles de remarques; or comment pourrois-je en trouver le loifir, dans un temps où il faut que tous les jours je confacre cinq heures à donner des leçons, & de plus où je fuis obligé de corriger des épreuves, qui m'emportent encore au delà de deux heures, & qui exercent cruellement ma patience. J'aime mieux aller bientôt à Dresde, & vous communiquer de bouche mes obfervations. En attendant, je vous prie, mon cher Comte, de ne pas vous laiffer trop féduire par

les charmes de la Poéfie. Je connois le pouvoir de cette Sirène. Quelques talens que vous ayez pour la verfification, vous êtes deftiné à de plus grandes chofes; & il ne faut pas que la Poéfie vous en détourne. Cultivez la dans vos heures de loifir, & lors que vous ne pourrez pas vous livrer à des occupations plus importantes. N'oubliez pas qu'*Addiffon* étoit un grand Homme d'Etat, en même temps qu'il étoit un des premiers Poëtes de l'Angleterre. Votre morale, dans le Poëme que je viens de lire, eft admirable: & je ne puis vous exprimer le plaifir qu'elle m'a fait. O, mon cher Comte, que les délices & le tumulte des Cours n'étouffent jamais cette voix de la vérité & de la vertu! Je fai combien il eft difficile de furmonter les tentations fans nombre de l'ambition & de la volupté, mais je fai auffi à qui je parle & je connois toute la nobleffe de votre cœur. Confidérez combien fera glorieufe votre victoire, fi au milieu de la Cour, & dans l'âge des paffions, vous réfiftez aux faux appas de la volupté, & aux promeffes trompeufes de l'ambition. Lors qu'après avoir écouté la voix de la fageffe & de votre propre confcience, vous aurez remporté un fi noble triomphe, vous goûterez la joie la plus pure; content de vous-même, vous bénirez l'ami fidèle qui aura ofé vous repréfenter vos devoirs, & vous animer à les remplir. Vous tâcherez de mériter l'approbation publique, & cependant vous vous défierez

toujours des louanges qu'on vous donnera. Il y a des êtres méprisables qui deviennent nos flatteurs, pour nous rendre malheureux. Il y a des hommes vils qui ne peuvent pas souffrir que nous nous élevions au-dessus d'eux par un vrai mérite, & qui ont recours à mille artifices pour nous rabaisser jusques à eux en nous faisant partager leurs désordres ou leur ignominie. Mais que vais-je vous dire là! Pardonnez au sentiment qui m'inspire toute cette morale: elle seroit offensante sans l'amitié qui la dicte; mais elle n'est que l'effusion d'un cœur qui vous estime, vous aime, & souhaite de vous aimer & de vous admirer éternellement. Portez-vous bien & aimez vôtre

Leipsick.
le 18 Juillet
1754.

G.

LETTRE XIV.

Réponse à la Lettre précédente.

Dresde,
le 27 *Juillet*
1754.

Votre Lettre est si belle, que je devrois craindre d'y répondre. Mais ce qui me rassure, c'est cette tendre amitié dont vous me donnez des assurances si flatteuses. Je lui dois déja infiniment, & je ne pourrai être heureux qu'autant que je la conserverai. Comment m'acquiterai-je de toutes les obligations que je vous ai! Je sens que je ne le pourrai jamais; mais il est doux d'être vaincu par un Ami. Au moins mon cœur est-il pénétré de reconnoissance & du plus vif desir de vous la témoigner.

Je vous rends mille graces de l'indulgence avec laquelle vous avez jugé mon Poëme, & sur-tout des remarques critiques que vous me promettez. Hâtez-vous donc de venir à Dresde. Nous languissons de vous voir, & toute la Cour vous attend avec impatience. Portez vous bien, & n'oubliez jamais que je ne connois rien de si doux que de vous aimer & de vous honorer. O combien votre amitié me rend heureux dès à présent! mais je serai bien plus heureux encore lorsque je m'en serai rendu plus digne.

B.

LETTRE XV.

Au Comte Maurice de Bruhl.

N'eſt-il pas vrai, mon cher Comte, que je mérite un peu d'être loué de vous? J'ai fait un voyage de vingt-ſix milles pour vous voir & vous dire combien je vous honore. Qu'un autre hypocondriaque en faſſe autant, s'il le peut! Après tout pourtant je ne dois pas trop me glorifier de ce voyage; car quelque pénible qu'il aît pu être, il faut convenir que j'en ai été richement récompenſé. *J'ai revu mon* cher Comte Maurice, & je l'ai trouvé auſſi aimable que je pouvois le deſirer. Ce plaiſir reſſemble à la vertu, qui nous récompenſe non ſeulement au moment que nous la pratiquons, mais auſſi par le doux ſouvenir qui nous en reſte. Oui, Monſieur, tant que vous continuerez à remplir les hautes eſpérances que j'ai conçues, tant de votre cœur que de votre eſprit, j'aurai toujours des ſujets de contentement & de joie, au milieu même de mes peines & de mes douleurs continuelles, & je ne croirai pas avoir inutilement vécu. Mon dernier ſouhait, lors que je viendrai à mourir, aura votre bonheur pour objet, & je chargerai mes Amis, comme par teſtament, d'être les Hiſtoriens de votre vie glorieuſe, & d'en inſtruire la poſtérité. *Pour tout dire en un mot*, c'eſt ainſi que

votre Biographe futur terminera votre éloge, *il craignoit Dieu, c'est pourquoi il a été si grand.*

Vous ne vous seriez pas attendu à trouver dans ma Lettre un morceau de votre Oraison funèbre.

Je ne vous fatiguerai pas de l'ennuyeuse relation de mon voyage. Il suffira de vous dire, que je suis de retour à Leipsick, & qu'un passementier de Dresde a été mon fidele compagnon. Il m'a fait, en versant des torrens de larmes, l'histoire de la mort de ses enfans, il m'a dépeint dans un style vraiment poétique son amour pour sa femme qu'il a laissée malade à Dresde; enfin il m'a décrit de la manière la plus touchante & la plus édifiante ses disgraces, sa pauvreté, sa confiance en la divine Providence, pendant les douze années qu'il a été en voyage, la dureté de son avare belle-mère &c. Les discours de ce bon homme m'ont intéressé, & j'ai trouvé la route moins longue qu'elle ne me l'auroit paru sans lui. Adieu, mon cher Comte.

Leipsick le 18 Octobre 1754.

G.

LETTRE XVI.

Au même.

Votre Lettre mériteroit deux réponses & plus, tant elle est belle. Tout y respire ces graces simples & sans fard, qui plaisent comme la couleur naturelle d'un visage où l'on voit briller la santé & la gaieté. Savez vous bien que vous allez devenir un Ciceron, & qu'un jour nos neveux expliqueront & commenteront les *Epîtres du Comte Maurice de Bruhl à son Atticus*. On dira pour lors: " le Docteur *Bartlet*, „ à qui le Comte compare son Ami, ne se „ trouve point dans les Dictionnaires; mais nous „ conjecturons qu'il doit avoir été un profond „ érudit, & un grand Publiciste (1): plu„ sieurs raisons fondent cette conjecture" J'allois faire des recherches sur ces raisons, mais l'envie m'en passe, car ne voilà-t-il pas que l'on m'apporte à corriger une épreuve de la *Comtesse Suédoise*. Il faut donc que je termine ma Lettre. Que dites-vous de Mr. *Riveri*? N'est ce pas Mr. *le Blanc*, qui est l'Auteur des *Lettres sur les Anglois*? Avez vous tous les Volumes de *Grandisson*? Je vous enverrai bientôt les Sermons de *Cramer*, & le premier Tome de ses

(1) *Publiciste*, celui qui écrit ou qui fait des leçons sur le Droit Public.

Pſeaumes. Combien vous me remercierez de ces Livres ! Peu s'en eſt fallu que je ne vous les aie portés moi même à Dresde. Je vous recommande M. le Chambellan *de K****, & je vous prie de vous intéreſſer à la Loterie qui ſe fait dans ma Ville natale. Portez vous bien, mon cher & aimable Comte.

Leipſick
le 12 *Décembre*
1754.

G.

LETTRE XVII.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Dresde,
le 14 *Décembre*
1754.

VOyez combien mes Amis m'aiment ! Ils veulent que je vous écrive même en leur préſence, & comment pourrois-je refuſer à l'amitié une choſe qui me fait tant de plaiſir. Je voudrois que vous puſſiez nous voir à préſent. Pour ne pas m'interrompre tandis que je vous écris, MM. *de V.* & *B.* liſent l'un & l'autre ſans faire le moindre bruit, dans un ſilence & une tranquillité que j'admire. Ils n'ignorent pas, ſans doute, combien je vous aime, & ce reſpect qu'ils ont pour notre amitié, me les

prend eux-mêmes plus chers. Mais comment pourrai-je assez vous remercier du plaisir que vos Lettres m'ont fait ? Combien votre imagination m'est favorable, & dans quel jour avantageux elle me présente ! Mais défiez-vous de cette enchanteresse. Après tout pourtant, si la postérité ne me prend pas pour un *Cicéron*, peut-être mériterai-je qu'elle me regarde comme votre *Atticus*. Celui-ci n'est il pas devenu célèbre parce que Cicéron lui écrivoit, & puis que vous m'écrivez ne pourrois-je pas le devenir aussi ? Mais laissons à la postérité la décision de tout cela. Ce que j'ai à faire à présent, c'est de vous remercier de votre approbation, & de vous dire que je ne suis jamais plus satisfait de moi-même que lors que je puis la mériter.

Vous me demandez si j'ai été content de Mr. *de Riveri* (*a*). Assez, mais vous me plaisez infiniment plus encore. Je suis toujours dans la pensée qu'on ne peut traduire, même médiocrement, un Poëte qui se distingue principalement par le naturel, la facilité, en un mot la naïveté. Ce qui nous charme c'est quelquefois la finesse avec laquelle le Poëte laisse entrevoir sa pensée, quelquefois un tour heureux, quelquefois un mot seulement; & si quelque chose de cela disparoît dans la Traduction,

(1) Auteur d'une Traduction Françoise des *Fables* de GELLERT.

pènètre pas jusques à l'ame. Non, mon cher Comte : une pensée confuse & à laquelle j'osois à peine me livrer, parce que l'Etre suprême étoit présent à mon esprit, la pensée que je n'étois pas entièrement inutile au monde ; une voix consolante qui me disoit intérieurement que je devois prendre courage, que ma vie n'étoit pas destinée à s'écouler toujours dans la tristesse & dans l'abattement: voilà ce qui me donnoit tant d'émotion. Tu as donc encore de la sensibilité, me disois-je à moi-même! Il n'est donc pas impossible que tu sois encore vivement affecté! Ah! tu donnerois à ton tour, bien volontiers, cet or à quelque honnête homme, pourvu que tu pûsses conserver toujours l'impression que cet évenement a faite sur toi. Il n'y a rien, continuois-je avec un doux frémissement, il n'y a rien de si petit qui ne soit sous l'empire de la Divine Providence. Ne puis-je pas me flatter qu'elle a dirigé tout ceci pour ma consolation? Et quel n'est pas mon bonheur: avoir *rendu meilleur* un de mes frères! Je m'approchai de la fenêtre & je regardai le Ciel —— Mais on éprouve quelquefois certains mouvemens qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas confier même à ses plus intimes Amis; dès qu'on veut les exprimer, il est à craindre qu'il ne s'y mêle un peu de vanité. C'est assez de vous dire, mon cher Comte, que ce fut là une heureuse soirée pour moi, & que je ne saurois trop en

toit de faire connoissance avec moi, & nous nous sommes vus deux fois chez l'Avocat T**, où nous avons mangé ensemble. Dimanche au soir je l'y retrouvai encore. Avant qu'on se mît à table, nous nous trouvâmes seuls pendant quelques momens. Ah! me dit-il avec un épanchement de cœur qu'accompagnoit un aimable embarras, vous ne savez pas que je suis votre débiteur; oui, en vérité, je vous dois beaucoup, & je vous supplie de recevoir cette marque de ma reconnoissance, mais sur-tout ne me remerciez pas. En même temps il me glissa dans la main un papier qui renfermoit de l'argent. „ Vous mon débiteur, vous Mon„ sieur, que je n'avois jamais vu jusques ici, „ & à qui je n'ai pas eu occasion de rendre „ le moindre service!". Oh! ne me refusez pas — acceptez, de grace, acceptez. Vos Ecrits m'ont rendu meilleur, ils ont réformé mes principes, avantage plus précieux que si j'avois gagné le monde entier. Ah! voilà votre Ami qui revient — je vous en supplie ne résistez plus —— il ne faut pas qu'il soit témoin de ceci; & qu'il voie mon trouble —— Je reçus le présent, & j'étois si ému & si touché que je ne pus rien répondre. De retour au logis, j'eus une nouvelle émotion, car en ouvrant le papier j'y trouvai vingt louis. Cette émotion n'étoit point produite par la vue de cet or; —— non assurément, l'or ne sauroit exciter une joie semblable à celle que j'éprouvai: il ne

LETTRE XIX.

Au même.

Leipsick
le 7 Mai
1755.

Je ne faurois vous dire combien j'ai été affecté de votre départ. En rentrant en ville je pleurai tout le long du chemin; mon cœur étoit ferré, & pendant toute l'après-midi je me trouvai dans un état si extraordinaire que je crus avoir le pressentiment de quelque grand malheur. Peut être, me difois-je, l'ai-je vu pour la dernière fois: m'en préserve le Ciel! Le soir j'allai chez Madame *de* ** „ vous êtes „ triste, *me dit-elle*, du départ de votre *Mau-* „ *rice*: cette sensibilité me plaît, & je vous „ en aime davantage. C'est un excellent jeune „ homme. Je vais pleurer avec vous, si cela „ peut vous consoler: mais au moins parlons „ de lui. Sa modestie, pendant que tout le „ monde le loue, est un mérite bien rare, & „ une preuve certaine qu'il ira toujours en se „ perfectionnant. Son aimable pudeur intéresse „ & prévient extrêmement pour lui: & s'il „ la conserve il résistera à toutes les tentations. „ Il ne boit pas de vin; ce qui le préserve

„ d'une multitude d'extravagances, que cette „ liqueur fait faire aux jeunes gens. Il ai„ me à lire & à écrire; cela le garantira de „ l'oisiveté, & de la dangereuse dissipation des „ Cours. Lors qu'il commencera ses voyages, „ exhortez le à faire un journal, à écrire cha„ que soir ce qu'il aura fait pendant le jour, „ & à se rendre compte de ses actions avec „ sincérité, & comme sous les yeux de son „ meilleur Ami, ou plutôt comme sous les yeux „ de son Ami tout-puissant, & présent par„ tout; qu'il n'y ait aucune faute, quelque „ petite qu'elle soit, qu'il ne se reproche; au„ cune bonne action qu'il ne remarque & qu'il „ ne couche par écrit; aucun bon dessein qu'il „ ne consigne dans son Journal, & qu'il n'e„ xécute ensuite. C'est là une espèce de priè„ re, & peut-être est-ce la meilleure de tou„ tes les prières, parce qu'elle est liée avec „ l'examen de nous mêmes, & avec des efforts „ pour nous corriger. Je me suis régulièrement „ acquitée de ce devoir pendant neuf années „ entières, & je puis dire que ce sont là les „ meilleures, les plus sages & les plus heu„ reuses de ma vie Dites lui que je n'ai ja„ mais rien entendu de plus judicieux que cet„ te maxime de sa Mère, que vous m'avez „ rapportée; c'est que sans les vertus morales „ toutes les qualités extérieures perdent leur „ prix, & même en quelque sorte leur exis„ tence; & qu'un homme qui a de la Reli„ gion, en devient doublement aimable, dans

„ le temps même qu'il paroît le plus aufftère.
„ Je ne crois pas que votre jeune Ami soit
„ attaché à l'argent, son caractère est trop
„ noble pour qu'il puisse être susceptible d'a-
„ varice: la bonté, l'affabilité, la générosité
„ se lisent dans ses yeux ".

J'ai écouté tout cela, mon cher Comte, & bien d'autres choses encore, sans presque ouvrir la bouche. Enfin pourtant je dis à Mme * * *; je m'en vais écrire au Comte tout ce que je viens d'entendre, & je ne doute pas qu'il ne justifie & ne récompense notre amitié en conservant son caractère & en assurant par là même son bonheur — Adieu.

G.

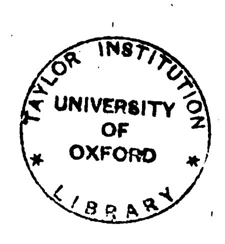
LETTRE XX.

Au même.

L'Amitié fait dans vos Lettres, ce que l'Art, secondé de la Nature, fait dans les Ouvrages de goût. *L'Art*, dit Pope (1), *agit sans se montrer, & règne sans faste. Ainsi l'ame vivifie le corps auquel elle est unie, y distribue les esprits vitaux, en dirige les mouvemens, y répand la force & l'action: elle est invisible, mais ses effets nous sont présens.*

C'est ainsi, que l'amitié agit dans vos Lettres. Elle règne sans ostentation, elle anime toutes les pensées, elle donne de l'éloquence aux expressions, elle ne s'annonce pas, & cependant se trouve dans tout ce que vous me dites. Quelle douce satisfaction pour moi! Je ne saurois mieux vous témoigner ma reconnoissance qu'en supprimant tout éloge, en vous écrivant plus souvent qu'à mes autres Amis, & en tâchant au moins de marcher à vos côtés, lors que

(1) *Art . . . . .*
Works without show, and without pomp presides:
In some fair body thus the secret soul,
With spirits feeds, with vigour fills the whole,
Each motion gives, and ev'ry nerve sustains,
It self unseen, but in th'effects remains.



que je ne pourrai pas vous servir de modele. Ce dont je suis bien persuadé, c'est que vous n'oublierez jamais ce que je vous ai dit dans ma derniere Lettre pour vous encourager de plus en plus à la vertu, ou plutôt, je sai que personne ne sauroit vous y animer plus que vous même. Il en est des exhortations que je vous adresse, comme des vœux que l'on forme pour le bonheur des personnes déja heureuses. Madame de *** fait un cas tout particulier de vous, & je pense que c'est pour l'amour de vous qu'elle me veut tant de bien, car elle croit peut-être que j'ai plus contribué à vous rendre ce que vous êtes, que je ne l'ai fait effectivement. Mais sans pousser l'humilité trop loin, je dois cependant rappeller à votre sujet, & à celui de *Cronegk*, l'observation qu'on a faite à l'égard des grands Peintres; c'est que la plupart se sont formés eux-mêmes & sans le secours d'aucun habile Maître. Je ne vous dis pas cela pour vous inspirer de la vanité, car le plus beau génie a plus de sujet d'être modeste qu'orgueilleux; & dans le fonds l'orgueil n'est bon qu'à remplir le vuide d'une ame présomptueuse. Helas! mon cher Comte, je m'apperçois que dans les Lettres que je vous écris, je ne puis jamais oublier que j'ai le double de votre âge; mais la manie même que j'ai de moraliser toujours, est un effet de l'amitié. Mon cœur s'épanche quand je vous écris, & je ne saurois m'empêcher de vous

louer; puis je crains que mes louanges ne vous inspirent de la sécurité, ma raison veut réparer les fautes de mon cœur, & je me mets à moraliser, plus assurément qu'il ne seroit nécessaire avec un Homme comme vous. Mais vous n'aurez pas de peine à me le pardonner; & si mes Lettres venoient à tomber dans des mains étrangères, le pis qui en pourroit arriver seroit qu'on me comparât à ces femmes, qui craignant d'avoir mis trop de douceur & de tendresse dans leurs regards, affectent tout à coup un air sérieux & sévère. Mais il me semble qu'aujourd'hui je suis bien fertile en comparaisons; c'est qu'apparemment j'ai plus de loisir qu'à l'ordinaire: la pluie a empêché le Disciple à qui cette heure étoit destinée, de se rendre chez moi.

Dans le *Journal des Savans combiné avec celui de Trévoux*, il y a un Extrait fort avantageux de mes *Fables* traduites en François par *M. de Riveri*. Mais je suis bien mécontent de ce que, par une précipitation inexcusable, le Journaliste applique à *Rabener* ce que, dans la Préface M. *de Rivéri* avoit dit de *Rabelais* ou de *Swift*. Je veux en écrire à *Riveri*. Adieu, mon cher Comte.

Leipsick,
le 13 Mai
1755.

G.

LETTRE XXI.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Dresde,
le 18 *Mai*
1755.

La comparaison par laquelle vous commencez votre dernière Lettre est très belle, & je suis charmé du passage de *Pope.* Que je serois heureux si je pouvois réaliser tout cela! Ce qu'il y a de certain, c'est que si mes Lettres ont quelque prix, elles le doivent à l'amitié que j'ai pour vous; & c'est-elle peut-être qui m'obtient votre indulgence & qui attire à mon esprit les éloges qui ne sont dus qu'à mon cœur. Le projet de m'écrire souvent me donne une joie inexprimable, mais en même temps il me fait rougir, parce que vous parlez de vos Lettres comme d'un moyen de me témoigner votre *reconnoissance.* Eh! quelle reconnoissance devez vous à un homme qui vous doit tant, ou pour mieux dire, qui vous doit tout!

Madame *de* * * a bien raison de croire que je vous ai les plus grandes obligations: dire que je connois GELLERT depuis cinq ans, c'est dire que je lui dois mon éducation, que c'est lui qui m'a formé. Votre exemple que j'ai eu le bonheur de choisir pour modèle, m'a fait plus de bien que les plus excellentes leçons

qui n'auroient pas été foutenues par cet exemple; & l'on peut dire de l'éducation en particulier, ce qui eft vrai en général, c'eft que les exemples font toujours plus efficaces que toutes les exhortations.

Rien de plus jufte que ce que vous dites de l'orgueil. Je ne faurois concevoir que des gens qui ont un vrai mérite, puiffent être orgueilleux. Un corps bouffi peut-il en même temps avoir de la fanté? Et l'orgueil eft-il autre chofe que de l'enflure? Mais il eft temps de finir ma Lettre. Je pars demain pour la Pologne & il eft déjà près de minuit. Adieu, je fuis à jamais vôtre

B.

LETTRE XXII.

Du même.

Dresde le 8 Juillet 1755.

Je pense toujours au moment de notre séparation, & j'y pense avec plaisir. Je n'ai jamais mieux senti qu'alors combien l'esprit est inactif lors que le cœur est agité. Jamais aussi je ne suis plus content de moi, que lors que je puis avoir une conviction bien vive de l'amitié que je vous porte. N'allez pas croire au moins que je puisse jamais en douter: non assurément, je me connois trop pour me défier à ce point de moi-même. Mais la satisfaction que je trouve à pouvoir rendre toujours ce témoignage à mon cœur, & à reconnoître en lui ce genre de mérite, (car une de ses meilleures qualités est, sans doute, celle de vous aimer,) fait que j'observe tous ses mouvemens avec autant de soin que si j'avois lieu de me défier de lui. Que dites-vous de cette petite métaphysique du cœur? Je puis vous assurer qu'elle est aussi certaine que si je l'avois fondée sur des axiômes; car elle se fonde sur ce que je sens; or vous savez que si nos sensations peuvent nous induire en erreur, elles sont au moins réelles.

Je me rappelle dans ce moment que c'est demain l'anniversaire de votre naissance. Ces sortes de jours se passent d'ordinaire parmi les Grands en vains complimens, & parmi le peuple en souhaits ridicules; mais entre Amis ils sont consacrés au sentiment & à la joie Je me flatte qu'il seroit bien superflu de vous dire combien la mienne est vive & sincère. Je puis faire ici une remarque qui m'est certainement honorable, mais qui n'en est pas moins vraie, c'est que les premiers vers que j'aie jamais faits je les dois à l'amitié, comme *Corneille* devoit les siens à l'amour. Vous souvient-il encore de cette Ode merveilleuse que je fis il y a quatre ans, pour votre jour de naissance, & que Mr S** corrigea? N'ai-je donc pas droit de me comparer à Corneille? Vous riez: mais peut-être que le principe qui dicta mes vers, étoit plus noble encore que celui qui inspiroit Corneille.

LETTRE XXIII.

Au Comte Maurice de Bruhl.

Leipsick,
le 4 Juil.
1755.

Oui, mon cher Comte, c'est aujourd'hui mon jour de naissance, & je vous remercie de tout mon cœur, de la Lettre si amicale que vous m'avez écrite à ce sujet. Réjouissez vous avec moi de ce que je vis encore. Rendons graces à la Providence de ce qu'elle m'a donné tant de sujets de la bénir. Souhaitez moi le contentement d'esprit & la santé, si elle m'est avantageuse. Souhaitez que les jours qui me restent à vivre, soient des jours de sagesse & de résignation; que jusques à la fin de ma vie, je sois animé du desir de faire le bien, & que j'en trouve l'occasion; que je ne m'enorgueillisse pas lorsque les hommes me loueront, & que je ne perde point courage quand je serai l'objet de leurs censures; que la prospérité ne m'affecte pas trop vivement, & que je ne me laisse point abattre par les disgraces; que je jouisse de la tendresse de mes Amis, & qu'elle soit la récompense d'un cœur bon & droit; que la raison & la vertu soient mes biens les plus

précieux; & que je les conserve jusqu'à la fin de mes jours. Priez Dieu, mon cher Comte, d'exaucer ces vœux!

J'ai donc déjà vécu trente-huit ans, c'est à dire plus de la moitié du terme ordinaire de la vie, & qui sait combien plus de la moitié du terme qui m'est assigné! *Et j'ai regardé tout ce qui se faisoit sous le soleil, & voilà tout est vanité* (1). Mais il faut en effet que tout soit vanité, & que notre bonheur ne soit jamais parfait ici bas. Peut-être que dans l'année qui vient de s'écouler, j'ai fait moins de fautes que dans les précédentes; mais d'un autre côté mon cœur éprouvoit autrefois certains sentimens heureux que je ne retrouve plus à présent. Après tout cependant ma vie a été marquée par mille bienfaits d'une Providence que j'adore, que je ne saurois trop reconnoître & adorer. Je mets aussi toute ma confiance en elle, & j'espère qu'elle continuera à veiller sur moi pendant le reste de mes jours, & qu'elle couronnera ses graces en me donnant une mort paisible ——. Je vous quitte, mon cher Comte, pour m'entretenir avec ma Mère: il est juste que dans un jour comme celui-ci elle ait part aux effusions de mon cœur. Adieu donc, je forme les voeux les plus tendres pour votre santé, pour votre bonheur, pour la conservation de votre vraie gloire, c'est à dire de votre vertu. Soyez toujours le modèle d'une sagesse aimable &

(1) *Ecclés.* I. 14.

douce. Soyez un jour le plus tendre des époux & le meilleur des pères: Soyez constamment le plus tendre & le plus digne des Amis. Soyez sur-tout le mien, soyez ma gloire tant que je vivrai.

G.

LETTRE XXIV.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Dresde,
le 12 Août
1755.

Vous m'avez si bien gâté par votre exactitude à m'écrire, que je suis tout étonné lors qu'il se passe une semaine sans que je reçoive de vos Lettres. Il est assez ordinaire que les biens auxquels on est accoutumé, perdent de leur prix, & deviennent indifférens à la longue: n'allez pas imaginer qu'il en soit de même de la douce habitude de recevoir de vos nouvelles, & ne vous avisez point d'interrompre votre correspondence, afin de lui rendre ensuite les charmes de la nouveauté. Mais j'aurois tort de vous soupçonner de cet artifice; vous savez trop combien tout ce qui vient de vous m'est précieux, & il seroit bien superflu que je vous en assurâsse. L'habitude même augmente le desir que j'ai de recevoir de vos Lettres, & il ne m'en viendra jamais autant que j'en souhaite. Ce que je

voulois vous dire n'est donc pas que j'aspire, plus que jamais, à en recevoir, mais que je suis tout déconcerté de ce qu'elles me manquent.

Il faut bien que je vous dise quelque chose du voyage que je vais faire en France, puis que j'espère toujours que vous m'y accompagnerez. Suivant toutes les apparences je partirai bientôt; & je compte de pouvoir vous annoncer demain le jour de mon arrivée à Leipsick. Je parle très sérieusement au moins, quand je vous dis que je me flatte de vous avoir pour compagnon de voyage, & je serois très mortifié que cela n'eût pas lieu. Arrangez vous donc de manière que vous puissiez faire la clôture de vos leçons dans huit jours tout au plus tard. Peut-être qu'alors je serai déjà chez vous. Mais je vous prie que je reçoive encore une de vos Lettres. Je présume qu'ensuite il se passera bien du temps avant que vous ne m'écriviez à Dresde.

B.

LETTRE XXVI.

Du Comte Maurice de Brubl.

Dresde,
le 16 Août
1755.

HElas! il eſt donc décidé que vous ne m'accompagnerez point! Il ſeroit bien ſuperflu de vous dire combien cette nouvelle m'afflige. J'ai peine encore à me la perſuader, tant j'avois compté ſur vous. Je ne goûterai que très imparfaitement le plaiſir du voyage, puis que je ne le partagerai point avec mon Ami. J'accepte, au reſte, l'offre que vous me faites, & je vous aurois déjà demandé cette grace ſi j'avois prévu que je ſerois dans le cas d'en profiter. Vous ſerez le confident de toutes mes avantures: vous ſerez même le dépoſitaire de mon cœur, & à qui pourrois-je mieux le confier qu'à un Ami qui le poſſède déjà tout entier? Je ne doute pas que l'abſence même ne reſſerre encore les nœuds de notre amitié; & cette amitié ſera mon égide pendant mon voyage, elle ſera le garant de ma vertu, elle m'animera & m'encouragera continuellement au bien—

Je ne faurois encore vous dire au juste quel jour j'arriverai chez vous. Adieu, mon cher Gellert B.

LETTRE XXVII.

Au Comte Maurice de Bruhl.

Cette première Lettre que je vous adresse à Paris sera courte, & ne contiendra que les vœux que je forme pour votre *bien-être*. Ah! cette expression est trop foible & ne répond pas à l'ardeur de mes vœux. Je demande pour vous tout ce qu'on peut souhaiter de plus heureux au plus excellent cœur qu'il y aît sur la Terre. Je souhaite qu'il ne vous manque aucun de ces plaisirs que la Cour ne connoît point, que le Sage cherche en lui-même, & qu'il ne trouve que dans l'empire qu'il exerce sur ses passions. Oui, mon cher Comte, voilà ce que je puis vous souhaiter de meilleur, de plus digne de vous; & si vous jouissez de ce contentement intérieur, si vous êtes en paix avec vous-même tout s'embellira à vos yeux, mille choses qu'on voit d'ordinaire avec indifférence & avec froideur, auront des charmes pour vous, tandis que vous serez à peine attention à divers désagrémens qui paroissent insupportables a d'autres. Dieu veuille vous revêtir de force & de

courage, afin qu'au milieu des plaifirs & des tentations de la Cour, vous puiffiez conferver la vraie dignité, la vraie grandeur de l'ame. Que le defir d'une fauffe gloire, la voix de l'incrédulité, les faillies du bel-efprit n'affoibliffent jamais en vous le refpect & l'amour pour la Religion. Y renoncer, c'eft perdre Dieu & la vérité; c'eft perdre tout. Je connois tous les dangers du lieu où vous êtes, & il faudroit que je n'eûffe ni amitié pour vous ni confcience, fi je ne vous exhortois pas à vous tenir fur vos gardes; quoi qu'au fonds je fois convaincu que même indépendemment de mes confeils, vous ferez au delà de ce qu'on peut attendre d'un homme de votre âge, car vous n'êtes plus un jeune homme à mes yeux, ou bien vous êtes le meilleur modèle qu'on puiffe propofer à la jeuneffe. Il eft bien temps de vous demander, mon cher Comte, comment vous vous plaifez à Paris, quels font vos amufemens, quelles font vos occupations? Je fuis bien fûr que vous ne négligez ni la lecture ni l'étude —— Cette Lettre eft bien courte, mais je vous promets, ou plutôt je me promets à moi-même que celle que je vous écrirai la femaine prochaine en fera d'autant plus longue.

G.

LETTRE XXVIII.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris,
le 19 Octobre
1755

IL y a déjà quinze jours que je suis ici, il y a quatre semaines que je vous ai quitté, & je ne vous ai pas encore écrit une seule fois. Cela me paroît presque incroyable & n'est cependant que trop vrai. J'aurois voulu vous écrire sur la route, mais n'ai pu en trouver le moment; & puis quand je suis à Paris & qu'il ne tient qu'à moi de m'entretenir avec vous, j'attends quinze jours à satisfaire le désir que j'en ai. Il faut avouer que je suis un étrange homme! Vous êtes si bon, que vous chercherez peut-être à m'excuser par les dissipations inévitables du séjour que j'habite. Mais je ne puis pas même alléguer cete excuse, car dans aucun temps de ma vie je n'ai été moins dissipé & plus concentré en moi même, que depuis que je suis à Paris; & ce n'est que d'aujourd'hui que je recommence à me réveiller un peu, & à développer les facultés de mon esprit, que je craignois presque d'avoir perdues

—— *Mais d'où vient donc cela*, direz vous? *Seroit il possible que Paris vous déplût?* —— Non, mon cher Professeur, il me plaît beaucoup au contraire; & du reste je ne saurois sans précipitation en porter sitôt un jugement définitif. Je serai peut-être d'autant plus content de Paris, que je n'étois pas excessivement prévenu en sa faveur. J'y découvre déjà bien des beautés, bien des choses admirables, bien des extravagances, bien des ridicules; & je prie tous les jours le Ciel de me donner des yeux pour faire un juste discernement de tout cela. Je vois souvent Mme *de Graffigny*, & je connois *Fontenelle*, *Marivaux*, & *Duclos*.

Rien de plus aimable que le caractère de la Dame que je viens de nommer, & quand on la voit on oublie toujours qu'elle fait des Livres Je dois lui avoir paru bien ridicule; car je ne me rappelle pas de lui avoir dit deux mots supportables, & la plupart du temps je ne dis absolument rien. Je vais souvent à la Comédie Françoise. Hier j'ai été au *Mahomet* de *Voltaire*, & j'y ai pleuré comme un enfant. Mercredi on donnera un nouvelle Tragédie de sa façon, *l'Orphelin de la Chine*.

Le 24 Octobre —— Nous voici au Vendredi, & ma Lettre n'est pas encore achevée? Ne croyez pas cependant qu'il en soit de moi comme de *Voiture*, qui employoit huit jours à écrire une Lettre de félicitation. —— *Vous avez donc eu bien des affaires, ou bien des distractions?* —— Cela se pourroit —— Et si je vous disois que

j'ai été présenté au Roi, que j'ai rendu mes devoirs à la Reine, en un mot que j'ai vu toute la Cour, ne sont-ce pas là de grandes affaires? J'ai de plus changé d'Hôtel, ou plutôt quitté une prison pour une autre. —— J'ai vu la nouvelle Tragédie dont je vous parlois. Elle a de beaux endroits, elle est bien écrite, mais en général elle m'a paru froide. O que vous me feriez plaisir si par occasion vous pouviez m'envoyez la suite de *Grandisson*, c'est à dire le septième Volume. Mr *Wächtier* vous fait ses complimens. J'ai fait connoissance ici avec un habile Graveur, qui vous admire comme vous le méritez. Il se nomme *Wille*, & en votre considération il me témoigne beaucoup d'amitié. Quel heureux préjugé n'est ce pas que d'être aimé de vous! —— Puis-je espérer que vous ne m'oublierez point? Il ne me manque à Paris que mes Amis de Saxe. Quelles obligations n'ai-je pas à ma Patrie; & combien ne doit-elle pas m'être chère, ne fût-ce qu'à cause d'eux! Saluez tous ceux qui sont à Leipsick, & aimez toujours votre

B.

LETTRE XXIX.

Réponse.

Leipsick,
le 24 Novembre
1755.

TOut ce que vous m'avez dit dans votre première Lettre datée de Paris, m'a vivement intéressé; tout m'a paru important, soit parce qu'il y étoit question de vous, soit parce que c'étoit vous qui me le disiez, que vous me le disiez de Paris, & que vous ne sauriez me rien dire qui ne me fasse plaisir. Mais demanderez-vous peut-être, *avez-vous donc lu avec plaisir ce que je disois de l'humeur sombre & taciturne que j'avois au commencement de mon séjour ici?* Oui, mon cher Comte, cela même m'a fait plaisir. Un Etre léger & frivole eût d'abord été enchanté, enthousiasmé, transporté. Mais vous avez commencé par vous armer de réflexion, afin de goûter ensuite avec moins de danger les plaisirs de cette grande Ville, afin de conserver la liberté d'esprit nécessaire pour les bien choisir, & pour ne pas vous y livrer aveuglément. Je crois qu'il en est des jeunes Seigneurs qui vont en France, comme de ceux qui cherchent des trésors. L'envie qu'ils ont

de trouver des plaisirs, & des choses rares & merveilleuses, leur paroît un sûr garant qu'ils les trouveront en effet, & cette douce chimère les séduit pendant quelque temps.

Vous voyez donc souvent Mme *de Graffigny*: autre sujet de joie pour moi. S'il étoit possible que vous devinssiez plus aimable, vous le deviendriez avec cette excellente femme. Son commerce sera pour vous le meilleur antidote contre le danger des grandes Compagnies. Je vous charge de lui baiser bien tendrement & bien respectueusement la main en mon nom. A qui pourrois-je donner avec plus de confiance cette agréable commission? Je vous en donne une semblable pour Mme *Wille*. Elle m'a fait présent d'une *Cléopatre*, & au bas de l'estampe elle a ecrit de sa main quelque chose de très obligeant pour moi. Assurez aussi son Mari de toute mon amitié. Je l'admire & l'honore, & je suis fier de ce qu'il est Allemand. Je félicite M. *Wächtler* (1) d'avoir fait connoissance avec vous, & je vous confie à ses soins, à condition qu'au bout d'un an & demi, il vous ramène ici bien portant, satisfait de votre voyage, & remportant avec vous l'estime des gens éclairés & vertueux. Je n'ai encore personne qui puisse lui fournir les mé-

(1) C'étoit lui qui dressoit alors pour le *Journal Etranger* les Articles concernant l'Allemagne. *Note des Editeurs.*

moires dont il a besoin pour ses notices critiques du Théâtre; & si je ne puis pas lui procurer un bon correspondant, j'aime mieux ne lui en recommander aucun —— Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre touchant vos Amis de Saxe —— Adieu donc, mon cher Comte, écrivez moi souvent, aimez moi toujours, aimez-vous vous même, & pensez à tout ce que votre Patrie, à tout ce que vos Amis attendent de vous, à tout ce que je me promets de vous pour le monde & pour moi.

P. S. Si l'on pense à faire un Extrait du *Billet de Loterie* (1), dites, je vous prie, à M. *Wächtler* qu'il supprime les dernières scènes, où *Caroline* donne le Billet à son Amant. L'acte doit finir à l'endroit où Mme *Damon* rend ce même Billet à *Caroline*: autrement on ne manqueroit pas de dire que l'Amant, qui n'avoit point paru dans tout le cours de la Pièce, intervient à la fin comme *Deus ex machina*, & que l'action n'est pas convenablement terminée.

G.

(1) Comédie de GELLERT.

LETTRE XXX.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris, le 18 Decembre 1755.

N'avoir encore reçu qu'une seule de vos Lettres; & il y a déjà plus de deux mois que je suis séparé de vous! Voilà l'unique sujet d'inquiétude & de chagrin que j'aie ici. Vous devriez bien m'adoucir un peu ce cruel éloignement, & nous rapprocher en quelque sorte en m'écrivant, je ne dis pas aussi souvent que je le souhaiterois, mais autant qu'il vous seroit possible. Je suis à présent assez content de ce Pays. J'y ai trouvé des Amis & une bonne société. Mais je ne suis point avec vous! Au milieu de tous les plaisirs dont je jouis ici, la première & la dernière de mes pensées roule toujours sur votre amitié pour moi, sur la beauté de vos Ouvrages, sur votre caractère personnel; & je ne suis jamais plus content que lors qu'on me questionne sur tout cela. Vous êtes aussi connu, aussi honoré ici que vous pouvez l'être dans les Villes où l'on parle Allemand. Quelle gloire pour vous, & quelle satisfaction pour votre ami! Mme *Graffigny*, qui vous remplace auprès de moi, autant qu'une personne de

son sexe peut le faire, vous estime infiniment, & ne cesse de me demander si je n'ai pas de vos nouvelles, si je n'ai point de complimens à lui faire de votre part. Elle mérite toute votre estime. A un esprit juste, orné, & naturel, elle joint la probité de l'homme le plus vertueux, la modestie d'un mérite qui seroit ignoré, la vivacité & la gaieté d'une jeune personne de vingt ans. Elle jouit ici d'une considération qu'on n'obtient que par la sagesse & lorsqu'on a toujours fait servir les talens de l'esprit au progrès de la vertu. Elle est véritablement mon Amie, & après vous je ne connois personne que j'aime & que je respecte plus. Elle est ici l'admiration des personnes du plus haut rang; les bons esprits la recherchent, & trouvent mille charmes dans son commerce; les gens mêmes qui n'ont point des liaisons particulières avec elle la citent comme un modèle. Je lui ai procuré la connoissance du Chevalier *d'Arc*, l'Auteur des *Lettres d'Osman*. Il est aussi du nombre de ceux que je recherche pour les agrémens de leur commerce, & que j'honore à cause de l'excellence de leur cœur. Il est petit-fils naturel de Louis XIV. Au milieu même de la guerre, il n'a jamais perdu le goût des Sciences. Diverses circonstances l'ont empêché de s'avancer dans le service, & à présent il se livre entièrement aux Lettres & à quelques Amis. Vous savez comment je me suis lié avec M. *Cramer*; eh bien, l'amitié entre le Chevalier d'Arc & moi a commencé à peu près de la même manière:

il m'a dit qu'il sentoit de l'inclination pour moi, & m'a fait une déclaration dans toutes les formes; j'y ai répondu avec empressement, & il ne nous a manqué que de vous avoir pour tiers. O si vous saviez combien je pense à vous, combien je vous desire! Vous en seriez touché, peut-être vous rempliriez mes vœux, vous viendriez voir à Paris votre Disciple, votre Ami, votre admirateur: certainement il vous aime trop, pour ne pas mériter quelque part dans votre souvenir.

Je connois ici bien des Gens de Lettres, bien des grands Seigneurs, & un plus plus grand nombre de fous encore. J'ai le bonheur de pouvoir éviter ceux ci; d'être souffert dans la société de ceux là, & de savoir discerner les premiers. *Du Clos* est aimable, mais pas autant que vous. Il est impétueux & brusque, mais il pense & se conduit noblement comme vous. Je connois *Racine*, *Marivaux*, *Saintfoix*, le Président *Hénault*. Je vous parlerai d'eux une autre fois. Pour aujourd'hui je ne veux que vous remercier de la courte Lettre que vous m'avez envoyée par Mr. *de M*. De grace écrivez moi au plutôt: vos Lettres sont un besoin pour mon cœur.

Je lis plusieurs Livre Allemands, je traduis la Tragédie de *Cronegk*, j'en abrège quelques endroits, j'en change d'autres, le tout pour faire plaisir à Mme *de Graffigny*. Vous n'êtes pas content de la double apparition de *Médon*; je crois cependant qu'il ne seroit pas impossible de la justifier. Le dénouement est sans

contredit très beau, mais plusieurs scènes sont trop longues. Croiriez-vous bien que j'ai fait ici le plan d'une Comédie? Si je l'exécute jamais, vous serez le premier qui la verrez. Je dis ici à tout le monde que vous êtes mon maître, que je vous dois tout ce que je sai, tout ce que je saurai jamais. Ah! je vous dois bien plus encore, car si j'aime la vertu, si je suis assez heureux pour lui être toujours fidèle, c'est aussi votre ouvrage. Si vous êtes content de cet aveu, vous ne m'accuserez pas au moins d'ingratitude. Quand je parle des obligations que je vous ai, & j'en parle très souvent, on me félicite de mon bonheur, & on me l'envie. Continuez, je vous en conjure, à m'aimer: le plus grand malheur qui pût m'arriver seroit la perte de votre amitié. La mienne pour vous sera éternelle.

B.

LETTRE XXXI.

Réponse à la précédente Lettre.

Leipsick
le 14 *Janv.*
1756.

Je dois à votre Lettre les premières heures de férénité & de joie que j'aie eues dans cette nouvelle année; & je ne faurois mieux témoigner ma reconnoiffance qu'en confacrant à vous répondre ces heures fortunées dont je vous ai l'obligation.

Sérieufement, mon cher Comte, vous m'aimez trop, & vous m'exprimez vos fentimens avec bien plus d'éloquence que je ne puis rendre les miens. Moi, vous donner du relief à Paris! C'eft bien plutôt vous, mon cher Maurice, c'eft vous qui me faites honneur, & qui m'en ferez jusques dans la poftérité, fi vous continuez auffi glorieufement que vous avez commencé. Vous dites que vous êtes mon Difciple: peut-être qu'à plufieurs égards je ferai bientôt obligé de me dire le vôtre. Si je ne fuis pas entièrement inconnu à Paris, c'eft plutôt votre amitié que mes Ouvrages qui m'y a fait connoître. Mme. *de Graffigny* m'eftime, dites vous: c'eft peut-être qu'elle conclut fa-

vorablement de votre caractère au mien. L'amitié de cette Dame si sage & si respectable, est un bienfait dont vous ne sauriez trop remercier sa Providence. Son commerce sera pour vous l'Egide de Minerve, & vous défendra contre tous les dangers. C'est un heureux augure qu'en entrant dans le monde votre première inclination aît pour objet une Femme vertueuse, & que vous ayez su gagner l'amitié d'une Graffigny. *Quod vero in C. Marii, suavissimi doctissimique hominis familiaritatem venisti, non dici potest, quam valde gaudeam: qui fac ut te quam maxime diligat. Mihi crede, nihil ex ista provincia potes, quod jucundius sit, deportare.* C'est ce que *Cicéron* disoit à son cher *Trebatius*, & nonobstant la différence des Sèxes vous pouvez l'appliquer en toute sûreté à Mme. *de Graffigny*. L'amitié qu'elle a pour vous, le bien que vous fera cette amitié font des obligations que je lui ai moi-même, & dont je la remercierai éternellement. Quel trésor pour les deux Sèxes, qu'une Femme spirituelle & vertueuse! —— J'ai aussi la plus haute estime pour votre Chevalier *d'Arc*, & je vous prie de l'en assurer.

Une Comédie de votre façon, mon cher Comte, une Comédie! Traduire & corriger *Cronegk*! Autre sujet de surprise.

Dites-moi, est-ce aussi bien sérieusement que vous m'invitez à venir à Paris, moi qui puis à peine voyager jusqu'à Weissenfels? Et cependant si quelqu'un au monde pouvoit me ré-

autre, ce feroit vous & Made. de Graffigny. — Qui frappe là? Votre domeftique ouvre la porte, s'effraye, fe précipite dans l'appartement & crie: Le Profeffeur GELLERT! En attendant le Profeffeur, tremblant d'émotion & de joie, s'avance dans la chambre. — Le Comte dans le premier mouvement de fa furprife, ne peut ni croire, ni rejetter le témoignage de fes yeux. Il s'approche de moi, je vole à fa rencontre, & mes larmes lui expriment ma joie, ma tendreffe, mes bénédictions. Enfin je tire de ma poche le feptième Volume de *Grandifon* & je lui dis: j'ai voulu, moi même, moi même mon cher Comte, en être le porteur. Ah! dites-moi comment vous vous trouvez à Paris! Ici je demande une chaife, car je fens que la joie fait chanceler mes genoux. — *Scène touchante* — *Récit du premier entretien* — *Impreffion que Paris produit fur moi* — *Entrevue avec Me. de Graffigny* — *L'Etranger a tout vu, il veut s'en retourner* — *Séparation douloureufe* &c. Rempliffez ce canevas, mon cher Comte, je vous en laiffe le foin. Adieu, je vous embraffe & fuis tout à vous

G.

P. S. Au moment où je voulois envoyer cette Lettre à Dresde, je reçois le *Journal Etranger* de Novembre. La critique qu'on y fait de la *Dévote* (1) ne m'a point satisfait. Mr. *Fréron* prononce sur cette Pièce, sans l'avoir lue toute entière, & sans savoir l'Allemand.

1. La Dévote n'est pas hypocrite quand elle prête sur gages. C'est un trait de son avarice qu'elle se déguise à elle-même, & pour la déguiser aux autres elle tâche de persuader à la compagnie qu'elle va remplir un office de charité, que sa modestie ne veut pas que l'on sache.

2. Le caractère de la Dévote est si bien montré suivant moi, qu'il en résulteroit un mauvais effet s'il l'étoit davantage. Et sous quels autres points de vue eût-il fallu le présenter? Mr. *Fréron* doit savoir que mille petites nuances d'un caractère doivent nécessairement échapper dans une analyse.

3. Le premier Acte contient l'exposition. Mais la curiosité du Spectateur est aussi de plus en plus excitée, il se demande quel parti prendra la Dévote touchant le mariage de sa fille? Ainsi le nœud commence au premier Acte, on y voit que la Dévote se repent par

(1) Comédie de GELLERT.

avarice d'avoir promis dix mille écus de dot, & cependant qu'elle ne voudroit pas non plus laisser échapper cette occasion d'établir sa fille; d'ailleurs on ne sait ce que fera Mr. *Simon* à qui la jeune personne déplait: si déjà il a paru prêt à y renoncer, peut-être une circonstance le déterminera à rompre avec elle? Et voilà ce qui prépare au changement qu'on verra dans le second Acte.

4. On eût pu former d'après celui de sa mère le caractère de *Christine*. Mais cela n'étoit pas nécessaire.

5. *Léonore* eût pu faire semblant de vouloir épouser Mr. *Simon*, j'en conviens aussi; mais dans cette supposition peut-être que l'amitié des deux jeunes filles n'auroit pas si bien éclaté; au moins le dénouement y eût perdu, si le Spectateur avoit été instruit de la feinte de *Léonore*. Mais après tout je ne veux pas m'obstiner sur ce point.

6. L'esprit de vengeance est un trait, ce me semble, qui n'est pas tout-à-fait oublié dans le caractère de la Dévote. D'où viennent sa colère, ses injures contre *Simon* & *Léonore*? D'ou vient parle-t-elle si mal de sa propre fille? Croyez vous que Mr. *Fréron* aïe lu la Pièce? J'en doute fort. Que j'aurois pu ou du y mettre plus de chaleur, voilà ce que j'accorde, & cela m'a paru ainsi à la représentation-

Au reste Mr. Fréron me censure avec honnêteté, bien que ce soit avec la légèreté d'un François; & sa critique, si elle manque de justesse, a du moins de la vraisemblance Elle ne peut pas m'être agréable, cependant je ne m'en affecte pas trop. Il paroit s'être érigé une petite Monarchie sur les productions étrangères; ainsi sans le savoir & sans le vouloir, il censure peut-être par orgueil national. Je voudrois que Mr. *Wachtler* ne lui donnât plus aucun de mes Ouvrages, car il continuera sur le même ton. Quand les François sauront notre Langue, à la bonne heure qu'ils nous jugent, mais pas auparavant.

G.

LETTRE XXXII.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris,
le 17 Janvier
1756.

ENfin, mon cher Ami, je fuis affez heureux pour pouvoir vous répondre: chaque jour depuis la réception de votre Lettre, je me fuis propofé de le faire, mais fans l'avoir pu jusques ici. Votre commiffion pour Made. *de Graffigny*, a été remplie fidèlement. A fon tour elle vous baiferoit les mains, fi cela convenoit à une femme; mettez à la place tout ce qu'il vous plaira, mais vous aurez de la peine à imaginer quelque chofe qui exprime bien toute l'eftime qu'elle a pour vous. Je ne ceffe de lui repéter que vous êtes mon Maître, mon Ami, que je vous dois ma façon de penfer & en un mot tout ce que je fuis. Elle m'aime beaucoup & m'appelle fon fils: bien des gens à Paris s'étonnent que je la connoiffe & qu'elle veuille me fouffrir; la plupart m'envient cette liaifon, & les Allemands qui font ici me trouvent un Etre fingulier parce qu'heureufement je ne leur reffemble point —. Je n'ai pu m'acquitter encore de ce dont

vous m'aviez chargé pour Made. *Wills*, mais je le ferai au premier jour.

J'ai affifté depuis peu à la première repréfentation d'une Tragédie qui n'a point eu de fuccès —— Les trois premiers Actes furent écoutés affez paifiblement, mais les derniers accompagnés de rumeur: encore dit-on qu'autrefois en pareille occafion le bruit étoit bien plus violent. La Pièce a pour titre *Aftianax*. Pendent huit jours elle a fait le fujet de tous les entretiens, comme on ne parloit avant cela que du tremblement de terre de Lisbonne.

J'ai actuellement ici beaucoup de connoisfances, & je fréquente diverfes fociétés; celles des Grands me paroiffent les moins agréables: le jeu, grand mobile de leurs converfations, place le fou à côté du fage, & fouvent celui-ci déploye moins d'efprit que le premier en pareille rencontre. Pour ce qui eft des fociétés d'un ordre inférieur, j'entends par-là celles des perfonnes qui ne font pas uniquement occupées de leur rang, de leur parure & même de leur oifiveté (ce qui malheureufement eft le cas de la plupart des Grands), je m'y plais bien davantage. Quant aux Femmes -- je ne fais trop comment vous exprimer cela - j'en trouve peu qui foient raifonnables. Parmi celles que je connois, prefque toutes ne font occupées que de leur perfonne, & fi elles ont de l'efprit rarement reffemble-t-il à celui de certaines femmes de notre patrie. Cela vient

sans doute de ce que la plupart d'entr'elles ne reçoivent pas une bonne éducation, & se voient placées dans le monde, avant d'avoir appris à le connoître. Madame *de Graffigny* (car je ne perds aucune occasion de parler d'elle), a quelques parentes qui sont très aimables. L'une d'elles est mariée à un homme qu'on peut regarder comme une des plus spirituelles & des meilleures têtes de la France. Jusqu'ici il n'a rien publié, quoiqu'il eût pu le faire il y a longtemps.

Je connois aussi Mr. F. il n'a que de l'esprit avec beaucoup de causticité, & il est peu fait pour juger les Auteurs. —— Il n'y a actuellement que peu de vrais génies en France. La plupart des Ecrivains font leurs Livres comme les Femmes leurs nœuds. Mais c'est assez parler, ce me semble, du monde littéraire.

Quand recevrai-je quelques lignes de vous, mon cher Ami? ah! si vous saviez quelle consolation vos Lettres sont pour moi, sur-tout à présent que je suis si loin de vous, combien de Lettres vous m'écririez! Dites-moi si je n'oublie pas mon Allemand? Au moins ce ne seroit pas ma faute, car je ne lis presque autre chose que des Ouvrages écrits dans notre Langue. J'ai le second Volume des Sermons de Cramer, ils sont très beaux. —— —— —— —— —— —— —— —— Adieu mon cher Ami.

R*.

LETTRE XXXIII.

Réponse à la Lettre précédente.

Leipsick,
le 4 Fevrier
1756.

Hier, mon cher Comte, je reçus votre Lettre du 17 Janvier, au moment où j'allois sortir de chez moi. La lirai-je tout de suite, me demandai-je? Je cherche de l'argent pour payer le port: dans ma joie je donne au facteur au delà de ce qu'il lui faut, & je délibère si je lirai avant de sortir, car j'allois chercher mon dîner. Je romps le petit cachet, j'examine la date, & en me faisant violence je mets la Lettre en poche au plus vîte. Non, me disois je, si je la lis à présent je n'aurai plus rien à lire pendant que je serai à table, réservons ce plaisir, mettons nous en marche, le chemin en sera la moitié moins long; & de courir de toutes mes forces. Enfin j'arrive avec Mr. de *Bose*, mon inséparable, devant la maison où je dois être. Il me quitte, & je monte précipitamment le premier escalier; au second j'ai déja la main en poche « je n'en lirai qu'un peu, seulement quelques lignes ». Je lis la première page. Arrive un chien qui se prend à mordre ma pélisse, je le laisse faire.

Survient une jeune fille qui jette les yeux fur ma Lettre, je ne lui dis rien. Je continuois à lire de grand cœur, mais fort lentement comme fi l'écriture étoit indéchiffrable, quoiqu'au fonds il me fût très aifé de la lire. Arrive un marchand qui demeure dans la maifon: « à coup fûr, *dit il*, c'eft la lifte du tirage de „ la loterie, le gros lot eft il forti? " Je ne répondis point, branlai la tête & tout en lifant je me trouvai au haut de l'efcalier, mais toujours à la même page, fongeant à ce qu'il pourroit y avoir dans les trois autres, & me difant que cette Lettre à la main & tout rempli du fouvenir de celui qui l'avoit écrite, le premier verre de vin alloit me paroître excellent. On fe met à table, je mange la foupe, n'attends pas le vin, mais je lis ma Lettre d'un bout à l'autre fans rien voir, fans rien entendre. Oui, mon cher Comte, mon excellent Ami, un père qui après dix ans d'abfence recevroit la première Lettre de fon fils, ne pourroit pas être plus content que je l'étois. Je n'exagère point, cher *Maurice*, toute mon ame eft émue quand je reçois une de vos Lettres. Eft ce votre cœur qui parle, le mien lui répond: eft ce votre efprit, il réveille le mien, & quand vous racontez j'y fuis préfent, quelque foit le lieu de la fcène. Enfin fi, comme vous le dites, mes Lettres font une confolation pour vous, les votres ne font pas d'un moindre prix à mes yeux. Vous voulez que les miennes foient fréquentes, & à qui écris-je plus fouvent qu'à

vous? Ne voilà-t-il pas trois Lettres en fort peu de temps, & qui par la longueur au moins sont des traités, mais des traités bien peu instructifs. La Princesse Douairière *de Z* *, Dame remplie de mérite & d'esprit veut aussi m'avoir pour correspondant. Elle écrit en François & j'écris en Allemand. C'est beaucoup d'honneur, dites-vous. Sans doute, mais je pense toujours *Bene qui latuit*, *bene vixit*. Ni les honneurs, ni les distinctions, ni les louanges des hommes n'ont le privilège de nous rendre heureux; rien ne tranquillise & ne fortifie notre ame que le souvenir d'avoir rempli nos devoirs, & suivi les saintes loix de la Religion. R * * dont la vieillesse avoit été paisible jusqu'àprésent, est tombé dans une espèce de mélancolie: je lui fais de fréquentes visites & sa vue me devient un remède salutaire. Si j'étois, me dis-je à moi même, souverain du monde, & l'amour de tous les mortels; & que mon ame fût aussi agitée que celle de R., que serois-je? Plus infortuné que l'esclave qui accablé de rudes travaux appaise sa faim avec du pain noir, & se console par l'idée de n'avoir point mérité sa misère, & par l'espérance de mourir. . . . . . .

Adieu. G.

LETTRE XXXIV.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris,
le 3 *Février*
1756

JE fuis négligent à l'égard de tout le monde, & quand il eft queftion de vous, mon cher Ami, je réponds avec la plus grande exactitude. Je ne prétends pas que vous m'en faffiez un mérite, mais fouffrez que je fois content de moimême de ce que je vous préfère à mes autres correfpondans. O pourquoi faut-il que vous foyez à Leipfick, tandis que je fuis à Paris! Plus votre amitié me rend heureux, plus votre abfence me défespère. Qu'eft-ce que le fouvenir de nos amis, en comparaifon de leur préfence! Celleci, amène à chaque inftant un nouveau charme, une nouvelle jouiffance, & fournit à nos fentimens une nouvelle expreffion. Ah! mon cher GELLERT, que n'êtes vous à Paris. — Vos Lettres cependant confolent & affermiffent mon ame, & me rendent la vertu plus chère. Vous dites que je vous aime trop, c'eft vous plutôt qui méritez ce reproche à mon égard; mais de grace ne ceffez jamais d'y donner lieu, & laiffezmoi le foin de vous en juftifier.

Je n'ai pu faire part encore à Made. *de Graffigny*,

de tout ce que vous me chargez de lui dire. Le Chevalier *d'Arc* veut vous écrire lui-même, & vous remercier de la bonne opinion que vous avez conçue de lui. Le nombre de mes connoissances s'accroît tous les jours, & le temps s'écoule assez vîte pour moi. Le matin je sors fréquemment à pied, je vais voir mes amis, je dîne souvent en ville, puis je recommence mes visites, & pour conclurre noblement la journée je me rends chez un Prince ou une Princesse du Sang. Telle est la vie d'un très grand nombre d'habitans de Paris. La mienne cependant est quelquefois un peu différente: je fais des lectures, je pense presque toujours à vous, & je compose tout à la fois comme vous savez, une Comédie, deux Tragédies & trois Poëmes héroïques Ma Comédie n'est pas plus avancée que lors que je vous en ai écrit: c'est une chose bien difficile qu'une Comédie. Quand on sait faire des vers, une Tragédie doit coûter moins de peine. Je fais des esquisses, je forme des plans admirables; mais l'exécution n'y repond point Probablement j'écrirai un Ouvrage très Philosophique sur le caractère des François: l'entreprise est hardie, vous en conviendrez: dépeindre une Nation si connue, dont on a déjà tant parlé!

Mais ce n'est pas une route facile
Qui mène à l'immortalité.

On découvre encore chez ce Peuple les tra-

tes du bon goût, celles de l'amour des Sciences, & des restes de son ancienne splendeur. Il n'est plus aussi fertile en grands génies qu'il l'étoit durant le Siècle passé, mais le respect, l'admiration pour tout ce qui est beau, l'empressement à le connoître & le desir de l'acquérir s'y apperçoivent toujours. L'esprit d'observation ou l'esprit Philosophique, qui est une suite des progrès de l'esprit humain, mais qui peut devenir si dangereux quand il n'est point allié à une raison lumineuse, cet esprit, dis-je, est devenu le caractère dominant de la Nation. L'homme le plus borné croit l'avoir, parce qu'il conçoit les idées avec peine & qu'il est destitué de chaleur; & l'esprit léger se croit un Philosophe, croit avoir tout vu, tout examiné, parce qu'il tranche & prononce sur tout —— Les Femmes ici s'appliquent moins aux Sciences & à la Littérature qu'on ne se l'imagine; jeunes, elles s'occupent à plaire, & sur le retour, le jeu devient leur passion. Les Pièces de Théatre sont presque les seuls Ouvrages d'esprit qui paroissent les intéresser, encore la plupart ne vont au spectacle que pour être vues. En fait de Religion on ne connoît ici que les deux extrêmes, n'en point avoir du tout, ou donner dans une dévotion superstitieuse. L'indifférence pour la Religion a sa source dans l'amour du plaisir, & la dissipation où l'on se laisse entraîner; l'ignorance ou l'ennui produisent la dévotion chez les autres —— —— —— —— —— —— J'ai vu aujourd'hui

Mme *Du Boccage* encore un Auteur. Dimanche prochain je dînerai chez Mr. *de Réaumur*. —— Mr. *Duclos* vous fait ſes complimens. J'allai le voir un de ces matins en négligé, comme c'eſt la coutume ici quand on ſort de bonne heure. Monſieur, dit-il en réponſe aux excuſes que je lui faiſois, vous n'avez pas beſoin d'apologie, vos viſites me ſont toujours agréables & je ne le dirois pas ſi cela n'étoit point. Il eſt d'une franchiſe ſinguliére qui lui a déjà attiré bien des ennemis. Adieu, écrivez moi bientôt.

B,

LETTRE XXXV.

Au Comte Maurice de Bruhl.

OH ! qu'il y a long-temps que nous ne nous sommes écrit ; & depuis que notre correspondance est interrompue, combien est devenue triste la situation de notre Patrie! N'attendez pas que je vous en fasse la description, nos malheurs sont je pense connus de toute la terre. Nous sommes tombés, cher *Maurice*, dans un profond abyme, je déplore notre infortune & regarde vers la main sévère & paternelle qui dirige le sort de tous les humains. Désormais vous ne penserez pas de sitôt à revenir en Saxe, & je ne souhaite pas que vous pressiez votre retour : voudrois je que vous fûssiez témoin de nos misères?

J'éprouve du chagrin de toutes parts. Quelques mois avant la St. Michel, on m'a forcé comme vous le verrez dans la Pièce ci-jointe, à entreprendre un travail dont je n'avois nulle envie de m'occuper; & ce n'est que depuis hier que je suis délivré de ce travail, mais non pas de mes soucis. Vous recevrez donc avec cette Lettre mes *Oeuvres diverses*. Lisez d'abord la Préface, mon cher Comte, & aussi-tôt que vous l'aurez lue, écrivez moi ce

que vous en penſez. J'éprouve du chagrin de toutes parts, diſois-je tout à l'heure, indépendamment de ceux qui me ſont communs avec le Public j'en ai un qui m'eſt particulier. — — — — — — — — — Mais pourquoi vous tourmenter par le récit de mes peines? Pour y chercher un remède, je m'occuperai cet hiver à revoir mes Odes & mes Cantiques, afin de les publier vers les fêtes de Pâque. Si Dieu répand ſur ce travail ſa bénédiction que j'implore, je ſerai ſûr d'avoir fait quelque choſe d'utile, & dont je m'applaudirai davantage ſur la fin de ma carrière que de tous mes autres Ecrits. Adieu, mon cher Comte, ſoyez toujours heureux, c'eſt le vœu de mon cœur.

Leipſick
le 12 *Novemb.*
1756.

G

LETTRE XXXVI.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris,
le 12 Janv.
1757.

Mon cher Professeur,

Quelle longue interruption n'a pas souffert notre correspondance, & quels tristes évenemens, l'ont interrompue! Il y a près de trois semaines que je reçus votre Lettre; ce que vous m'y dites de votre santé est la seule nouvelle agréable qui me soit venue de Saxe depuis quatre mois. Combien de fois j'ai pensé à vous & combien je vous ai plaint! — Il n'est que trop vrai — ce doit être un grand surcroit à la douleur de tout bon Patriote d'être soi même témoin des malheurs de ses Amis & de sa Patrie.

Mais en voilà assez sur un sujet, qui n'est hélas! que trop présent à notre esprit, & auquel nous penserons encore long-temps après que ces calamités auront cessé. Le peu de sûreté de la poste, & le manque d'occasions, ne m'ont pas permis de vous écrire une seule fois dans tout ce long espace de temps. Vous

sentez combien cette privation m'a été douloureuse, & dans quelles inquiétudes j'ai du être à votre sujet. Enfin votre Lettre m'a tire de peine, & je ne saurois trop vous en remercier, ne fût-ce que parce que vous m'y donnez de vos nouvelles, indépendemment même du present si agréable dont elles étoient accompagnées. Quelque ingrat qu'ait pu être pour vous le travail de revoir & de corriger vos anciens Ecrits, il contribuera beaucoup aux progrès du bon goût, & il sera singulièrement utile à tous ces jeunes Póëtes qui se figurent que leurs premiers essais sont autant de chef-d'œuvres. Vous me réjouissez fort en me donnant l'espérance de voir bientôt vos Odes sacrées. Cet Ouvrage est peut être la seule distraction agréable qui vous reste dans ces conjonctures si affligeantes, & quel plaisir ne fera t-il point à tous les gens éclairés & vertueux!

Il faut à présent, mon cher Professeur, que je vous entretienne d'un étrange évenement, dont les nouvelles publiques vous auront peut-être déjà instruit. Le 5 de ce mois, à 5 heures & demi du soir, un nommé *Pierre Damiens*, natif de la Province d'Artois, a eu la sceleratesse de donner au Roi de France, à Versailles, dans l'intention de l'assassiner, un coup de couteau dans le côté droit. Heureusement la plaie n'est pas dangereuse. Vous pouvez aisément vous représenter quel a été l'effroi & la consternation de toute la France,

au premier bruit de cet attentat. On ne fait pas encore qui peut avoir été l'instigateur de cette horrible action. L'assassin est pris, & sera mené dans peu de jours à Paris. Voilà donc cette Nation qui a tant d'amour pour son Roi, & qui a cependant produit des Ravaillac & des Clément! Ce dernier crime sera toujours une grande tache dans l'Histoire de ce Peuple & de ce Siècle. Combien le temps où nous vivons n'est il pas fécond en évenemens tristes & funestes! Et combien ne prouvent-ils pas que les hommes dans tous les temps & dans toutes les circonstances, sont toujours des hommes! Adieu, mon cher Professeur. Dieu veuille qu'il se fasse bientôt une heureuse révolution dans nos affaires. Je suis à jamais votre

B.

LETTRE XXXVII.

Au Comte Maurice de Bruhl.

Leipfick,
le 1 *Mars*
1757.

Aujourd'hui, le 1 Mars, je reçois votre Lettre du 12 Janvier: c'eft la première qui me foit parvenue depuis fix mois. Trifte époque! —— « Et pourquoi donc *Maurice* n'ecrit-il „ pas! Je fuis bien fûr qu'il ne m'oublie point, „ mais auroit-il le malheur de s'oublier lui „ même pour quelque temps! Tout auffi peu. „ Mais pourquoi donc n'écrit-il pas, ne fut-ce „ qu'une ligne! " Voilà ce que je me difois fouvent à moi-même, au milieu des calamités de ma Patrie. Enfin votre Lettre eft venue & j'y vois que votre cœur eft toujours le même, toujours également bon, noble & fenfible, & je vous bénis avec des larmes de joie comme un Père bénit fon Fils abfent. ——

Je conviens, mon cher Comte, que fi mes *Oeuvres mêlées* ne font pas un Livre bien agréable, elles pourront au moins être un Livre utile. Quant à mes Odes facrées & à mes Cantiques, on les imprime actuellement, & j'efpère que dans quatre femaines ils feront entre vos mains —

Le Professeur *Glockner* (1), cet excellent homme, fut frappé d'apoplexie il y a trois semaines, en terminant ses leçons sur l'Evangile de S. Jean, & mourut vers le soir. Je ne quittai point le chevet de son lit pendant ses dernières heures, mais il avoit perdu toute connoissance & il s'endormit tranquillement —— Ah! notre

(1) Cet homme est digne d'être plus connu du Public. Il étoit Professeur extraordinaire de Philosophie à Leipsick, & l'un de ces Savans, assez rares, qui ont plus de mérite que de réputation. Ce qui le distinguoit sur-tout & qu'on remarquoit singulièrement dans ses Leçons, c'étoit un esprit philosophique formé par la réflexion, orné de toutes les richesses de la Littérature, & dirigé par un goût sûr & délicat. Mais il étoit plus estimable encore par son cœur, par une piété exemplaire, une bienfaisance active & une modestie qui donnoit un nouveau prix à ses excellentes qualités. Il mourut à la fleur de son âge, & beaucoup trop tôt pour l'Université. Mr *Ernesti* honora sa mémoire par une Oraison funèbre; GELLERT l'aimoit particulièrement & le regretta beaucoup; ses Amis & ses Disciples ne l'oublieront jamais. J'ai eu le bonheur d'être pendant près de vingt ans du nombre des uns & des autres; & à la lecture de cette Lettre le souvenir de *Glockner* s'est réveillé si vivement en moi, que je n'ai pu refuser à mon cœur la consolation, de lui rendre ce témoignage public de mon estime & de ma reconnoissance. *Note de M. Heyer.*

pauvre Patrie! —— Mais que pouvons nous faire —— garder le silence & prier.

GELLERT.

LETTRE XXXVIII.

Au même.

A la Lettre précédente du 11 Mars, j'en joins une autre, plus courte encore que j'écris aujourd'hui 28 du même mois. M. *Reich* va à Francfort, & il me promet que dès qu'il y sera arrivé il fera parvenir ce paquet à Paris par une voie sûre. Vous y trouverez un exemplaire de mes Odes Sacrées & de mes Cantiques. Si vous goûtez cet Ouvrage, s'il excite en vous quelques sentimens de piété & de devotion, ce sera pour moi une récompense bien touchante. Dieu veuille me l'accorder!

Il seroit bien superflu de vous dire que nous sommes ici dans une grande détresse, que notre Université décheoit de plus en plus, que je ne touche plus ma pension, & qu'une multitude de gens de mérite sont dans le même cas. Je pourrois aller à Copenhague, où l'on voudroit me confier l'éducation du Prince Royal; mais cela ne me convient plus, à moi qui ai

déjà près de quarante ans, qui suis souvent ennuyé de la vie, qui n'ai plus l'ardeur, l'activité nécessaires pour réussir dans bien des choses, & qui suis accoutumé a la retraite & à la solitude. Quand vous serez de retour dans notre Patrie, je vous demanderai un coin dans une de vos Terres pour y passer tranquillement le reste de mes jours, & pour y avoir mon tombeau. Celui de *Gay*, le Fabuliste Anglois, se trouve parmi les tombeaux des Rois à Westminster: pour GELLERT qu'il repose en paix dans l'Eglise de S. Martin, après avoir fini chrétiennement sa course. Adieu.

G.

LETTRE XXXIX.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris,
le 30 *Mai*
1757.

Mon cher Professeur,

Je suis fort dans vos dettes. Je dois réponse à deux de vos Lettres. Me pardonnerez vous, ou plutôt pourrai-je me pardonner à moi même? Mais je ne veux penser à present qu'au plaisir que vos Lettres m'ont fait, à la reconnoissance qu'elles m'inspirent, à la joie inexprimable que me font éprouver toutes les assurances que vous me donnez de votre amitié. J'ai lu & admiré vos Odes & vos Cantiques. Tous ces Poëmes sont beaux, sans exception, & quelques uns sont excellens Que ne puis-je vous exprimer tous les sentimens qu'ils ont excités dans mon cœur!

M'enverrez vous bientôt les Opuscules de *Cramer*, & d'autres nouveautés Allemandes? Vous ne sauriez imaginer le plaisir que me font à Paris les Ouvrages écrits dans notre Langue. Il en est à peu près comme de la joie qu'on éprouve lorsque dans un Pays étranger on

vient à rencontrer un compatriote; & parmi les bons Livres Allemands qui me parviennent, je distingue les vôtres comme on distingue l'ami du simple compatriote. Paris ne produit pas plus de bons Ouvrages, que ne le fait la Saxe au milieu des malheurs de la guerre. On représentera dans peu de jours *Iphigénie en Tauride*, Tragédie dont Racine avoit déjà formé le plan. J'ai mangé depuis peu avec l'Auteur de *Cleveland*. C'est un aimable homme, & il n'a pas le défaut de la plupart des prétendus Beaux-esprits, qui parlent toujours & qui n'écoutent jamais. L'esprit des François doit avoir beaucoup perdu de son éclat depuis quelque temps, car après une Femme véritablement aimable, rien de plus rare que de trouver un Bel esprit qui ne soit pas fatiguant par un babil continuel, ou insupportable par un silence dédaigneux. L'esprit philosophique, c'est le nom que l'on donne ici à une raison froide & austère & à la stérilité de l'esprit, a presque entièrement banni des sociétés l'enjouement & les graces. Tout le monde se pique de faire des recherches, de discuter, de remonter aux principes, de tout approfondir & de démêler les efforts les plus secrets de toutes choses. L'opinion, cette Reine du Monde, a particulièrement établi son empire dans cette Ville.

Quand est-ce donc que je vous reverrai? Dieu veuille que ce soit plutôt que je n'ose l'espérer! Recevrai-je bientôt quelqu'autre de vos Lettres? & suis-je encore digne de vos

bontés après avoir tardé si long-temps à vous répondre? Mais on ne mesure guère les souhaits que l'on forme sur ce qu'on peut mériter. Adieu, mon cher Professeur, je suis éternellement vôtre

B *.

LETTRE XL.

Du même.

Paris, le 4 Juillet 1757.

IL est juste que je vous instruise du sort de la nouvelle Pièce dont je vous parlois dans ma dernière Lettre. *Iphigénie en Tauride* a eu le plus grand succès qu'une Tragédie puisse avoir. A la fin de la première représentation, l'enthousiasme du Parterre fut tel qu'on demanda à grands cris l'Auteur, & celui-ci n'en fut pas quitte pour une fois: la même avanture lui arriva à la seconde représentation, chose dont on n'avoit jamais vu d'exemple. Je voudrois que vous pûssiez voir cette Pièce Dès qu'elle sera imprimée, ce qui ne se sera pas sitôt, j'aurai soin de vous l'envoyer. Je connois l'Auteur; c'est un jeune Homme de vingt-

sept ans, sage, modeste, & ami de Mme *de Graffigny*. La scène de tendresse entre Oreste & Pilade, la reconnoissance du premier & de sa sœur, le dénouement ou plutôt la catastrophe sont des chefs-d'œuvre. Je vous en rapporterois quelques morceaux, si je ne craignois que ma Lettre ne fût trop longue. Il y a cependant un endroit que je ne puis me resoudre a passer sous silence: on peut le regarder comme un modèle du sublime. Pilade est choisi par Iphigénie, pour être offert en sacrifice, & Oreste doit s'éloigner de la Tauride parce que ne pouvant les sauver l'un & l'autre elle se détermine pour celui-ci. Oreste déchiré de remords, par un effet de la vengeance des Dieux, & ne pouvant plus supporter la vie, fait les derniers efforts pour engager son ami à souffrir qu'il meure en sa place. Celui-ci se montrant inflexible, Oreste lui dit qu'il va se découvrir à la Prêtresse:

Je me dé lare un Monstre abhorrant la lumière,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entière:
Je dis qui m'a fait naître & qui j'ai fait périr.
Et si, de cet aveu je ne dois pas mourir,
Si la Prêtresse encor est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits . . . . Je m'immole a ta vue;

Puis il ajoute en regardant ses mains:

Si cette main balance, ô Terre entr'ouvre toi,
Et vous, qui m'entendez, ô Cieux, écrasez moi!

Cette penſée n'eſt elle pas ſublime? Auſſi fit-elle la plus forte impreſſion. Je ne connois point de Pièce qui excite plus la terreur & la compaſſion. Vous penſez bien qu'il n'y eſt point du tout queſtion d'amour, & cependant elle intéreſſe du commencement juſqu'a la fin, & l'intérêt va toujours en croiſſant.

Mais en voilà aſſez ſur cette Tragédie —— Quand m'enverrez vous donc les nouveaux Livres Allemands? Ne penſez point à m'épargner les frais: peut-on payer trop cher ſes plaiſirs? Je n'ai pas le courage de parler de la guerre. Dieu veuille nous donner bientôt des temps plus heureux! Portez vous bien mon cher Ami.

LETTRE XLI.

Au Comte Maurice de Bruhl.

Bonau,
près de Weissenfels,
le 18 *Nov.*
1757.

Je viens, mon cher Comte, vous entretenir des souffrances de votre Ami. Depuis le 18e Juillet je ne suis plus à Leipsick. Des insomnies continuelles, & un grand abatement d'esprit m'obligérent de me rendre aux Bains de Lauchstadt avec le bon *W.* Le premier de ces maux se dissipa heureusement, mais helas! il n'en fut pas de même du second. Au bout de trois semaines, je quittai ce triste séjour & me réfugiai à Bonau pour m'y délasser des fatigues & de l'ennui des Bains. Je me proposois de n'y rester que quelques semaines & de retourner ensuite dans ma solitude. Mais voila près de quatre mois que je suis ici. La crainte de me trouver au milieu du tumulte des armes, me fit d'abord différer d'un jour à l'autre mon départ, & mes Amis de Leipsick me conseilloient de rester à la campagne. Bientôt un nouvel obstacle s'opposa à mon retour, obstacle insurmontable & auquel je me serois le moins attendu. J'étois tout résolu à partir, j'oubliois

la guerre & les dangers dont nous étions menacés, j'avois déjà donné ordre qu'on m'arrêtât une voiture, lorsque tout d'un coup, le 4e Octobre, je fus faisi à *Meineweb*, d'un frisson qui étoit, sans que je le feusse, l'avant-coureur d'une dangereuse maladie. Le soir je mangeai encore de bon appétit; mais à peine fusje de retour à Bonau, que je sentis une ardeur brûlante & un mal de tête insupportable, accompagnés dès lors d'une foiblesse mortelle. Dans cet état je fus jusqu'au troisième jour sans Medecin, car les passages étoient *fermés* par la guerre, & le Docteur *Springsfeld* de Weissenfels ne pouvoit venir. Mais Dieu veilloit sur moi, & ce tendre Père vouloit encore me conserver. Le Médecin, qui s'il étoit venu vingt-quatre heures plus tard seroit peut-être venu inutilement, arriva lors qu'il étoit encore temps de m'ouvrir la veine. A son arrivée il trouva déjà dans ma chambre un Chirurgien de Naumburg, qui à la vérité n'étoit pas venu pour moi mais pour Mr. le Chambellan *de Zetwitz* qui l'avoit fait prier de venir tel jour qu'il lui plairoit. Un heureux hazard, ou plutôt la bonne Providence, voulut que ce Chirurgien choisit précisément ce jour là. Le Docteur put donc, sans perdre de temps, ordonner une saignée, moyen qui n'étoit pas sans danger, mais le seul qui restât pour prévenir une pleurésie violente; & l'extrême inflammation du sang montra combien la saignée étoit nécessaire. Ceci arriva le 7e Octobre.

Mais le 9e, qui étoit le 5e jour de la maladie, je fus si mal que ne doutant plus que ma mort ne fût prochaine, je demandai & je reçus encore dans la même nuit le saint Sacrement. O, mon cher Maurice, que le premier pas vers l'Éternité, est un pas solemnel & redoutable! Quelle différence entre les idées que l'on se fait de la mort quand on jouit encore de la santé, & celles que l'on a lors qu'on se voit sur les bords du tombeau! Où est le Héros qui ne doive trembler dans ce moment terrible, si la Religion, semblable à un Ange du Ciel, ne vient le fortifier! Je croyois mourir, & cependant je vis encore par la Bonté de Dieu! O quel usage assez utile pourrai-je faire de cette vie, qui m'est donnée pour la seconde fois! Mais combien durera-t-elle, & supposé même qu'elle me soit encore long-temps continuée, ne s'écoulera-t-elle pas avec autant de rapidité que mes années précédentes? ——

Le jour même que l'on avoit désespéré de ma vie, il se fit une crise favorable, & j'eus de plus une joie imprévue & presque trop vive pour mon état. W., le Dr. H*., & H*. vinrent me voir, & m'amenèrent aussi le Dr. *Springsfeld* de Weissenfels. J'étois si foible que je pouvois à peine distinguer ces chers Amis, mais je les entendois & j'en reçus une consolation inexprimable. Leur présence me ranima au point que je pus prendre un peu de nourriture : c'étoit

pour la première fois depuis cinq jours. Je dois certainement mettre cette visite de mes Amis, au nombre des bienfaits de Dieu. Dès la veille, mon fidèle domestique étoit arrivé & il me fut d'un grand secours. Quelques jours après je reçus aussi la visite de votre digne successeur M. *de Bose*, qui avoit pénétré jusques à moi à travers une Troupe de Housards. Avant l'arrivée du Dr. H. je m'étois mis dans l'esprit que la saignée m'avoit fait du mal: heureusement on avoit encore gardé le sang; il le vit, fut effrayé de le trouver si mauvais, & embrassant le Dr. Springsfeld il s'écria, que sans la saignèe je n'en serois vraisemblablement pas réchappé. Bénissez avec moi, mon cher Maurice, cette bonne Providence à laquelle nous devons tout. Mme *de Zeitwitz*, ma généreuse Hôtesse, a eu pour moi des soins que je ne saurois trop reconnoître; tout ce qui m'environnoit s'empressoit à me soulager, & je trouvois par-tout de la compassion & des secours. *O Dieu qu'est-ce que de l'homme que tu te souviennes de lui* (1)! — Je passe sous silence les autres jours de la maladie, pour ne pas faire un journal de Medecine au lieu d'une Lettre. Qu'il vous suffise de savoir, mon cher Comte,

(1) *Pseaum.* VIII: 5.

que dans la feptième femaine, mon rétabliffement eft affez avancé pour que j'aie pu vous écrire cette longue Epître. J'efpère auffi d'être bientôt à Leipfick, fi Dieu nous donne la Paix —— Puiffe cette Lettre vous trouver plein de fanté & de contentement, vous faire verfer des larmes de joie, & m'attirer bientôt une réponfe. Dieu veuille vous benir, conferver votre vertu, vous donner une longue vie, & vous faire trouver par tout d'auffi fidèles Amis que ceux que j'ai le bonheur d'avoir! Je vous aime au delà de tout ce que je pourrois dire, & fuis à jamais votre

G.

LETTRE XLII.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris,
le 16 Decembre
1757.

J'ai reçu deux de vos Lettres, mon cher Profeſſeur. A mon retour d'Hollande Mr. S * *. m'a remis la première avec les Livres que vous lui aviez donnés pour moi, & dont je vous remercie de tout mon cœur. Mais comment pourrai-je vous témoigner aſſez ma reconnoiſſance pour votre dernière Lettre! Que n'avez vous pu me voir pendant que je la liſois! Quel trouble, quelles inquiétudes à la lecture des premières lignes, & quelle joie inexprimable lors que je fus parvenu aux dernières! Quels ſentimens délicieux j'éprouvai au dénouement de cette ſcène ſi touchante! Je n'ai jamais mieux reconnu combien notre ſenſibilité ſe perfectionne lors que notre ame éprouve des mouvemens extraordinaires. Je ſavois que je vous aimois, je ſentois mon bonheur, mais jamais je ne l'ai ſi vivement ſenti qu'à la fin de votre Lettre. Ciel! dans quel danger vous avez été! & quel bonheur

que vous vous en soyez si bien tiré! Graces à mon absence cet accident, qui du moins pendant quelques jours m'auroit tenu dans des angoisses inexprimables, ne me fournit plus qu'un sujet de me réjouir & de bénir Dieu. Il est donc vrai que vous êtes entièrement rétabli! je ne saurois en douter puis que vous m'avez écrit une Lettre si longue & si délicieuse.

Providence adorable, quelle nouvelle grace tu viens de nous faire! Ah! continue à le conserver pour le bien du monde, pour le bonheur de ses amis! Mon cher Professeur, cette maladie que vous avez si heureusement surmontée, contribuera sans doute à fortifier votre santé. En lisant le journal de votre maladie, j'ai horriblement souffert jusques à ce que je sois parvenu au 9 Octobre; mais alors j'ai commencé à respirer, & ma joie a toujours été en augmentant. Combien j'ai partagé avec vous le plaisir de la convalescence! Il me semble en cet instant, que je vous vois dans votre lit, environné de vos Amis, & que je suis au milieu d'eux. Votre voix est encore trop foible pour pouvoir vous entretenir avec nous; mais vos yeux parlent, & nous y lisons que le danger est passé —— J'ai cru être avec vous, mon cher Ami, & au moment que j'écris ceci Paris & Leipsick me paroissent pour ainsi dire n'être qu'une seule & même Ville — Vos vœux ont été remplis: votre Lettre m'a trouvé bien portant, & elle a fait couler des larmes de joie. Dieu veuille que je n'en répande jamais

que de semblables pour vous! —— Voilà donc la réponse que vous attendez: ô si elle pouvoit seulement vous exprimer une partie de la tendresse dont mon cœur est rempli pour vous! —— Nous voici à la fin de l'année: année mémorable & marquée par tant d'evenemens funestes! J'ignore ce que la suivante nous prépare, mais ce que je sai bien c'est que je vous aime infiniment, & que le temps ni les révolutions ne sauroient altérer en rien les sentimens de mon cœur. Vous savez qu'il n'y a point de félicité dans le monde que je ne vous souhaite, comme il n'en est point que vous ne méritiez. Je suis à jamais votre

B *.

LETTRE XLIII.

Au Comte Maurice de Bruhl.

Bonau, le 22 Mars 1758.

J'Aurois bien des choses à vous dire, mon cher Comte, si seulement une respiration plus libre —— mais je veux commencer par des actions de graces & non par des plaintes. Quel plaisir votre dernière Lettre m'a fait! C'est le tableau fidèle du plus sensible, du plus excellent cœur, & parmi mes jeunes Amis je n'en connois aucun qui écrive aussi bien que vous. Helas! j'avois un *Cronegk* qui pouvoit vous être comparé, mais —— Ah! mon cher Maurice, il faut bien vous l'aprendre, & mon cœur oppressé ne sauroit plus vous le taire —— *Cronegk* n'est plus; à la première heure de cette année, notre Cronegk nous a été ravi! —— Quant à moi il est bien vraisemblable que ce n'est pas pour long-temps que je serai séparé de lui, & cependant cette perte m'a terrassé. A la première nouvelle de son décès, je me jettai en pleurant sur le lit, où moi même il n'y a pas long-temps j'attendois ma dernière heure. Cet excellent jeune Homme est mort

de la petite vérole. Il étoit en voyage quand cette maladie l'a surpris; & le neuvième jour elle l'a couché dans le tombeau. Il a prévu sa fin, & l'a attendue avec ferméte. Peu de jours avant sa mort, il écrivit à plusieurs de ses Amis d'Anspach, & il fit lui même des dispositions testamentaires, où je l'admire autant que dans ses meilleurs Ouvrages. En conséquence de ces dispositions, sa Bibliothèque sera vendue, & l'argent qui en proviendra sera partagé en trois portions. Son premier Gouverneur, le Chapelain *Rabe*, en aura une; le Poëte *Utz* une autre; & la troisième est destinée au soulagement de quelques pauvres. Son valet aura cent écus. Il m'a légué, comme un souvenir, son portrait & sa bague. Ce portrait d'un Ami plein de génie & de piété, est à présent sous mes yeux, & désormais hélas! il doit me tenir lieu des Lettres si instructives, si ingénieuses qu'il m'écrivoit. Ses dernières paroles ont été: *O mort où est ton aiguillon! O sépulcre où est ta victoire! Graces à Dieu qui nous a donné la victoire, par notre Seigneur Jesus-Christ.* A présent il jouit de l'immortalité, & de l'amour du Dieu qu'il adore. Nous, mon cher Comte, nous regardons vers le Ciel, nous le suivons des yeux, & nous marchons après lui dans la carrière qu'il a si glorieusement fournie. J'aurois bien voulu consacrer quelques Vers à sa mémoire, mais dans les circonstances où je me trouve il m'est impossible de m'acquiter de ce devoir.

A l'occafion du bruit qui s'étoit répandu de ma mort, le Major *Kleift* a fait des vers très glorieux pour moi, & qui contiennent une penfée véritablement fublime; mais helas! combien je fuis éloigné d'en être digne!

Lors que naguère la mort te frappa de fes traits, O GELLERT, *je treffaillis & en gémiffant j'élevai mes yeux baignés de larmes; foudain je vis le Ciel s'ouvrir, & les Mondes femés dans l'immenfe efpace s'offrirent à mes regards: La Terre pleuroit, le Ciel fe réjouit.* Déjà la première moitié de cette dernière ligne m'effraya presque, mais quel ne fut pas mon faififfement & ma confufion lors que je lus cette fin: *le Ciel fe réjouit!* Je m'affligeai jusques aux larmes, de n'être pas digne d'un fi grand bonheur; & dans le même inftant je fus pénétré tout à la fois des charmes divins de la vertu, & du fentiment de ma propre indignité. Vous, mon cher Comte, vous pourrez quelque jour mériter cet éloge dans toute fon étendue, & je le fouhaite avec ardeur. *La Terre pleuroit*: il eft glorieux, je l'avoue, de mériter cette louange, mais c'eft une gloire incertaine & douteufe, qui n'accompagne pas toujours les grands hommes dans le tombeau. *Le Ciel fe réjouit*: ah! voilà un bonheur qui ne fauroit être décrit, qui ne peut être que fenti, qui eft cependant l'objet de l'ambition de tous les cœurs nobles & vertueux, & qui fera infailliblement leur

partage. Ce sera le votre, mon cher Comte.

Kleist (1) est en garnison à Leipsick depuis le commencement de la Guerre, cet aimable homme ne se distingue pas moins par la sagesse de ses mœurs que par la beauté de son génie.

J'apprends que *Bach*, Musicien de la Cour à Berlin, a mis en musique toutes mes Odes sacrées; & les connoisseurs disent qu'il a supérieurement réussi.

Le *Codrus* de notre *Cronegk* a remporté, après la mort de l'Auteur, le prix proposé dans la *Bibliothèque des Sciences & des Beaux-Arts* à Leipsick. On n'a pas trouvé son nom dans le Billet cacheté, mais seulement ces paroles. *S'il arrivoit que le prix fût décerné à Codrus, les distributeurs pourront en disposer en faveur de quelqu'autre.*

Je suis encore bien foible, & ma poitrine est fort oppressée; mais je mets ma confiance

(1) M. *de Kleist* s'est acquis beaucoup de célébrité par divers Ouvrages, & sur-tout par son Poëme intitulé *Le Printems*, qui l'a fait appeller le Thomson de l'Allemagne. Il fut mortellement blessé à la Bataille de *Kunnersdorf* & il mourut quelques jours après en 1759. Les particularités de sa mort sont très remarquables: On peut les voir, avec son éloge, dans la *Bibliothèque des Sciences & des Beaux Arts*, (de la Haye) Tom. XV. Pag. 233. & *suiv.*

en Dieu. Veuille-t-il veiller toujours ſur votre bonheur!

G.

LETTRE XLIV.

Du Comte Maurice de Bruhl.

Paris,
le 6 Juin.
1758

QUel plaiſir ne m'a pas fait votre Lettre! Si j'y avois répondu auſſi ſouvent que je l'ai lue, combien de réponſes n'auriez vous pas déjà reçues! Vous êtes toujours le même, toujours le plus noble, le plus ſpirituel, le meilleur des Amis. Je ne m'étonne pas de cette *immutabilité* ſi je puis parler ainſi; mais je m'en réjouis au delà de tout ce que je pourrois dire. Quand je réfléchis quelquefois ſur toutes les excellentes qualités de l'eſprit & de cœur qui ſe trouvent réunies en votre ſeule perſonne, je ſuis moins ſurpris du grand nombre d'hommes médiocres qu'il y a dans le monde. La Nature n'eſt point prodigue de

ses dons. Quel bonheur que celui de posséder votre amitié, & que vous êtes généreux d'en favoriser même les personnes dont le plus grand mérite est de vous aimer au delà de l'expression ! Oh ! quant à ce mérite là, je suis bien assuré de l'avoir, & vous m'aimez trop pour me le disputer. Sous quel jour favorable votre amitié ne me montre-t-elle pas à vos yeux ! Quel juge indulgent vous êtes, & combien ne gagné-je pas à être considéré de ce côté ! Je pleure toujours notre cher, notre aimable *Cronegk*, & je gémis en même temps sur ce cruel fléau qui m'a déjà enlevé la plupart de mes connoissances. Vous m'obligeriez sensiblement si vous me faisiez parvenir par occasion toutes les Oeuvres imprimées du cher défunt.

Il ne paroît actuellement ici que très peu d'Ouvrages de génie. L'esprit de discorde & d'intérêt occupe la plus grande partie de la Nation. Le second Drame de Mme *de Graffigny* n'a pas eu autant de succès que *Cénie*. Diverses circonstances ont contribué à sa chûte, mais sur-tout les nombreux changemens qu'elle a faits par déférence pour les conseils de plusieurs de ses Amis. Cette Pièce sera bientôt imprimée, & vous la verrez rétablie dans l'état où elle étoit lorsque je la lus il y a deux ans. L'indifférence non affectée, avec laquelle Mme. *de Graffigny* a soutenu cette petite disgrace, est tout-à-fait conforme à sa façon de penser, & auroit augmenté mon esti-

me pour cette Femme respectable, si elle étoit susceptible d'accroissement.

Mr. P** est ici depuis quinze jours, & toujours très foible. Il m'a apporté les petites Pièces de Mr. *Weiss*, qui sont en vérité très jolies pour la plupart. C'est, suivant moi, une des meilleures collections que nous ayons dans ce genre.

Le Baron *de Bernsdorf* me mande, que *Cramer* fait une Feuille périodique dans le goût du *Spectateur*. La connoissez-vous ? Je compte de la faire venir. —— Ne pourriez-vous pas m'envoyer la musique que *Bach* a faite pour vos Cantiques ? Je souhaite passionnément de la voir. Mais ne suis-je pas trop indiscret ? Les vers de *Kleist* m'ont charmé. Je les regarde comme une Prophétie dont l'accomplissement est infaillible. Votre mort excitera les larmes des hommes & la joie du Ciel, vous même ne sauriez en douter. Mais Dieu veuille en éloigner le moment.

Je lis à présent la Traduction d'Homère par *Pope*. Quel génie ne faut-il pas pour un tel Ouvrage ! Cet antique Homère sera toujours nouveau, pour tous ceux qui ont du sentiment, & dont le goût n'est point dépravé. Adieu, mon cher Professeur, je suis à jamais votre

B.

LETTRE XLV.

Du même.

Paris, le 17 Mars 1759.

Je vous écris fur le point de quitter une Ville immenfe & toujours agitée. Je fuis excédé des ennuyeux préparatifs d'un long voyage, qui ne me paroîtroit pas tel s'il devoit aboutir à Leipfick. O quand eft ce donc qu'un fort favorable me permettra de vous embraffer, vous mon cher & refpectable Ami! Combien faudra-t-il que j'erre encore, avant que, loin du tumulte des Cours & de l'agitation des Villes, je puiffe trouver dans une folitaire Maifon de campagne, & dans le doux commerce de mes Amis, ce repos & ce contentement que la plupart des hommes cherchent en vain! Alors vous continuerez à me donner ces leçons de fageffe, qui dès mes premières années font devenues les fondemens de mon vrai bonheur. Alors feulement je pourrrai vous témoigner ma reconnoiffance pour tant de bienfaits, tandis que j'en recueillerai les fruits à pleines mains.

Je vous rappelle à préfent la promeffe que

vous me fites autrefois: puissé-je en voir bientôt l'accomplissement!

M'est-il permis d'espérer, que lors que je serai à Varsovie j'aurai le bonheur d'y recevoir de vos Lettres? —— Combien de Livres Allemands ne doivent pas avoir paru pendant mon absence, & qui me sont tous inconnus! Né pourriez-vous pas trouver quelque occasion de me les envoyer à Varsovie: vous m'obligeriez sensiblement.

Mr. P ** a commencé depuis quelques mois à traduire le *Messie*. Le Chevalier *d'Arc* qui l'y a engagé, pensoit d'abord à y faire bien des changemens, selon la coutume de ses compatriotes; Mais j'ai si bien fait qu'il va être traduit littéralement. Il sera difficile de conserver dans la Traduction toute l'énergie, toutes les beautés de l'Original; mais au moins elle sera fidèle, & c'est là, je crois, une qualité essentielle dans toute Traduction.

A présent, mon cher Professeur, je prends congé de vous pour près de deux mois. Ne m'écrivez que lors que je vous aurai annoncé mon arrivée à Varsovie. En attendant, portez-vous bien.

B.

LETTRE XLVI.

Du même.

Varsovie,
le 21 *Juin*
1759.

Il y a près de trois semaines que je suis ici, mon cher Professeur, & je ne vous ai pas encore écrit! Cela paroît impardonnable. Mais si vous saviez ce que c'est que d'être transporté, pour ainsi dire, dans un autre monde, & cela dans un monde qui de tous les mondes possibles n'est assurément pas le meilleur, peut-être que non seulement vous m'excuseriez, mais que vous me plaindriez même, & que vous sentiriez qu'on n'est plus digne de vous écrire quand on quitte Paris pour venir ici. Ce n'est pas que j'en sois ridiculement enthousiasmé. Vous savez que quelque lieu que ce soit deviendroit pour moi un Paris, si j'y trouvois mes Amis & la liberté; & que *Haynichen* (1), si j'avois le bonheur de vous y rencontrer, auroit pour moi autant de char-

(1) *Haynichen*, petite Ville de Saxe non loin de *Freyberg*, étoit la patrie de Gellert.

mes que les Capitales de l'Angleterre & de la France. Quelle consolation pour moi de pouvoir enfin épancher mon cœur avec vous! Déjà je ne sens plus qu'a moitié le fardeau dont j'étois presque accablé. Il faut cependant que vous me permettiez encore quelques lamentations. La douce confiance avec laquelle je vous fais mes complaintes, est un beaume pour mon cœur. Il est deja plus calme qu'il ne l'étoit quand j'ai commencé cette Lettre, déjà il se remplit de ces sentimens délicieux que j'ai si souvent éprouvés dans votre commerce, & qui seront à jamais inconnus à ceux qui n'ayant ni goût ni vertu, sont toujours obligés de se fuir, pour ainsi dire, eux mêmes, & de fuir les autres. Combien n'y a-t-il pas ici de ces êtres infortunés! Mais c'est assez gémir : je ne veux pas oublier combien la modération est nécessaire en tout; & si votre amitié vous faisoit excuser mes ennuyeuses plaintes, encore ne pourrois-je pas me les pardonner à moi même. Mais dites moi, mon cher Professeur, êtes vous toujours le même à mon égard? Le temps & l'absence n'ont-ils pas exercé jusques sur votre cœur leur empire ordinaire? Ah! ne croyez pas que je nourrisse cette triste pensée. Elle est trop accablante pour qu'elle puisse jamais me paroître fondée. Pardonnez moi d'en avoir seulement fait mention, & montrez moi

dans votre première Lettre que je méritterois de perdre votre amitié, si j'étois capable de la révoquer en doute. Adieu.

B.

Je vous prie de faire mes amitiés à mon Frère, qui est actuellement à Leipsick, & qui a sans doute aussi le bonheur de vous connoître. Mes complimens recevront un nouveau prix en passant par votre bouche, & j'aime trop mon Frère pour ne pas lui rendre mon souvenir aussi agréable qu'il m'est possible.

LETTRE XLVII.

Au Comte Maurice de Bruhl.

Leipsick,
le 14 Janv.
1760.

VOus m'avez fait exhorter par mon Frère à ne pas vous oublier : cela signifie, si j'en crois mon cœur, que vous souhaitez que je vous écrive bientôt, & qu'y a t-il que j'aime plus à faire que de penser à vous, de vous écrire, & de parler de vous ? Mais pourquoi donc ne vous écris-je pas plus souvent ? Pourquoi, mon cher Comte ? C'est que ma vie se passe à présent à donner des Leçons Académiques, & qu'après les avoir faites je suis si accablé, si épuisé que je suis incapable de tout. Les Lettres mêmes que j'écrivois autrefois avec tant de plaisir, deviennent pour moi une affaire, un travail pénible —— Mais je ne veux pas me plaindre aujourd'hui, je veux me réjouir de ce que je puis encore vous écrire, & vous réitérer dans une nouvelle année les assurances de tendresse & d'estime que vous méritez plus que personne. Puisse le Comte Maurice être constamment heureux, puissent sa fortune & ses vertus faire le bonheur d'une

infinité de perfonnes, & la joie de tous les gens de bien. Oui, mon cher Comte, ce Dieu qui a veillé fur vous dès votre enfance, vous bénira d'une riche mefure de fageffe & de vertus, & par cela même de contentement & de bonheur; & j'efpère qu'après vous avoir fait arriver à une vieilleffe avancée, il vous donnera une mort auffi heureufe & auffi chrétienne que l'aura été votre vie. Les honnêtes gens qui parlent de vous n'en difent rien qui ne vous foit glorieux, rien que je n'aie prédit dans les vers que je fis à l'occafion de votre quatorzième anniverfaire, & qui me furent infpirés, non par les Mufes mais par la connoiffance que j'avois de votre caractère. Quelle joie ne fera-ce pas pour moi jusques dans l'Eternité, d'avoir été appellé fur la Terre à obferver & à développer les premiers fentimens d'un cœur fi noble & fi bon! Puiffe le Comte *Henri* devenir femblable à fon digne Frère! Tout jeune qu'il eft, il y montre deja beaucoup de difpofition.

Il faut qu'avant de finir je vous faffe une petite confidence. Il y a quelques femaines qu'on m'annonça de Varfovie, qu'un de mes Protecteurs qui y fait fa réfidence, mais qui vouloit refter inconnu, m'affignoit une penfion annuelle de 150 écus, & en même temps la moitié m'en fut comptée par Mr. D * *. Que cette bonne fortune eft inattendue & peu méritée! Qui peut être cet Homme généreux qui veut me faire du bien, en me laif-

sant ignorer le bienfaiteur ? Si vous pouviez, mon cher Comte, me procurer quelques lumières sur tout cela, vous me feriez un sensible plaisir. Je vous embrasse & suis à jamais votre

G.

LETTRE XLVIII.

Au même.

Leipsick,
le 2 Mai
1760.

J'Aurai peu de choses à vous dire aujourd'hui, à moins que je ne vous parle de mon amitié & de nos malheurs. Ces derniers sont de notoriété publique, & quant à mes sentimens pour vous ils vous sont connus depuis votre quatorzième année. Mais c'est toujours un vrai plaisir pour moi, de vous redire dans toutes mes Lettres combien je vous aime & vous honore. Je commence donc encore celle-ci par ce langage du cœur, car c'est lui qui parle quand je vous dis que vous êtes un de mes plus chers Amis, & que vous le serez tant que je vivrai.

Mr. *de Tauber* a traduit la Lettre de *Young* sur la composition originale. Elle est trop belle pour que je ne vous l'envoye pas. Comment est-il possible qu'un vieillard de quatre vingts ans écrive encore avec autant de feu & en même temps avec tant de justesse. C'est là ce que vous devez lire, mon cher Comte; une seule période de *Young* a plus de chaleur que toute ma Lettre n'en sauroit avoir. Avec quel plaisir vous lirez l'anecdote Chrétienne d'*Addisson* ! Je l'ai lue pour le moins vingt fois : elle est véritablement originale.

Le premier Tome des Oeuvres de *Cronegk* est imprimé. Je ne l'ai pas encore vu, mais si je puis vous l'envoyer commodément, vous le recevrez avec cette Lettre —— Vous aurez vu sans doute dans l'*Année Littéraire* de *Fréron*, que M. *de Riveri* est mort de la petite vérole. Il faudroit que je fusse bien insensible, si je ne regrettois pas un Homme qui m'a témoigné tant d'estime.

J'ai encore perdu depuis peu de jours un autre Ami, Mr. de *Häseler*, qui est mort de consomption à Halle, dans la fleur de son âge. De son lit de mort il m'a écrit une Lettre, qui lui fait plus d'honneur que ne pourroit lui en faire un Ouvrage dans les formes. Il avoit le cœur excellent & beaucoup de lumières. Je l'ai vu pendant long-temps

au nombre de mes Auditeurs. Sa Lettre finit ainsi : *Là je m'acquiterai de ce que je dois celui qui m'enseigna à marcher dans les sentiers du Seigneur : je le bénirai mille & fois de m'avoir montré les routes de la félicité.* Cher Comte, qu'un tel remerciement eft une magnifique récompenfe !

Vous avez raifon de dire que le *Spectateur* de *Cramer* eft bien férieux, mais les vues de l'Auteur, & les fujets qu'il traite l'exigeoient —— —— Adieu, mon cher Comte.

G.

LETTRE XLIX.

Au même.

VOtre dernière Lettre m'a fait sentir que mon cœur n'est pas entièrement fermé à la joie, & qu'au moins votre amitié & votre approbation me touchent encore. Quelle obligation ne vous ai-je donc pas de m'avoir écrit cette Lettre, à l'éloquence de laquelle je n'ai pu résister, quoique le déplorable état de ma santé me rende presque insensible à tout.

Je suis confondu des démarches que l'Envoyé d'Angleterre, M. *Mitchel*, a faites en ma faveur, & entièrement à mon insçu. Mon Dieu, comment se fait-il que tant de personnes s'intéressent à moi! Est-ce donc que j'en suis plus digne que d'autres? Rien moins que cela. Ce sont les talens que je puis avoir en qualité d'Auteur qui me concilient cette bienveillance publique, & le mérite d'un Auteur quelque brillant qu'il puisse être n'est souvent

rien en comparaison du mérite obscur d'un homme que personne ne remarque, & qui peut valoir mille fois mieux que moi. Je puis vous assurer, mon cher Comte, que je n'ai point sollicité la recommandation de l'Envoyé, & que je n'y ai pas même pensé. Je ne souhaite point d'emploi; je suis valétudinaire, & ne saurois espérer une longue vie. Je ne suis pas dans le besoin, & Dieu me donne plus qu'à bien d'autres, que pourrois je donc avoir à desirer? C'est ce que j'ai représenté à l'Envoyé lui même après avoir reçu votre Lettre, mais inutilement. ——— « Je ne voulois pas, „ *m'a-t-il répondu*, que vous sçûssiez jusqu'où „ va mon amitié pour vous, & l'on m'a privé „ d'un grand plaisir en vous instruisant de mes „ démarches en votre faveur. Mais cela ne „ m'empêchera pas de faire ce que je crois „ convenable & juste ". Voilà, mon cher Comte, tout ce que j'ai pu tirer de cet homme qui veut à toute force devenir mon bienfaiteur. Je crains qu'il n'ait encore écrit au Lord *St* * *. mais, de grace, priez M. votre Oncle que cette sollicitation étrangère, & à laquelle je n'ai aucune part, ne l'engage pas à chercher les moyens de me procurer une pension, dans des temps si fâcheux, & où la misère de notre patrie est si grande. J'ai reçu l'année dernière un présent de deux cent écus, d'une Dame du Pays de Brandebourg, qui n'a pas voulu se faire connoître. Ainsi

vous le voyez, je reçois toujours au delà de ce que je puis espérer & desirer. O, mon cher Comte, s'il plaisoit à Dieu de me donner une santé supportable, & la sérénité de l'esprit, je mépriserois tous les trésors & tous les honneurs de la Terre. C'est-là tout ce que je souhaite, c'est tout ce que je demande à Dieu. Puisse-t-il m'exaucer! Mais c'est à moi à me soumettre à sa volonté; se montrer patient & placer sa confiance au Seigneur, n'est-ce pas aussi un bien réel?

Le vieux Dr. *Muller*, Professeur Péripatéticien, vient de mourir. E * * *. & quelques autres m'ont fort pressé de solliciter la Chaire qu'il laisse vacante; mais pour rien au monde je ne voudrois ni la demander ni l'accepter. Dieu sait que je ne suis pas en état de me charger d'un nouvel emploi; & si je vis, ne puis-je pas être tout aussi utile à l'Université en qualité de Professeur extraordinaire? Il n'y a aucune Puissance dans le monde qui puisse me déterminer à accepter une charge, dont je sens que je ne saurois remplir les devoirs.

L'Ambassadeur d'Angleterre est encore ici, & nous rend toutes sortes de bons offices dans les calamités publiques sous lesquelles nous gémissons: Dieu veuille l'en récompenser! M. R *. homme habile & bon Patriote, qui a su gagner l'estime & la confiance de l'Ambassadeur, a par son moyen rendu bien des services à Mme votre Mère & à toute la Ville.

Il merite assurément votre estime & les faveurs de la Cour, par le zèle, l'habileté, la prudence & le courage qu'il a montrés dans ces tristes circonstances. Mais il est temps que je finisse; voilà la première Lettre que j'aie pu écrire depuis quelques mois. Je vous embrasse, & je prie Dieu de vous accorder tout ce qui peut rendre les hommes heureux.

Leipsick,
le 16 *Mai*
1761.

G.

LETTRE L.

A un Officier Prussien, en Silésie.

Quelque défiance que vous puissiez avoir de vous même, votre excellent cœur se peint dans toutes vos Lettres. Ne pensez pas que je veuille vous flatter, je voudrois seulement vous inspirer du courage, & empêcher que vous ne doutâssiez trop du succès de vos bonnes intentions & de vos sincères efforts. L'homme même le plus vertueux est toujours homme, & conservera jusqu'à la mort les foiblesses de l'humanité. La Religion ne détruit point nos penchans naturels: non, elle les modère, elle les épure & les perfectionne. Notre foiblesse doit sans doute nous engager à veiller continuellement sur nous mêmes, & à étudier avec soin notre propre cœur. Mais elle ne doit pas nous abattre & nous décourager. Dieu ne prend point plaisir à nous voir dans l'anxiété & dans les larmes; & la tristesse que l'Evangile permet & recommande est celle qui conduit au repos & à la paix de l'ame. Vous gémissez de ce qu'il vous arrive quelquefois de vous oublier dans le monde, & de vous livrer alors avec trop d'ardeur aux plaisirs. Il n'y a rien là qui me surprenne. J'ai vu souvent, & je le sai par ma propre expérience, que des personnes qui sont naturellement

portées à la mélancolie, s'abondonnent en certaines occasions à une joie immodérée, & qu'alors il faut du temps pour que la réflexion reprenne le dessus. Mais quand enfin cette joie excessive se dissipe, la mélancolie reprend ses droits, & nous exagère souvent les fautes que nous avons faites dans ces momens d'ivresse. Supposé néanmoins que ces fautes soient telles que nous nous les figurons, & qu'elles soient même fréquentes, croyez vous donc, mon cher Ami, qu'il y ait personne au monde qui n'ait pas à la fin de chaque jour quelque faute à se reprocher, & le lendemain quelqu'une à corriger? Notre devoir est de les reconnoître, de nous en repentir, de travailler à devenir meilleurs; & si nous nous y employons sincèrement, nous pouvons compter sur le secours du Ciel. Ainsi ne perdons point courage: la Grace divine quand elle agit sur un cœur bien disposé, a plus de force que les tentations du monde. Si pour obtenir le vrai bonheur, il falloit être absolument parfait sur la terre, nous ne pourrions que fuir dans un désert & nous y livrer au désespoir. Mais notre bonheur est une pure grace de Dieu, & il l'attache à des conditions qu'il nous met en état de remplir. N'oubliez pas, mon cher Ami, cette exhortation de l'Apôtre: *réjouissez-vous, je vous le dis encore réjouissez vous* (1). Ceux à qui St. Paul parloit,

(1) *Philip.* IV: 4.

étoient des hommes foibles & sujets à faire des fautes comme nous, mais ils tâchoient avec sincerité de n'en point faire. *Quand on a le cœur gai, c'est un festin continuel* (1): Voilà ce que je me dis à moi même lorsque j'ai du penchant à la tristesse, & je me rappelle souvent ces paroles qu'un Théologien dit un jour, en ma présence, à un de ses Amis qui se livroit à la mélancolie: *Celui qui a un Dieu pour Père & pour Rédempteur, ne doit point être triste* — Puisse je mériter & conserver toujours cette tendre amitié & cette douce confiance que vous me temoignez! Je ne négligerai rien pour cela, & je serai toute ma vie avec la plus haute estime & le plus sincère attachement &c.

1756.

G.

(1) *Prov.* XV: 15.

LETTRE LI.

Au même.

Je veux absolument m'entretenir encore avec vous avant la fin de cette année. Je me figure que nous sommes tête à tête au coin de votre feu, & que je n'ai qu'une demie heure à passer avec vous. Je me hâterois de vous faire cent petites questions, & sans attendre que vous eûssiez répondu aux premières je vous en ferois de nouvelles, dont je tâcherois de lire la réponse dans vos yeux & dans toute votre contenance. Eh bien, vous dirois je précipitamment, comment avez vous passe cette année? A t-elle été plus heureuse, plus triste que la précédente? Avez-vous été plus souvent sain que malade? —— *Oui* —— A merveille! Plus souvent gai que triste? *Je crois qu'oui.* —— Dieu soit loué! Passez maintenant en revue les évenemens agréables. Vous y rêvez; pendant ce temps là je lis sur votre physionomie qu'ils sont en grand nombre, & j'espère ne pas me tromper. Et vos chagrins? car après tout personne n'en est exempt. Mais ils sont passés, & la manière dont vous les avez

ſupportés, ou du moins dont vous avez tâché de les ſupporter, peut les offrir ſous un point de vue conſolant. C'eſt ainſi que lors qu'il revoit le champ de bataille, le Soldat ſe rappelle les dangers qu'il a ſurmontés; après un léger frémiſſement, l'idée de ſon courage, de ſa fidélité à remplir ſes devoirs lui cauſe un ſentiment de joie; il tourne vers le Ciel des yeux reconnoiſſans, bénit Dieu de ſa protection, & ſe ſent animé d'une confiance nouvelle. Faites toujours le compte de vos chagrins & de vos disgraces: ſi ce n'eſt la joie, c'eſt au moins la conſtance, la réſignation, la confiance qui ſeront le réſultat de ce calcul, & celles-ci produiſent enfin le calme & le contentement. „ Mais vous qui dites cela avec tant d'aſſu„ rance, (penſez-vous peut-être,) avez-vous „ toujours aſſez de ſérénité & de force pour „ l'entreprendre ce calcul? Et ſi l'on eſt obli„ gé de convenir qu'on n'a point ſoutenu le „ fardeau de la vie comme on l'auroit dû? ". — Quand j'en ſuis réduit à cet aveu, je me fais des reproches; je m'humilie devant cette Providence qui tient ſous ſon empire le bonheur & l'infortune, je me repens de ma foibleſſe, j'eſpère, je me fortifie en jettant mes regards ſur une autre oeconomie; & cette penſée: il n'y a plus que quelques pas à faire, ils ſont difficiles ſans doute, mais chacun d'eux m'approche du ſéjour de la paix & du repos, cette penſée, dis-je, ſi ce n'eſt toujours a du

moins très souvent la plus grande influence sur mon cœur. Mais que vois-je dans vos yeux abattus, mon cher Ami? Un secret mécontentement de vous même. Vous n'avez pas fait durant cette année tout le bien que vous auriez voulu, & que vous auriez du faire? Helas! ni moi, ni bien d'autres non plus. Et ceux qui le sentent & qui en gémissent sont plus heureux cependant, que ceux qui l'ignorent ou veulent l'ignorer. Tant que nous serons hommes, nous aurons des reproches à nous faire, & des fautes à réparer; mais il ne s'ensuit pas de là que nous ayons toujours lieu de nous défier de la droiture de nos intentions, de la sincérité de notre amour pour la vertu. Se placer devant un miroir, y découvrir ses défauts, sans former le desir de les corriger, c'est un très mauvais signe. Mais se mirer souvent, remarquer ses défauts avec chagrin, travailler, bien qu'avec répugnance & d'une main tremblante à les faire disparoître, voilà d'heureux symptômes qui annoncent qu'à l'aide du temps & avec des efforts réitérés, nous parviendrons à un certain dogré de pureté & de perfection. Voilà à peu près ce que je vous dirois, si je causois avec vous. Et ne finirois-je pas l'entretien par des vœux dictés par l'amitié & relatifs à la circonstance? Je vous les offre ici, ils partent d'un cœur sincère. Combien

vous ſerez heureux s'ils s'accompliſſent ! La ſanté, le contentement embelliront les jours de mon Ami, & le mettront en état de travailler au repos & au bonheur des autres. Dieu veuille remplir vos ſouhaits & les miens, s'ils ſont conformes à ſa volonté !

1755.

G.

LETTRE LII.

*A Madame de *.*

EH! quoi, Madame, vous avez pu croire que votre Lettre ſeroit enfermée dans le petit réduit où j'empriſonne les Lettres de rebut? M'en préſerve le Ciel! Elle eſt—où penſez-vous qu'elle ſoit? dans ma plus belle caſſette & parmi celles de mes plus ſpirituelles correſpondantes. Si j'étois auſſi riche qu'Alexandre le Grand, je ferois à cette Epître le même honneur qu'il faiſoit aux Poëmes d'*Homère*; je l'enfermerois dans une caſſette d'or enrichie de diamans. Alexandre prenoit ces Poëmes avec lui dans ſes Campagnes, voilà ſans doute ce que je ne pourrois imiter; mais au lieu de cela je porterois cette Lettre en chaire, à la

promenade, & dans mes voyages à B**. & à W**. En vérité, Madame, vous m'avez causé la plus grande joie par votre excellente Lettre, & je lui dois peut-être le premier air de sérénité qu'on ait vu sur ma physionomie depuis quelques semaines. S'il dépendoit de moi j'irois vous remercier en personne; mais j'ai fait vœu de ne songer à aucun voyage, avant que la Loterie de Leipsick ait décidé de mon sort; & cette décision aura lieu au mois de Février de l'année prochaine. Si je gagne les huit mille écus, objet de mon espérance, j'ai déjà formé le plan de quitter Leipsick dans la première huitaine, & de me rendre à B** avec tout mon avoir, pour y chercher le repos, & me rapprocher de mon dernier asyle, le tombeau.

Vous demandez, si je me porte bien? Non, Madame, j'ai par exemple fort peu dormi cette nuit; pour essayer de me guérir je vous ai écrit, mais ce remède aussi ne veut pas opérer. Je vais donc terminer ma Lettre quelque courte, quelque peu intéressante qu'elle soit.

G.

Leipsick,
le 16 *Decembre*
1755.

LETTRE LIII.

A la même.

AH! Madame, les lots de *huit*, de *douze* & de *seize* mille écus sont sortis, & moi pauvre infortuné je n'en ai rien, rien tiré, & je suis réduit à habiter le triste séjour de la Ville avec de mauvais Livres & des hommes qui valent moins encore; & je n'irai point à la Campagne, & je ne ferai point l'acquisition d'une terre à B**, & je ne pourrai ni enter des arbres, ni planter des vignes, ni cueillir des fruits, ni affermer M***, ni me promener avec vous, —— —— —— —— —— en un mot, ni passer mes jours dans votre société. Cela est bien triste, Madame. Je ne demandois pas une table comme celle d'un Prince, non, mais je voulois me nourrir de cette bonne salade, de ces choux frisés qui croissent à B**, & des canards qu'on y voit naître & grandir —— —— Maintenant à quoi sert la réputation? Ai-je eu le moindre bonheur à la Loterie? Il est vrai que la dernière classe de celle qui se fait à Haynichen n'est pas encore tirée; mais de combien est le gros lot? de trois cens écus seulement, & pour cette belle somme vous ne me laisseriez pas la maison qui

eft au bout de votre jardin, & cependant il faut que j'aie un domicile ſans quoi Mademoiſelle de* ne voudroit pas — — — — — & elle auroit raiſon. Oh! Madame, qu'il eſt ſage de ne pas ſe laiſſer ſéduire par des eſpérances, je me veux du mal, je me gronde, j'ai honte de moi-même; je vous baiſe humblement les mains en reconnoiſſance de votre dernière Lettre & ſuis toujours mais bien triſtement &c.

Leipſick,
le 7 *Fevrier*
1756.

G.

LETTRE LIV.

Mademoiselle,

VOtre Lettre m'a causé un plaisir infini; vous le dire avec franchise me paroît le meilleur moyen de vous en témoigner ma reconnoissance. Je la reçois aujourd'hui & j'y réponds déjà. Cette exactitude ne m'est ni ordinaire, ni tout à fait permise vu l'emploi toujours réglé de mes heures. Souffrez donc que je l'allègue en preuve de l'impression agréable qu'a du me faire votre Lettre. Oui, Mademoiselle, oui, mon aimable inconnue, elle a tout mon suffrage, vous écrivez beaucoup mieux que vous ne le pensez, & bien mieux que beaucoup de femmes n'apprendront jamais à écrire. Votre timidité est un mérite qui rehausse à mes yeux le prix de vos talens, & donne à votre style ce genre d'intérêt que la pudeur ajoute à la beauté. Je n'ai garde de vouloir vous ravir cette aimable vertu ni par mes encouragemens, ni par mes éloges; je l'aime parce qu'elle m'est assez naturelle. Ainsi je vous permets de douter de votre génie, ou du bonheur qui aura accompagné vos essais, jusqu'à ce que R** & ceux qui lui ressemblent vous aient rassurée à cet égard. Le monde

peut je crois se passer de Femmes savantes; mais une jeune personne qui, à votre exemple, se forme le cœur, l'esprit & le goût par un choix de bonnes lectures, travaille par là même aux plaisirs & au bonheur de sa famille, de ses amis, & de l'époux à qui un jour elle unira son sort. Elle écrira, mais sans négliger ses autres devoirs; au contraire, par une suite de ses bons principes & de ses lumières elle les remplira mieux, & ses vertus en seront plus aimables. Je suis donc obligé d'inviter ma nouvelle Amie, à continuer à s'orner l'esprit & à faire usage de sa plume: je remercie Mr. R**, de m'en avoir fourni l'occasion, & suis avec beaucoup de reconnoissance & de respect &c.

1756.

G.

LETTRE LV.

Vous n'avez pas pris congé de moi, mon cher Monsieur, & depuis un si long espace de temps vous ne m'avez point écrit. Dois-je croire que vous n'êtes plus mon Ami ? Non je suis certain que vous l'êtes encore, & vous devez savoir aussi combien je suis le vôtre. Supposé même que vous ne m'aimâssiez pas actuellement, il viendra un temps où vous m'aimerez de nouveau; ou bien il faudroit que j'en devinsse indigne, ou que vous n'eûssiez plus cette même bonté de cœur que je vous connois, & qu'à coup sûr vous n'avez point perdue. —— —— —— Je ne puis passer sous silence —— —— —— —— —— je le voulois —— cependant je vous aime trop pour me taire. On m'a dit —— —— —— mais non, un homme qui lit *Saurin* avec tant de plaisir, qui sent si bien les charmes de l'humanité & de la vertu, un tel homme ne seroit-il pas ami de la Religion ? Peut-être n'y a-t-il eu que de l'imprudence dans vos expressions, peut-être avez-vous seulement affecté de prendre le langage d'un esprit-fort. Je vous en conjure, comme votre meilleur ami, je vous en conjure au nom d'une amitié vraiment fraternelle, ne cessez point de vous aimer vous même, ne perdez pas de vue vos intérêts les plus

ſacrés. Peut-être je ne vous reverrai de ma vie, mais toujours je prendrai part à votre ſort, & je tâcherai de vous être utile par ma franchiſe; car en quoi d'ailleurs pourrois-je vous rendre ſervice? Je ſuis votre ſincère ami.

G.

LETTRE LVI.

*A Mr. le Conſeiller ***

C'Eſt moins vous que je plains dans votre disgrace, que celui qui a été aſſez lâche pour acheter ſa fortune par la perte de la vôtre, & qui a bravé les reproches des honnêtes gens & ceux de ſon propre cœur. Etre malheureux de la manière dont vous l'êtes, c'eſt un bonheur dans un certain ſens; & ſupporter l'infortune comme vous l'avez fait eſt une gloire réelle & le ſûr garant d'un meilleur ſort. Il eſt douloureux ſans doute de ſe voir calomnié, & par là privé de ſon poſte, mais l'innocence eſt une conſolation ſecrette, même avant qu'elle ne ſoit reconnue & déjà vous jouiſſez du triomphe de la vôtre. Oh combien je m'en réjouis! Vous avez raiſon, mon cher Ami, il eſt une certaine ſageſſe qu'aucune Ecole ne peut nous enſeigner, une force d'eſprit qu'il

eſt bien rare d'acquérir quand la fortune nous ſourit, & qui ne ſe développe guère que dans le temps de l'adverſité. En un mot il eſt des ſituations fâcheuſes dans le cours de la vie qui paroiſſent d'abord des enigmes effrayantes, mais qui s'éclairciſſant par degrés nous offrent des preuves manifeſtes d'une Providence divine, & affermiſſent dans nos cœurs la paix & l'amour du bien. Vous étiez digne, vous & votre chère moitié, d'éprouver un malheur de ce genre. Que ne puis-je en cet inſtant aller en triompher avec vous; mais je crains bien de n'être point aſſez heureux pour vous revoir jamais. Adieu mon Ami.

LETTRE LVII.

A Monsieur.

LE Roi, m'a fait compter soixante écus de la caisse des Accises (1), & cependant le Roi ne me connoît point. Qui dois-je remercier à present? Le Roi qui ne me connoît point? Le Ministre qui ne me connoît pas non plus? Ou le Conseiller des Accises (2) ** qui me connoît? Je pense qu'il faut m'adresser au dernier. En verité, quoique je ne sois point fort avare, mes soixante écus me font un plaisir singulier. La raison de cela, une femme dans une Piéce de *Térence* l'a expliquée long-temps avant moi: *gratum est donum, non tam per se, quam quod abs te datum est.* Ce compliment qui dans la bouche du personnage n'est qu'un flatterie interessée, est dans la mienne le remerciement le plus vrai & le plus senti. Au reste, il est tout à fait à sa place, qu'un Professeur s'exprime en Latin ou en Grec pour remercier ses Amis ou ceux qui lui veulent du bien. N'est-il pas très heureux, mon cher Monsieur, d'avoir eu

(1) *C'est le nom d'un droit qu'on lève en Allemagne & en Hollande sur diverses marchandises & denrées.*

(2) *Accisrath.*

pour auditeurs des gens à qui l'on confie bientôt après le maniement des affaires! Quand vous n'auriez point reçu de moi de leçons sur le style, vous n'en auriez pas moins le talent de très bien écrire; votre Maître au contraire malgré son beau style, malgré toutes les heureuses tournures qu'il eût pu donner à ses Requêtes, ne seroit jamais parvenu à toucher en sa faveur le Collège des Accises, & à obtenir les soixante écus, que tant par modestie que par amour pour le Public il a demandés six ans plus tard qu'il ne l'auroit du. Ce seroit de ma part une ingratitude extrême, si dans la suite quand votre Fils sera ses études, (mais ne différez donc pas votre mariage, car je me fais vieux,) j'acceptois des honoraires pour lui enseigner la Rhétorique. Oui, mon cher Monsieur, oui mon ancien Disciple, en me procurant ces soixante écus vous avez payé d'avange pour tous vos descendans, & mon Biographe parvenu à l'année 1756 ne manquera pas d'insérer dans l'histoire de ma vie cette anecdote remarquable:

« Notre Auteur s'étant abstenu durant six
» ans, soit par modestie, soit par négligence,
» de solliciter l'exemption de certains impôts,
» essuya un refus la première fois qu'il voulut
» user de son privilège, parce que son nom
» n'étoit pas connu à Dresde. Quand il re-
» vint à la charge, un des membres du Collège
» des Accises soutint avoir ouï dire, que cet
» homme étoit riche de près de cent mille

„ florins, & qu'on le ſoupçonnoit d'avoir
„ fraudé les droits; mais heureuſement le Con-
„ ſeiller * * vint à entrer dans ce Corps, &
„ apprit à ſes Collègues quel étoit l'homme
„ en queſtion."

Belle anecdote! & qui m'a fait oublier les remerciemens que je voulois vous faire; mais au fonds elle en pourra tenir lieu. —

Ainſi vous êtes mon Diſciple, mon Ami, mon Protecteur, vous m'avez tenu lieu de mérite & de renommée, de Souverain & de Miniſtre. A tant de titres divers quelle amitié, quelle tendreſſe, quel reſpect & quel dévouement ne vous doit pas tout le temps de ſa vie votre &c

Leipſick,
le 30 *Juin*
1756

LETTRE LVIII.

FAut-il, mon cher Baron, que moi qui avois pris pour vous tant d'estime & d'amitié, qui avois conçu de vous les plus belles espérances tant pour le Public que pour moi, j'aie lieu depuis un temps assez considerable d'être mécontent de *toute votre conduite*. Je vous en fais l'aveu par écrit, le *devoir* & *l'amitié* l'exigent. Ne croyez pas que ce soit seulement votre vie solitaire & insociale, votre négligence à vous rendre aux leçons publiques, & la coutume que vous avez d'étudier sans règle & sans méthode, qui cause mes allarmes. Non, l'on pouroit excuser là dessus un jeune homme de votre âge, & même l'approuver à queques égards. Mais je regarde sur-tout aux *principes* d'où part cette conduite, principes qui vous sont peut-être inconnus à vous même, & que vous seriez fâché de découvrir, car rien de plus facile & de plus doux que de se dérober la connoissance de ses défauts. Non, vous ne savez pas combien vous vous laissez dominer par le *caprice*, la *présomption*, & *l'envie de vous faire une réputation littéraire*. Ce sont là les ressorts cachés de votrre conduite. De là vient que vous avez tant de répugnance à demander des conseils & des directions, & à les suivre quand on vous en donne; de là vient

que vous étudiez, avec ardeur sans doute, mais sans consulter d'autre règle que votre goût & les vues de votre ambition; de là vient que vous n'appercevez chez vos Maîtres que des défauts, que vous croyez avoir plus de pénétration & de lumières qu'eux, & que dès les prèmières semaines vous vous dégoûtez de leurs leçons; de là vient encore que vous négligez votre extérieur & les devoirs de la bienséance, parce que vous ne voulez ni vous soumettre à aucune gène, ni suivre les usages reçus; & vous affichez la singularité par une suite du mépris que vous avez pour les autres & de la haute opinion que vous avez de vous même; de là vient enfin que vous fuyez tout commerce, toute société soit de peur de n'y pouvoir satisfaire l'envie d'acquérir du savoir, soit parce que vous sentez que d'autres vous y surpasseroient à l'égard des agrémens extérieurs, soit parce que vous seriez contraint de vous conformer en quelque sorte aux manières & aux goûts d'autrui.

Telles sont, mon cher Baron, les sources de tous vos écarts: si vous n'y prenez garde elles auront de l'influence sur *tout votre caractère*, & cette influence s'étendra sur *toute votre vie*: voilà le grand sujet de mes allarmes, voilà ce que l'intérêt de votre bonheur m'oblige à vous représenter en qualité de Maître, en qualité d'ami. Le plan d'étude que vous aviez formé à la St. Michel, malgré vos résolutions, mal-

gré vos promesses vous ne l'avez point exécuté. L'impétuosité & l'inconstance ; si actuellement vous ne cherchez à les maîtriser, vous domineront tout le temps de votre vie —— La misantropie, jointe à la négligence des graces extérieures vous feront tort dans le monde, vous exposeront au mépris malgré tous vos talens, & déjà l'on vous blâme de toutes parts, quelque soin que je me donne pour vous justifier —— La prétention d'être plus habile que les autres, vous fera tomber de plus en plus dans la singularité & la manie des paradoxes. —— Mes sollicitations les plus pressantes, ni mes représentations les plus sérieuses n'ont pu vous engager à faire une visite à Madame *de*** ; & qui donc pourra obtenir de vous un acte de complaisance, si vous me le refusez, à moi que vous regardez cependant comme un Ami sincère & raisonnable ? Vous ne voulez pas que je fasse part de mes plaintes à Monsieur votre Père ? Fort bien : vous exigez donc que j'agisse contre ma conscience & contre vos intérêts ? Si j'étois le seul qui trouvât tant à redire à votre conduite, je pourrois croire que j'exagère vos torts, & que l'hypocondrie me rend trop sévère. Mais, mon cher Baron, je sais & puis vous protester, qu'il n'est point d'homme raisonnable qui ne désapprouve votre conduite & vos mœurs ; & les personnes qui vous blâment le plus sont précisément celles qui admiroient beaucoup autrefois les avan-

rages qui vous diſtinguent. A coup ſûr ce n'eſt point l'éloquence d'un malade affoibli par de longues ſouffrances qui pourra vous réformer; mais il étoit de mon devoir de vous parler ainſi, & je l'ai fait non par envie de vous cenſurer, mais parce que ma conſcience & la Religion l'exigeoient — Du reſte, je n'aurai garde de vous répéter ces choſes, ſi vous n'avez ſoin auſſi de vous les dire à vous-même.

G.

LETTRE LIX.

*A Monſieur C ***.*

PArmi les raiſons que j'ai d'être mécontent de moi même, mon cher Monſieur, ce n'eſt pas une des moindres que d'avoir laiſſé ſi long-temps votre Lettre ſans réponſe, & une Lettre encore remplie de mille témoignages d'eſtime & d'amitié pour moi. Et comment m'y prendre actuellement pour réparer mes torts? Eſt-ce en vous écrivant une longue Lettre? Eſt-ce en vous promettant qu'à l'avenir ni l'hypocondrie ni mes fonctions de Profeſſeur,

ni mes occupations littéraires ne pourront mettre obstacle au plaisir de vous écrire, de gémir avec vous de l'exil auquel votre savoir vous condamne, & de vous consoler par l'exemple de plusieurs grands hommes qui au commencement de leur carrière ont essuyé de semblables épreuves. *Leibnitz* dans ce moment me revient à l'esprit & après lui *Mosheim.* Vous m'en croirez ou non, mais je vous assure que je trouve bien des rapports entre votre jeunesse & celle de ces deux hommes. A l'âge de dix-huit ans *Leibnitz* voulut être fait Docteur, on le lui refusa & il fut contraint de s'exiler. Je ne puis pas étendre ce parallèle n'ayant pas sous la main la vie de Leibnitz par *Lamprecht.* *Mosheim* a prêché quelques années à Lubec en qualité de Candidat, & avec peu d'espérance de parvenir à la Cure de village qu'il ambitionnoit &c. Mais laissons là ces doctes citations. Je vous plains sérieusement, mon cher C * * * d'être réduit à passer le Printemps de votre âge loin de vos Amis, loin des contrées où règne le bon goût & où se trouve la bonne société. Cependant, mériter d'être plaint, avoir des Amis que vous regrettez & qui soupirent après votre retour, avoir du goût & par conséquent pouvoir lire, cela même se change en motif de consolation. *Perfer & obdura, dolor hic Tibi proderit olim*, croyez cette dernière maxime sur ma parole, & non sur celle du Poëte;

& ſuivez la première parce que votre devoir, votre repos l'exigent. —

Je penſe que cette Lettre peut paſſer pour longue, ſi l'on appelle ainſi celles qui ne ſignifient presque rien. Je la termine donc, & vous aſſure que je ne penſe jamais ſans plaiſir à la bonté de votre cœur, à votre application, à votre génie, à votre amour pour les Sciences, & ce qui vaut bien mieux encore à votre amour pour la vertu. Je vous bénis du fond de mon cœur & ſollicite la continuation de votre amitié.

Leipſick,
le 30 *Janv.*
1756.

G.

LETTRE LX.

A Monsieur *.

JE ne puis encore, sur cet essai d'une traduction Françoise (1) que vous m'avez fait parvenir, juger définitivement du succès avec lequel Mr. ** a traduit. Si le Traducteur est Poëte lui-même, s'il a assez de loisir pour travailler dans la vue d'acquérir de la réputation, & d'étendre la gloire de notre Littérature, on a tout lieu de bien présumer de son entreprise. Il saura rendre le naturel, la légèreté, la naïveté du style, & le dramatique du récit, sans devenir foible, rampant & contraint. Il sentira que le mérite d'une pensée, est quelquefois moins dans la pensée même que dans le tour qu'on lui donne, dans la manière dont elle est amenée, dans la situation vive ou comique qu'elle présente; que ce mérite consiste souvent en ce qu'on ne voit que la moitié de la pensée & qu'on devine l'autre; en un mot dans le choix d'une expression fine & cependant naturelle. Le Traducteur doit voir & observer tout cela en traduisant. S'il rencontre dans l'Original une beauté qu'il ne puisse ren-

(1) Selon toute apparence il s'agissoit d'une Traduction des Fables & des Contes de notre Auteur.

dre précisément de la même manière, il faura lui en substituer une autre, il la cherchera dans sa Langue jusqu'à ce qu'il l'aît trouvée, & aura soin que bien assortie à l'ensemble elle aît l'air de se trouver à sa place. Il évitera de sacrifier à la rime une partie de la pensée; & la sujettion de la rime ne le forcera point à introduire quelque pensée foible, basse ou superflue. Après avoir traduit avec toute la fidélité requise, il n'oubliera point que la pierre de touche d'une bonne Traduction est, d'avoir l'air si aisé, si naturel que le Lecteur aît lieu de s'y méprendre & de la croire un Original. Mais tout cela exige bien de la peine. En vérité un Traducteur qui ne succombe point sous le fardeau de ses devoirs, qui ne veut pas affoiblir son Original, s'impose plus de travail qu'il n'en a coûté à l'Auteur, & mérite plus de gloire qu'on ne lui en accorde d'ordinaire. Quand je considère en même temps, combien il est difficile de traduire des Vers par des Vers, combien d'idées se perdent, combien d'autres se glissent sans qu'on s'en apperçoive, je ne suis pas sans inquiétude pour le Traducteur, quelques soient ses efforts & son habileté. J'en puis parler avec connoissance de cause, le sachant par ma propre expérience. On ne sauroit transvaser une liqueur spiritueuse, sans qu'il ne s'en évapore quelques esprits; mais il est vrai d'un autre côté, qu'on peut d'un vase commun la faire passer dans un vase plus précieux. Présentez

mes civilités au Traducteur, & priez le de ne pas précipiter son travail.

G.

LETTRE LXI.

Mon cher Comte,

VOus dites dans votre dernière Lettre, que vous avez de la peine à rassembler & à fixer vos idées lors que vous voulez méditer sur une matière de quelque importance; vous vous plaignez de ce que des pensées accessoires viennent à la traverse, & souvent vous font perdre de vue le sujet principal. Cette plainte vous fait honneur: elle prouve que vous pensez solidement, & que vous êtes exempt de cette présomption si commune aux Auteurs. Mais ce talent, cette facilité que vous voudriez avoir de vous concentrer & de méditer profondément & sans distraction, est le fruit d'une long exercice dirigé par certaines règles. Notre esprit se forme par la réflexion, par la lecture des bons Ouvrages, par les essais que nous faisons nous mêmes, par la société, par la critique des personnes éclairées & judicieuses de l'un & de l'autre sèxe, mais sa maturité, est le fruit du temps & souvent la meilleure éducation n'en sauroit tenir lieu. Ne soyez donc pas trop mécontent de vous même,

Ce malheur dont dont vous vous plaignez avec tant de franchiſe, ne vous eſt point particulier: & moi & bien d'autres nous l'éprouvons très ſouvent; quelques exercés que nous ſoyons par une longue habitude, nous ne laiſſons pas de rencontrer toujours de nouvelles difficultés chaque fois que nous voulons méditer un ſujet, & ſouvent même ces difficultés ne ſauroient être vaincues. Les règles de la méditation ſont ſans doute toujours les mêmes, mais chaque nouveau ſujet exige une application particulière de ces règles, qui nous eſt inconnue juſqu'au moment où le ſujet dont nous voulons nous inſtruire ſe préſente à notre eſprit. Raſſurez vous donc, mon cher Comte, vous penſez mieux que ne le font la plupart des gens de votre condition, & votre ardeur pour le travail eſt un ſûr garand que vous apprendrez de plus en plus à penſer avec clarté & avec juſteſſe. Continuez ſeulement vos lectures, & choiſiſſez ſur-tout des Livres dont le ſujet ne ſoit pas aſſez vaſte, aſſez compliqué, pour que vous ne puiſſiez pas en ſaiſir d'abord l'enſemble, & vous en retracer le plan d'après les principales diviſions, ou les idées fondamentales. Prenez, par exemple, le *Spectateur*, le *Mentor moderne*, le *Jeune Homme* (1), & lors que vous trouverez quelque Diſcours dont vous ſerez ſingulièrement content, écrivez en d'a-

(1) Feuille périodique qui a paru en Allemagne.

bord le sujet, puis cherchez en le développemens & les principales preuves, que vous écrirez aussi: de cette manière vous aurez le plan général & l'analyse de l'Ouvrage. Observez ensuite comment, au moyen de quelques idées accessoires, l'Auteur a su mettre les idées principales dans un plus grand jour, & les exprimer clairement mais avec briéveté, solidement mais avec graces. Examinez si en traitant le même sujet vous l'auriez fait avec autant de clarté & de délicatesse, & appliquez vous à acquérir peu à peu le même talent. Enfin, au bout de quelques semaines, lors que vous aurez oublié les détails & le développement, reprenez votre analyse pour essayer de la remplir par vous même, & dans votre propre style. Voilà, mon cher Comte, une méthode toute simple, que vous pourrez perfectionner. Je suis &c.

G.

LETTRE LXII.

*A Mr. le Conseiller **.*

JE ne puis laisser partir Monsieur votre Fils, sans lui rendre le glorieux témoignage qu'il s'est distingué parmi les Etudians de notre Université, par son application & ses bonnes mœurs, & je lui donne cet éloge avec autant de sincérité que de plaisir Si les premiers mois de sa vie académique n'ont pas été des plus heureux pour lui, il a d'autant mieux employé le reste du temps. Je le connois à fond, l'ayant vu presque tous les jours pendant des annees entières, & notre liaison va jusqu'à l'amitié. Je connois son esprit, son cœur & ses talens, ils sont également propres à lui concilier l'estime générale, & vous ne sauriez revoir un si digne Fils sans le bénir, sans qu'un sentiment de joie ne remplisse votre cœur paternel. Il a aimé les plaisirs de la société, mais sans s'écarter jamais des règles de la bienséance; il a cultivé les Belles-Lettres, mais sans négliger l'étude des Sciences moins agréables. Prudent dans le choix de ses liaisons, il a fréquenté les jeunes gens les plus estimables, sans que ses amusemens nuisissent à son travail, & son application même contribuoit à

ménager sa bienveillance. Partez avec confiance, mon cher Bose, ce Dieu que vous servez vous conduira toujours, supposé même que cette route ne soit pas celle qui doive vous mener à un bon établissement. J'aime sans comparaison mieux ce parti que celui de voyager dans les Pays étrangers Vous pouvez vous rendre utile à la Patrie sans le secours des voyages; & vous savez assez comment il faut vivre dans le monde, pour n'avoir pas besoin de l'aller apprendre dans une terre étrangère. Adieu, mon cher Ami; soyez toujours tel que vous avez été jusques ici, & vous ne sauriez manquer d'être heureux dans toutes les circonstances de la vie, quand même vous ne seriez pas destiné à jouer un rôle dans le grand monde. Je vous embrasse, je vous donne ma bénédiction, & suis à jamais tout à vous

Stormthal,
le 10 *Avril,*
1760.

G.

LETTRE LXV.

Au même.

CHacune de vos Lettres me confirme dans l'opinion, qu'entre mes jeunes Amis vous êtes l'un des plus heureux & des plus reconnoiſſans. Tant que vous conſerverez cette noble défiance de vous-même, & cette confiance entière aux ſoins de la Providence que votre Lettre exprime ſi bien, les routes les plus périlleuſes (& c'eſt ſur tout à la Cour qu'on en rencontre de telles) feront ſans danger pour vous. Raſſurez-vous donc, mon cher *Boſe*, l'ami qui vous manque actuellement ou n'étoit pas néceſſaire à la conſervation de votre vertu, ou bien des ſecours inviſibles ſuppléeront aux ſervices qu'il eût pu vous rendre. En attendant, tâchez d'avoir toujours préſens à la penſée les ſincères Amis dont l'abſence vous ſépare, parlez leur, conſultez-les dans les cas embarraſſans, puis écoutez ce que votre propre cœur vous répondra pour eux, & vous trouverez ainſi des lumières & des conſolations. Notre meilleure amie, mon cher *Boſe*, dans tous les temps & dans toutes les circonſtances, n'eſt-ce pas la Religion? Non ſeulement elle enſeigne à notre eſprit les règles de la vraie ſageſſe, mais elle en inſpire l'amour, elle

nous donne la force d'être sage, & voilà ce qui n'est ni au pouvoir de l'amitié, ni au pouvoir de la Philosophie, non plus que d'aucune Science humaine. Soyez donc ferme & tranquille, en vous confiant au secours de la Religion. S'il vous survient des obstacles, si le danger & la séduction vous environnent, n'en soyez point allarmé. Vous n'êtes point seul, chaque homme vertueux est soutenu par un Protecteur invisible. *L'Ange du Seigneur se campe tout autour de ceux qui le craignent, & les garantit* (1), non seulement des dangers corporels, mais aussi des périls auxquels notre ame est exposée & qui sont bien plus redoutables. Celui qui se confie en ses propres forces, fût-il un heros, est toujours foible; mais le Chrétien qui prie, qui veille & qui combat ne sera point en proie à des tentations qu'il ne puisse vaincre; non, il les surmonte & reconnoissant de sa victoire il s'écrie avec David: *Beni soit Dieu qui n'a point rejetté ma supplication, & qui n'a point éloigné de moi sa gratuité* (2). Je me réjouis, mon cher *Bose*, de pouvoir parler avec vous ce langage, dont si souvent une fausse honte nous empêche de nous servir soit dans nos Lettres, soit dans nos entretiens familiers, & que nous devons

(1) *Ps.* XXXIV. 8.

(2) *Ps.* LXVI. 23

cependant nous tenir à nous mêmes si nos vrais intérêts nous sont chers.

J'ai différé jusqu'à la fin de cette Lettre à faire mention de ce qui me concerne, afin qu'il ne me restât point d'espace pour en parler, car je n'aurois à exprimer que des plaintes. Mais non, un Chrétien eût-il sujet de se plaindre, doit s'occuper plutôt à benir Dieu, & la vie la plus infortunée fournit encore matière à la reconnoissance. Je vous recommande à la protection divine, je vous embrasse & suis tout à vous

Leipsick,
le 6 *Novemb.*
1760.

G.

LETTRE LXVI.

Au même.

VOtre Lettre du 4 Octobre, cette Lettre dictée par la piété mériteroit une longue & prompte réponse; mais comme il m'est impossible d'écrire long-temps de suite, je m'empresse au moins à vous écrire d'abord & je vous remercie de votre Lettre le jour même que je la reçois. Hélas! je jouis peu de ce bonheur auquel votre amitié vous fait prendre tant de part; mais il suffit que je le regarde comme un bienfait inattendu que le Ciel m'envoie, & que je m'applique à faire de cette pension que je viens d'obtenir un usage utile & pour moi & pour d'autres. Je suis encore malade, mon cher *Bose*, cela n'est que trop vrai. Cependant je ne veux pas me plaindre, mais bénir Dieu de ce qu'il ne permet point que le fardeau même le plus pesant surpasse nos forces, & qui supporte nos foiblesses journalières pourvu que nos cœurs lui soient sincèrement dévoués. Puisse-t-il nous accorder à l'un & à l'autre ce qui nous est le plus convenable dans les circonstances où nous sommes placés, & vous faire goûter dans le cours d'une vie longue, heureuse, & utile au monde les fruits de cette piété qui honore

votre jeunesse! L'expérience dans la carrière de la vertu, fournit l'espoir d'y faire de nouveaux progrès, & cette *espérance ne confond point.* Ainsi, l'idée des premières victoires que vous avez remportées avec l'aide de Dieu, doit vous remplir de courage au milieu des périls que l'avenir vous prépare. Aidez maintenant par un motif de reconnoissance, ceux qui ont encore à fournir cette première partie de la carrière, aidez-les par vos conseils, vos secours & votre exemple.

Je vous félicite du fonds de mon cœur du Canonicat que vous venez d'obtenir. Oui, vous avez raison, mon cher *Bose*, votre vie offre des traces bien sensibles d'une protection divine; j'aime à voir que vous les suivez avec reconnoissance, & que vous estimez sur-tout les bienfaits auxquels tant d'autres font le moins d'attention, je veux dire les bienfaits spirituels.

Dieu veuille continuer à vous bénir!

Leipsick,
le 8 *Octobre.*
1761

G.

LETTRE LXVII.

*A Madame de *.*

Madame,

QUoique vous ne vouliez point de remerciemens de ma part en retour de vos bontés ; il est cependant de mon devoir de vous en faire, & qui peut se refuser au plaisir de s'acquitter d'un devoir agréable, qu'on nous en dispense ou non ? J'en étois là, Madame, & j'allois poursuivre mes remerciemens, quand j'ai été interrompu par une petite avanture que je ne puis me résoudre à vous taire.

Mon domestique entre & me remet une Lettre accompagnée d'un paquet : *une femme que je ne connois point a porté cela*, dit-il. J'ouvre la Lettre, elle ne contenoit pas un mot. J'ouvre le paquet. j'y trouve une petite boëte, une boëte de médicamens dont l'étiquette promet une poudre salutaire, propre à soulager toutes les maladies possibles. Voilà, pensois-je, une ame bien compatissante, qui sans que je l'en prie entreprend de me guérir, & en même temps je romps le cachet & j'ouvre la boëte. Je n'y vois point de remède, mais elle étoit pleine de Louis, & pas une ligne n'accom-

pagnoit cet or. J'examine le cachet, je n'y trouve qu'une tête & une tête qui ressemble à tout le monde. —— J'appelle mon domestique. —— D'où venoit la Femme qui vous a remis cette Lettre? —— *Je l'ignore. Elle disoit que Mr. le Professeur verroit bien de qui est la Lettre.* — Voilà tout l'éclairciffement que je reçus. Pardon, Madame, de vous avoir détaillé cette petite avanture aussi scrupuleusement que si elle pouvoit vous intéresser aussi; mais vous me rendriez un très grand service en me conseillant sur ce que je dois faire de cet argent, qui me paroît assez suspect. Personne ne m'en doit, d'ailleurs les débiteurs ne font pas mystère de leurs noms. De l'or dans une boëte de médicamens! Ne seroit il pas possible que l'or, ou la Lettre fûssent empoisonnés? Mais je ne suis pas un grand Seigneur, & dans mes Ecrits je n'ai offensé personne, si l'on excepte quelques passages échappés à ma plume contre les Femmes, encore ces passages se trouvent dans des Fables & comme elles ils appartiennent à la fiction. Avec quelle prudence il me faudra user de cet argent! Le serrerai je dans ma cassette? mais c'est peut-être un bien mal acquis, & qui me portera malheur. C'est vous qui déciderez, Madame, si je le garderai, si je le donnerai aux pauvres, ou si je l'enverrai à sa Majesté P** Qui sait même si ce n'est pas un bienfait de ce Prince, au cas qu'il soit venu à savoir qui j'ai dessein de faire une acquisition à ** —— Je me

sens très agité, très inquiet, je ne sai d'où vient; mais en vérité, Madame, sans attendre votre conseil j'ai résolu de me mettre dans le chariot de poste avec ma boëte, & d'aller déposer juridiquement cet argent chez vous, jusqu'à ce que j'aie acquis plus de lumières sur ce sujet. Et par cette raison je ne continue point les remerciemens commencés, parce que j'en aurai bien d'autres à vous faire quand j'arriverai chez vous avec mon dépôt. Hier d'abord après mon retour j'ai cherché à voir Mr. votre Epoux, mais il n'étoit pas chez lui avant le repas, & à cinq heures il étoit parti. Nouveau motif pour faire le voyage de **. Ainsi je vous conjure, Madame, de ne point répondre par écrit à cette Lettre. Je suis &c.

Leipsick,
le 14 *Octobre,*
1758.

G

LETTRE LXVIII.

Vous avez donc repris votre fièvre, ma bonne Amie, & cela peu après avoir reçu ma dernière Lettre? Vous allez croire que je vous communique la fièvre par notre correſpondance, & peut-être même cette idée vous eſt déjà venue. Mais au fond je me ſens très innocent, comment mes Lettres, expreſſions de ma fidèle amitié, pourroient-elles produire d'auſſi mauvais effets? Non, non, je puis ſans ſcrupule, même au milieu de votre fièvre, hazarder de vous écrire encore. Si jadis un Poëte parvint à chaſſer un revenant par ſa Tragédie, qui ſait ſi ma proſe ne pourroit pas devenir un fébrifuge? —— Mais, dites vous, cette Tragédie étoit mauvaiſe. —— Ah! qu'à cela ne tienne: je ſuis ſi hypocondre depuis le dernier jour de fête, que je défie qui que ce puiſſe être de reuſſir mieux que moi à faire de mauvaiſes Lettres & de mauvaiſes Poéſies.

Je voulois aller à Bonau, j'avois fait mes préparatifs, & j'en ſuis reſté là. Je voulois me rendre à Welkau avec mon frère, je m'étois aſſuré d'une voiture, & j'èn ſuis reſté là. Je voulois écrire des Lettres de nouvel an à mes protecteurs; je m'aſſieds, je prends la plume & je n'écris à aucun protecteur, j'écris à

mon Amie qui a la fièvre. Voilà quelle a été hier & aujourd'hui ma manière d'être, & je ne ferois pas en état d'écrire une Lettre qui fit peur à la fièvre? —— Mais, demanderez vous, pourquoi donc être si hypocondre! Ah! ma chère Amie, voilà ce que je ne puis vous dire au juste. Les Livres ——, ah! gardez vous des Livres! Les visites —— ah! s'il pouvoit n'en pas venir à . . . Une multitude de Lettres qui ne disent rien, & auxquelles il faut répondre —— ah! gardez-vous des Lettres, même des miennes, si vous pouvez. Je lisois il n'y a pas long-temps, que le Poëte *Campistron*, attaché au Duc *de Vendôme* en qualité de Secretaire, n'étoit pas fort exact à répondre aux Lettres, & je conçus en secret de l'amitié pour cet homme. Je poursuis ma lecture, & je trouve qu'un dernier jour de l'an mon Secretaire rassemble un grand nombre de Lettres, en forme un gros paquet, le jette au feu, & que le Duc dit en le regardant: *le voilà tout occupé à faire ses réponses.* Ce mot, ou peut être l'action qui lui donna lieu, me plut infiniment & il ne feroit pas impossible que demain, dernier jour de l'année, je ne réponde à la plupart de mes Lettres d'une manière aussi spirituelle. —— *Et quant à moi, M. le Professeur, peut-être ferai-je le même traitement aux vôtres* —— J'y consens de bon cœur, mais j'en excepte celle-ci au cas qu'elle puisse servir de remède contre la fièvre —— Avoir rempli quatre

pages entières & cela avec des riens? la chose n'est pas si aisée, mon Amie, à moins qu'on ne soit très hypocondre. Le cœur me dit que la fièvre vous quitte en ce moment, je puis donc m'arrêter ici. Adieu, portez-vous bien.

Leipsick,
le 29 Décembre,
1758.

G.

LETTRE LXIX.

A M. le Baron de Craussen.

PErsonne n'ayant mieux mérité de ma Mère que vous, mon généreux Ami, c'est vous que je dois instruire avant tout autre qu'elle vient de terminer sa carrière. J'en ai reçu la nouvelle depuis quelques heures, & à peine ai-je satisfait par des larmes filiales aux premières émotions de la tendresse & de la douleur, que mon cœur affligé vient s'épancher avec vous, & vous entretenir du seul objet qui le remplit maintenant. C'est le 23 de ce mois que ma Mère a cessé de vivre, & sa mort a été pieuse & paisible comme sa vie. Il est vrai que je n'ai point assisté à sa fin, mais je

sais à n'en pouvoir douter que nous avons été vous & moi l'objet de ses dernières bénédictions. C'est donc au nom de cette *Bienheureuse*, que je vous rends graces des bienfaits qui ont adouci & consolé sa vieillesse, & que durant tant d'années vos mains généreuses ont répandus sur elle. Dieu veuille vous accorder les années de ma Mère; elle a vécu quatre-vingt ans; & vous donner une mort comme la sienne, car c'est avec tranquillité, avec joie qu'elle a vu l'approche de son dernier sommeil, & ses dernières paroles ont été des actions de grace.

Il lui a paru incompréhensible qu'un Etranger se montrât si libéral, & lui continuât si long-temps les mêmes dons sans qu'elle eût rien mérité de sa part, & sans que son fils eût mérité plus qu'elle. La postérité le comprendra-t-elle davantage, si elle vient à savoir qu'un Seigneur, ami des Lettres & plein de savoir lui-même, qui vivoit hors de ma patrie & dont le nom même m'avoit été inconnu jusqu'alors, m'a offert une pension annuelle de la manière la plus généreuse & la plus délicate, & qu'après le refus que j'en fis, il l'assigna à ma Mère qu'il ne connoissoit que par mes Lettres? J'ai eu pour elle une tendresse extraordinaire, & c'est ainsi que durant toute ma vie j'aimerai, j'honorerai son bienfaiteur. Mais ces sentimens, aussi bien que la tendresse filiale, sont des devoirs, ainsi quelle que soit ma reconnoissance je

vous ferai toujours redevable; oui je le sens, mon cher Ami, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous, &c.

Leipsick,
le 25 Janvier,
1759.

G.

LETTRE LXX.

*A Madame la Comtesse de **.*

JE me rappelle dans ce moment, que le jour de demain est l'époque d'un jour très solemnel pour vous. Puissé-je être le premier à vous témoigner ma joie, & à vous exprimer mes vœux; si le Ciel les exauce, il sera

Ce beau jour qui s'apprête
Long-temps encor un jour de fête
Pour votre Epoux, vos enfans, vos neveux:
Long-temps encore, ô Comtesse chérie,
Réunissant tous les biens de la vie,
Vous coulerez les jours les plus heureux:

L'amour & la tendre amitié, la vertu & la paix de l'ame continueront à les embellir; vos enfans, honneur de la patrie, rempliront de

joie votre cœur maternel; l'indigent s'enrichira de vos dons, votre main bienfaisante essuiera les pleurs du malheureux, & souvent, très souvent vous pourrez vous dire: *tous mes devoirs sont remplis.* Je ne connois point sur la terre de plus grands biens que ceux là.

1759.

G.

LETTRE LXXI.

JE ne sais que penser de ce qui m'arrive: il y a huit jours, mon Amie, que je reçus cent écus par la Poste de Prusse, & dans ce moment j'en reçois cent autres sous le même cachet, & de la même main! J'en suis presque effrayé, & ce qui me confond sur-tout, c'est que ces présens n'excitent en moi ni la joie ni la reconnoissance que je devrois naturellement avoir. Qui peut donc être celui qui s'obstine à m'enrichir malgré que j'en aie? Que ferai-je de tous ces dons que je ne mérite pas, & que Dieu m'envoie par des mains inconnues? Je soupire après la santé & la patience, — & coup sur coup je recois de l'or. Je donnerois tout ce que je possède pour me délivrer des douleurs qui, ce printemps, m'ont assailli avec plus de violence que jamais.

Dieu veut-il m'apprendre que tous les biens du monde ne sont d'aucun prix sans la santé, & que la résignation & la patience sont des avantages infiniment plus considérables, que les richesses & les honneurs? Ah! sans doute, ces présens qui me viennent sont des épreuves que le Seigneur m'envoie; & je dois par conséquent les recevoir avec reconnoissance, & tâcher d'en faire un bon usage. Je m'appliquerai donc à être bienfaisant envers les autres, comme on l'est envers moi, sans ostentation, & s'il est possible, sans être connu, par un pur principe de piété & de gratitude pour Dieu notre souverain Bienfaiteur. Tel doit être mon unique soin, sans me mettre en peine de rechercher d'où, & pourquoi je reçois tant d'argent. Je vous envoie le billet qui accompagnoit le don, peut-être vous le lirez avec plus de plaisir que cette Lettre.

1760.

G,

LETTRE LXXII.

A. Mr. Häfeler.

AUjourd'hui, Jeudi faint, tandis qu'occupé de l'acte religieux & folemnel que je venois d'accomplir (1), je m'acheminois vers le jardin de *Grossbofen*, un facteur eft venu à ma rencontre & m'a remis la Lettre que vous adreffiez à *Schmehr* qui vient de mourir. Je l'ai ouverte auffi-tôt, je l'ai lue avec faififfement, je l'ai relue encore, j'ai levé les yeux vers le Ciel, & je ne pouvois ni prier, ni pleurer. Mais je fuis revenu chez moi, & maintenant j'ai prié, & je penfe auffi que j'ai verfé des larmes. Ainfi, mon cher Ami, vous voilà fur les bords de l'Eternité! Puiffe notre Dieu, ce Dieu miféricordieux, affermir votre ame pieufe dans l'efpoir de la béatitude célefte! Puiffent les jours ou les heures qu'il vous deftine encore fur la terre, devenir des heures de conftance au fein de la douleur, des heures de confolation & de joie en Dieu votre Sauveur, & pour ceux qui vous entourent des heures d'inftruction. Oh! mon digne Ami, quel eft votre bonheur d'avoir appris à mourir à l'école de la Religion! Vo-

(1) Les Luthériens communient le Jeudi faint.

tre Lettre, que j'ai actuellement sous les yeux & que je garderai toujours, cette Lettre pleine de Christianisme & de soumission à la volonté divine, est le plus beau monument de votre vie. Dans votre lit de mort vous avez voulu faire encore du bien à un homme, qui se trouve vous avoir déjà dévancé au Tribunal de Dieu, & qui prie actuellement pour son bienfaiteur. Dites lui quand vous l'aurez rejoint dans l'Eternité, que votre dernier bienfait, dont il n'a pu jouir, distribué par mes mains a consolé d'autres indigens. Ah! mon cher *Häseler*, je vous bénis, je pleure, & vous embrasse en idée; vous êtes l'objet de mes vœux les plus tendres, & je m'édifie en voyant tant de foi, tant de sérénité. Oui, je dois compter au rang des bienfaits de ce jour d'avoir reçu votre Lettre; en m'occupant de votre mort je dois songer à la mienne, je dois prier pour vous, & dans ce jour solemnel où nous célébrons la mémoire des souffrances du Fils de Dieu, qui est *la résurrection & la vie*, qui est *l'Eternel notre Justice*, notre unique appui, notre seule consolation à l'heure de la mort, je dois prouver mon amour pour la Religion en me réjouissant de votre félicité. J'ai lu il y a peu de jours dans un Ecrit du Docteur *Young* (1), une circonstance de la mort du grand *Addisson* qui m'a charmé, mais en même temps qui m'a hu-

(1) *Lettre de Richardson sur la Composition Originale.*

sens ne servent qu'à nous mieux préparer. Je sais bien que cette idée n'a pas toujours la même force, mais dans une ame aussi noble, aussi pure que la votre elle ne sauroit, malgré les souffrances les plus opiniâtres, s'affoiblir totalement. Peut-être après avoir atteint encore quelques années, vous découvrirez les raisons particulières de cette dispensation de la Providence, qui vous oblige de porter à la fleur de votre âge le fardeau de la maladie. Il est certain que les grandes vertus, les vertus singulièrement utiles à la société, ne se produisent pas sans peine & sans effort, & souvent celui qui dans la suite doit faire le bonheur de plusieurs, est obligé de lutter quelque temps contre les infortunes de la vie. Je suis avec le plus profond respect &c.

1760.

G.

LETTRE LXXIV.

JE suis à Bonau, mon Amie; j'ai promis de vous écrire quand j'y serois, mais n'eûssé-je rien promis je ne laisserois pas de vous écrire. Je commence ma Lettre par une petite relation de mon voyage.

Le 10 Mai, après vous avoir attendu depuis cinq heures & demie jusqu'à sept, & très mécontent au fond de l'ame, je partis pour Rippach, avec un Etudiant & mon domestique. Le Ciel étoit nébuleux, & mon humeur plus sombre encore. Otois-je ma pélisse, je tremblois de froid; la remettois-je, je mourois de chaleur. Mes trois chevaux dont l'un étoit noir, le second blanc & l'autre brun, dormoient tout en marchant; le postillon m'assuroit qu'il étoit encore bien plus malade & plus las que ses chevaux, & me faisoit entendre qu'il auguroit mal de ce voyage. Je supportois tout céla avec une patience forcée, & mangeois par désespoir la moitié d'un pain blanc que je trouvois très amer, quand j'arrivai à Markranstadt. Là les chevaux furent abreuvés, & l'on fit venir un maréchal & un charron pour tenir conseil au sujet de ma voiture, qui pour le dire en passant est celle du Comte H-* *. Le postillon soutenoit qu'elle ne pourroit nous conduire jusqu'à Rippach, si auparavant elle n'é-

toit raccommodée. Selon toute apparence il ne cherchoit qu'à gagner du temps pour se refaire & reposer ses chevaux; & le maréchal protestoit qu'à moins de trois ou quatre vis de sa façon, jamais cette voiture ne feroit en état de servir. Quant au charron, je n'ajoutai aucune foi à ses discours, car il prétendoit que celui, qui l'avoit construite devoit avoir être privé du sens commun, &c. que celui qui l'avoit achetée devoit avoir de l'argent de reste, mais n'avoit guère plus d'esprit que l'ouvrier; bref, j'étois au pouvoir du maréchal, qui l'une après l'autre arrachoit toutes les vis, en faisoit de neuves & les plaçoit, m'assurant que désormais je pourrois sans scrupule voyager dans cette chaise. Pendant que j'étois ainsi arrêté, arrive Madame *de* * * * avec sa famille, ils étoient à sept dans leur voiture. Je fus obligé de descendre de la mienne pour aller rendre mes devoirs. ——— Où avez vous donc dessein d'aller M. le Professeur? —— A Bonau, Madame. —— Où est situé Bonau? ——— Près de Weissenfels, de Naumbourg & de Zeitz. —— Mais il ne peut pas être en même temps voisin de tous les trois? Pardonnez-moi, ce n'est pas ma faute, mais cela est ainsi. —— Qu'avez vous donc à faire à Bonau? —— Rien, Madame, rien au monde en vérité. ——— Hier, j'envoyai chez vous à Leipsick & l'on me fit dire que vous étiez à * * chez * *, Vous êtes bien dans le goût des voyages —— hélas! je ne réponds pas que je n'aille aussi

chez vous si la guerre dure encore. —— M. le Professeur, dit une des Demoiselles à * * * vous êtes en correspondance avec des Dames? —— Moi avec des Dames? —— Oui, Oui, ... voyez vous cette Lettre, elle est charmante... —— Je n'avois garde de m'informer de quelle Lettre elle vouloit parler, & comment elle avoit pu tomber entre ses mains: quoiqu'il en soit, ce compliment, & les coups de marteau du maréchal mirent ma patience à bout. Je ne pus répondre que par monosyllabes aux questions de la noble Dame, & l'effet de mon laconisme fut qu'elle donna ordre au postillon de poursuivre son chemin, après m'avoir souhaité bon voyage. Je me remis en route, & à midi j'atteignis Rippach; mais à mon grand effroi je m'y vis entouré de Hussards & de Partisans. Je priai le Maître de poste avec instance de me procurer une chambre où je pusse être seul. Venez, me dit-il, dans ma chambre à coucher, c'est le seul coin de la maison qui soit libre. Je l'y suivis, gémissant de ne trouver ni de quoi dîner, ni des chevaux pour sortir de là. Je m'assieds, & bientôt après, sans s'être fait annoncer, six Officiers entrent dans ma chambre.

Je me lève & les salue. —— Ne vous dérangez pas, M. le Professeur, dit le premier, voilà Mr. le Capitaine K **, grand admirateur de vos Ecrits, & je suis le Général S * * *. Où comptez-vous d'aller? —— A Bonau, Mr. le Général, vous paroîtrois-je suspect? —— Rien

Rien moins que cela. Il me semble que vous aimez le séjour de Bonau? — Pardon, mais comment pouvez vous le savoir? —— Comme je sais, Mr. le Professeur, que vous allez souvent à. . . & que vous recevez grand nombre de visites semblables à celle que le Capitaine K** vient vous faire. — Alors le Capitaine s'approcha plus près de moi, & d'un air très gracieux me dit qu'il m'aimoit beaucoup & me lisoit volontiers — Mr. le Professeur, continua le Général, je vous invite à dîner avec moi, puis je vous laisserai partir tranquillement pour Bonau. —— Cela sera un beau dîner, pensois-je, mais je ne puis refuser, acceptons, avant qu'on n'use de violence. Ainsi je me mis à table avec ces Messieurs, & l'on servit dans le Jardin. Le dîner étoit très bon, le Général & le Capitaine très polis, cependant je ne pouvois ni manger ni boire malgré leurs sollicitations. Rien ne pouvoit m'ôter de l'esprit que je serois condamné à passer là le reste du jour & la nuit: cette apprehension me donnoit je pense, un air d'humeur, & qui devoit leur paroître etrange chez ce Professeur ami des hommes, car ils m'examinoient l'un après l'autre avec beaucoup d'attention. Heureusement pour moi, vers le milieu du repas on entendit un postillon donner du cor. Souffrez je vous en supplie, dis-je au Général, souffrez que je parte, le postillon m'attend; & aussi tôt je me lève, tremblant en secret de me voir arrêté. Mais non, mon Amie, le Général con-

sentit à mon départ avec beaucoup de bonté, & je dois observer à sa louange qu'on n'avoit rien dit à table qui pût choquer la bienséance. Je traversai le Jardin au plus vite & me précipitai dans la voiture: faites diligence, dis je au postillon & je vous paierai au double. A chaque poste avancé que je rencontrois, j'étois arrêté. —— D'où venez vous? —— D'où viendrois-je: de la table du Général —— Etes vous le Professeur GELLERT? Oui, sans doute. —— Eh bien, continuez votre chemin nous avons ordre de vous laisser passer. —— Marche, postillon, marche, criai je de nouveau, après avoir salué ces honnêtes Hussards. Enfin le postillon fit si bien courir ses chevaux, qu'on eût beau répéter les questions il n'entendoit plus rien, & j'arrivai à Bonau dans une espèce d'ivresse. J'y trouvai Madame *de Z* * malade de l'effroi que lui avoient donné le 8 Mai, deux Hussards du même corps que ceux que je venois de voir. L'un l'avoit menacée d'un coup de pistolet, l'autre d'un coup de sabre; elle s'étoit vue abandonnée de ses gens à l'exception de sa femme de chambre, leur frayeur & les insultes des Hussards les ayant tous dispersés. Je racontai à cette pauvre Dame les connoissances que je venois de faire à Rippach, & mon arrivée à Bonau fut regardée comme un bonheur. Enfin, j'usai de mon crédit, je me mis à écrire, (devinez à qui?) au Capitaine K ** pour le solliciter de ne plus envoyer à Bonau des Hus-

M 5

n'y vais point? ——— Madame *de Z*** ne veut pas m'y laiſſer aller. Elle dit qu'auſſi bien je n'y pourrois rien faire avant les fêtes, & moi je prétends partir quoiqu'elle en diſe. Nous verrons laquelle des deux volontés l'emportera. Aujourd'hui nous ſommes à Mardi & cela doit ſe décider bientôt. Adieu, mon Amie.

Bonau
le 20 *Mai*
1760.

G.

P. S. Je vous envoie la réponſe du Capitaine K. Nous avons vécu en repos pendant tout le temps que j'ai été ici.

LETTRE LXXVI.

A la même.

Pour le coup me voilà pleinement à couvert. J'ai de la Cavalerie & de l'Infanterie; j'ai des Grenadiers, j'ai la garde; en un mot j'ai de tout, car voici quatre hôpitaux aussi près de moi qu'il est possible, & ma cour est pleine de Soldats dont les uns sont plus malades, d'autres mieux portans que je ne le suis. On fait la cuisine & la lessive tout autour de moi: on rit, on pleure, on chante, on jure, on prie & le tout en même temps. Ici l'on détache un bras, là l'on rajuste un pied. L'un parle de la Bataille de Torgau & soutient que c'est la plus sanglante de toutes, l'autre prétend que la Bataille de Collin l'emporte encore. L'un vante les études qu'il a faites aux Universités de Halle & de Jéna, & l'autre assure qu'il ne sait ni lire ni écrire. L'un fait l'éloge de mes Ecrits & montre les fenêtres de ma chambre, pendant qu'un autre se moque de moi. En un mot la scène devient trop sérieuse, & le voisinage trop nombreux & trop formidable. Je me vois obligé de fuir, quelque peine que j'aie à quitter mon réduit, jadis si solitaire. En Ville, peut être n'y a t-il pas une seule maison où l'on soit en sûreté,

& supposé qu'il s'en trouve de telles ce n'est pas à dire qu'on voulût m'y recevoir. Il faut donc quitter la Ville, pour aller, où? à Bonau. Mais Bonau est à cinq milles, & que deviendrai-je à Bonau sans occupations? L'oisiveté ne vaut pas mieux qu'un hôpital, & peut-être est-elle pire encore. Quoiqu'il en soit, il suffit que vous sachiez que je ne suis pas pour long-temps ici, quoique je ne puisse pas vous instruire encore du lieu de mon refuge. En attendant portez-vous bien, mon Amie.

Leipsick,
le 3 Decembre
1760.

LETTRE LXXVII.

A la même.

Pour fuir Leipsick je me rends à ** & pour fuir ** je reviens le lendemain à Leipsick; cela est étrange, & en même temps bien affligeant pour moi. Me voici donc occupé à soutenir & mon propre fardeau & celui des visites qui m'accablent. Oh! Renommée, combien tu nous tourmentes! Privés de toi, nous en gémissons; & tu deviens importune quand on est parvenu à t'acquérir. On m'écrit Lettre sur Lettre pour me féliciter de la faveur du Roi. Oui, mon Amie, cela paroît incroyable, & cependant rien n'est plus vrai, mille gens n'ont de la considération pour moi que depuis que le Roi m'a parlé & m'a donné quelques louanges. Cependant, au tribunal de la raison & de la conscience, son approbation vaut-elle réellement plus que celle d'un autre homme? —— Voilà où j'en suis resté le 30 Décembre 1760.

Nous voici au 31 Décembre, & par conséquent c'est la dernière Lettre que je vous écris cette année. Ainsi ces trois cens soixante cinq jours si mémorables pour vous & plus encore pour moi, se sont écoulés? *Oui, je veux fixer mes regards sur cette année qui s'enfuit, je m'en-*

blierai ni les jours sereins, ni les nuits tranquilles, ni aucun des biens dont j'ai joui, & au souvenir des faveurs repandues sur moi & sur ceux que j'aime je bénirai l'Auteur de la félicité. Je veux me rappeller aussi les jours marqués par l'infortune, je veux les compter & me réjouir de ce qu'ils ne sont plus. Parmi les maux que j'ai soufferts, combien se sont évanouis, tandis que je vois le déclin de ceux qui m'assiègent encore! Et ces épreuves mêmes ne sont-elles pas des bienfaits? S'il en est ainsi, qu'elles soient l'objet de ma reconnoissance. Bénissons Dieu des leçons de l'adversité, de la patience, des prières, de l'humble soumission qu'elle enseigne, des pieux mouvemens, de la douce confiance qu'elle excite. Je vais donc poursuivre ma carrière plein de gratitude & de courage, plein d'espoir en la faveur de mon Père céleste. Tout ce qu'il ordonne est avantageux: c'est par amour pour les foibles humains qu'il dérobe à leur vue, & les biens & les maux qui seront leur partage; que l'avenir ne soit donc pas l'objet de nos soucis. Soyons pieux & contens, c'est la destination de la vie & de l'Eternité.

Ces vers, mon Amie, les premiers & les derniers que j'ai faits en 1760, peuvent tenir lieu d'une Lettre; au moins ce sont les idées qui se présentent le plus naturellement à la clôture de l'année. Vous aimerez, j'en fais sûr, à y retrouver les vôtres, & je crois que le meilleur moyen de commencer gaiement une nouvelle année, est de terminer l'ancienne par des réflexions sérieuses. En vérité, j'ai

trouvé mon cœur si étrangement disposé aujourd'hui, qu'il étoit plus enclin à la plainte qu'à la reconnoissance; mais il n'en sera plus ainsi. Il est vrai que cette année a été une des plus tristes de ma vie, je puis même en dire davantage, son fardeau m'a paru plus pesant que celui des quarante années précédentes, où j'ai vécu cependant au milieu de bien des traverses. Quoiqu'il en soit, j'en ai surmonté les peines, & qui m'a aidé à les surmonter? Peut être même à envisager les choses sous leur vrai point de vue, cette année si fâcheuse en apparence est l'époque des plus grands biens que j'aie reçus du Ciel. Nous sommes si ignorans sur nous mêmes & sur nos vrais intérêts, que souvent nous nous affligeons des choses qui devroient nous réjouir, parce qu'occupés du mal présent nous ne songeons pas au bien qui en doit résulter. Ainsi graces soient rendues à Dieu pour cette année d'affliction & de souffrances, pour les châtimens qui m'ont humilié, & pour les consolations qui ont adouci mes peines! Je vivrai pour arriver à une mort paisible, & supposé que ma vie ne soit pas telle, au moins que l'impatience n'en aggrave pas les maux & que l'espoir les soulage. Je ne veux pas vous exprimer ici en détail tous les vœux que je forme pour vous & ceux qui vous sont chers, c'est en silence que je m'acquitterai de ce devoir & je me réjouis d'avance du bonheur dont vous allez jouir pendant une longue suite d'années. Dieu

veuille qu'il en foit ainfi! Vivez donc pleins d'efpérance & de courage, car vous ne fauriez manquer d'être tous heureux.

G.

LETTRE LXXVIII.

A M. de R.

VOtre Lettre, mon cher Monfieur, contient l'éloge le plus flatteur de mon caractère; combien je ferois heureux de pouvoir m'y reconnoître, mais mon cœur me dit trop fouvent que je ne mérite pas la bonne opinion que vous avez de moi. Cependant l'objet de mes vœux eft d'être ce qu'il faut que je fois, & c'eft auffi celui de mes efforts. Voilà tout ce que je puis vous accorder, & s'il m'arrivoit enfin de devenir meilleur que je n'ofe m'en flatter actuellement, à qui en aurois je l'obligation? Ah! ce n'eft pas à moi qu'il en faudroit attribuer le mérite. Ainfi, mon cher Monsieur, quelques fincères que foient vos louanges, elles m'ont bien plus humilié que réjoui; & cependant je dois vous en remercier puisque c'eft l'amitié qui les dicte. De mon côté je vous affure que depuis que je vous connois perfonnellement, je vous aime bien plus que je ne le faifois autrefois d'après tou-

tes les choses avantageuses que M. B * * m'avoit dites de vous. Je vous connois maintenant comme un Ami de la Réligion & des Lettres, & comme un homme de la meilleure société. Dieu veuille vous conserver longtemps pour le bonheur de vos Amis, l'avantage de vos vassaux, & la joie de votre Epouse; en un mot pour exercer en mille manières l'heureux pouvoir de faire le bien! C'est une pareille existence qui merite proprement le nom de vie.

Pendant mon séjour à Bonau, qui a été de trois semaines, je n'ai pas eu tout le calme que j'aurois desiré; mais j'y ai coulé aussi des heures agréables, & il y auroit de l'ingratitude à les oublier. A peine étois-je de retour à Leipsick, que j'ai été attaqué avec plus de violence que jamais de cette oppression que j'éprouve d'ordinaire au printemps, & la première semaine du mois de Juin a été une des plus fâcheuses de ma vie. Mais j'espère de la Bonté céleste que le plus fort du mal est passé, & j'en bénis Dieu. Puisse-t-il seulement au jour de l'épreuve me remplir de confiance & de résignation. —— Adieu, vivez heureux, mon cher Ami.

Leipsick
le 10 *Juin*
1760

G.

LETTRE LXXIX.

Au même.

CE que vous me dîtes dans votre dernière Lettre est réellement excellent, mais je ne suis pas digne que vous m'en fassiez l'application. Je conviens qu'il me manque plusieurs des biens que je desire, que d'autres possèdent & dont il font un mauvais usage, & cependant il m'en est tombé en partage infiniment plus que je n'en ai mérité. Quel est le Poëte qui s'est exprimé ainsi sur ce sujet?

Oses tu concevoir la coupable pensée, qu'indifférent sur ton bonheur le Dieu qui t'a créé cesse de veiller à ton sort! Non, la Bonté suprême nous accorde bien plus que nous n'avons mérité, & quand elle refuse de satisfaire nos vœux ses refus sont des bienfaits.

Au moins l'adversité exerce nos vertus, & à l'envisager dans ses effets on peut la nommer un bien. *Il est vrai que tout châtiment paroît sur l'heure un sujet de tristesse, & non de joie, mais il produit ensuite les doux fruits de la justice dans ceux qui sont exercés de la sorte* (*). La Religion nous l'enseigne cette consolante verité, mais elle n'est pas toujours lumineuse

(1) *Hébr.* XII: 11.

aux yeux de la raison. Je conviens, mon cher Ami, que ma vie eût eté plus heureuse peût-être, si j'avois lié mon sort à celui d'une compagne chérie; je dis *peut être*, car j'aurois pu m'égarer dans mon choix, & ma compagne aussi auroit pu se tromper dans le sien. Maintenant mes plus beaux jours sont passés, & cette idée s'évanouit; enfin pourvu que Dieu me fasse la grace d'employer les jours qui me restent à la préparation d'une mort salutaire, ne serai-je pas infiniment heureux, pourra-t-il manquer quelque chose à mes vœux? ——

La tranquillité, mon cher Ami, avec laquelle vous soutenez la perte que vous venez de faire vous rend encore plus estimable (1).

—— —— ——

Je vous prie de présenter de ma part des assurances de respect & d'attachement à M. votre Père, Me votre Epouse & Me de K***.

Leipsick
le 29 *Novembre*
1760

G.

(1) Je supprime ici quelques Proverbes Allemands qui sont honneur au bon sens & à la piété de la Nation, mais auxquels je ne puis substituer aucun Proverbe François.

LETTRE LXXX.

Au même.

Leipsick,
le 2 Décembre,
1761.

JE suis si peu l'Auteur des *Contes Moraux*, que je ne les connois même que fort superficiellement. Voilà ce semble, une réponse très péremptoire à la première partie de votre Lettre. Je voudrois bien pouvoir répondre aussi aisément & d'une manière aussi satisfaisante à cette autre question que vous me faites: *quels Livres dois-je lire, & comment faut-il que je les lise pour devenir plus sage & plus vertueux?* Mais c'est là une question très difficile; & quoi qu'il n'y en aît aucune que mon amitié pour vous me fit plus souhaiter de bien résoudre, je crains fort de ne pouvoir le faire que très imparfaitement. Dans le fonds de quoi vais-je m'inquiéter? Vous connoissez sans doute les meilleurs Ouvrages de Théologie, de Morale, d'Histoire, & de Physique: or ce sont là les Livres qui contribuent le plus à former & à perfectionner notre esprit & notre cœur. Quant à la manière dont il faut faire ces lectures, c'est sur quoi vous n'avez pas besoin non plus de mes directions. Tout homme

qui lit & relit ſouvent de bons Ouvrages, qui les lit avec attention, dans la vue de s'éclairer & de devenir meilleur, qui lit la plume à la main pour extraire ou copier les endroits qui ſont le plus à ſon uſage, & qui ſe les rappelle fréquemment; cet homme, dis-je, lit bien, & profitera certainement de ſes lectures.

Après tout, mon cher Ami, pour vivre d'une manière conforme à ſa deſtination, il importe moins de lire beaucoup, que de s'exercer journellement & ſans relâche à ſuivre les maximes de la ſageſſe. Les leçons de vertu qu'on trouve dans les Livres, & toutes les preuves qu'on nous y donne de ſon excellence, ne nous fourniſſent pas la force dont nous avons beſoin pour devenir veritablement vertueux. Tout cela peut, à la vérité, nous inſpirer quelque goût pour le bien, nous engager à faire quelques eſſais, mais d'ordinaire ils ſont foibles, pénibles, & ſans ſuccès: il n'y a que la Religion qui nous mette véritablement en état de faire le bien, & de nous y appliquer avec un zèle ſoutenu. Et comme la Religion vient de Dieu, il eſt certain auſſi que cette force qui change nôtre cœur, qui le corrige, le rend vertueux, eſt un don du Ciel que nous obtenons par la prière, & par une méditation attentive & journalière des vérités de l'Evangile. Cette grace divine nous eſt accordée, par degrés, dans une plus ri-

che mesure, & si nous en faisons un bon usage nous ne saurions manquer de croître pendant toute notre vie en sagesse, en lumières, & en vertus. Nous serons cependant toujours des créatures imparfaites, & nous ferons bien souvent des fautes. Telle est la condition de tous les mortels; aussi ce n'est pas notre vertu qui doit nous rendre justes devant Dieu: elle n'est que le fruit de la foi, qui sanctifie notre cœur, & le remplit d'une joie pure par l'assurance de la grace de Dieu, & en nous appliquant le mérite infini de notre Sauveur. Un homme donc qui lit avec attention & avec goût l'Ecriture sainte, & qui joint à cette lecture celle d'un petit nombre de bons Ouvrages, dans lesquels les vérités de la Religion sont réduites en systême, où ses doctrines & ses préceptes sont expliqués d'une manière persuasive & touchante, ou bien ceux qui éclaircissent les saints Livres par le moyen de l'Histoire & de la Critique: cet homme, dis-je, lit autant qu'il le faut pour devenir plus sage & plus vertueux. Cela est si vrai, que des lectures trop variées nuisent souvent, & ne servent qu'à jetter de la confusion dans l'esprit; & d'un autre côté il est certain que ceux qui lisent continuellement, ne le font souvent que par air, pour contenter leur goût, ou peut-être même pour se dispenser du travail & de la vie active. Je conviens cependant que des personnes qui ont plus de loisir, & qui ne sont pas assujetties à des occupations

fixes & réglées, font plus obligées que d'autres à consacrer une partie de leur temps à la lecture de quelques bons Livres. Or de ces bons Livres, il me semble, mon cher Ami, que vous en avez un assez grand nombre. Supposé que vous n'en eûssiez que cent, mais que vous les lûssiez quatre ou cinq fois chacun, ce feroit comme si vous en aviez plusieurs centaines, & vous en retireriez même plus de fruit qu'un lecteur avide qui consumeroit sa vie à lire des milliers de Livres sans digérer ses lectures. Mais enfin puis que vous avez tant de confiance en mes conseils, envoyez moi le catalogue de votre Bibliothèque, je pourrai le réformer & le perfectionner selon mon goût, en vous indiquant les ouvrages que je crois être les plus utiles &c.

G.

LETTRE LXXXI.

Au même.

Leipsick,
le 1 Janv.
1762.

QUelque indifférence que j'aie pour l'argent, j'avoue que le don que vous venez de me faire m'a touché jusques aux larmes, precisément parce qu'il vient de vous, que je ne l'attendois pas, que je l'ai reçu le dernier jour de l'an, & dans un moment où, la plume à la main, je me rappellois les graces que Dieu m'a faites l'année dernière. Après avoir lu votre Lettre, je la donnai, tout ému, à M. *Gödicke* qui me l'avoit apportée, je vous en prie, lui dis-je, laissez moi seul, je veux voir si au moins dans cet instant mon cœur ne peut pas s'ouvrir a la joie que la reconnoissance doit m'inspirer, je veux implorer les bénédictions du Ciel sur mon Bienfaiteur, sur mon Ami. —— Oui, mon cher R. votre Lettre m'est bien plus précieuse encore que votre présent tout considérable qu'il est: c'est elle surtout qui me remplit de gratitude.

Vous avez très bien démêlé mon caractère actuel, & ce qu'il a de défectueux. C'est en

partie l'effet de mes indifpofitions continuelles & d'un fang trop epais. Je puis dire avec vérité que je tâche de me vaincre; mais refte à favoir fi j'y travaille de toutes mes forces & avec affez de perfévérance, c'eft là ce que je n'oferois affurer. L'homme même qui reconnoît fes défauts & qui voudroit s'en corriger, eft toujours tel qu'un enfant qui pleure fes fautes & qui ne laiffe pas d'y retomber fans ceffe. Mais puis que nous pouvons compter fur un fecours furnaturel, notre devoir eft de combattre toujours dans l'efpérance de remporter tôt ou tard la victoire.

Si vous avez raifon de dire que je fuis trop férieux, & que mon humeur a quelque chofe de fombre qui peut aifément conduire à la mélancolie, il n'en eft pas de même du reproche que vous me faites d'être bienfaifant à l'excès. C'eft votre amitié & la trop bonne opinion que vous avez de mon cœur, qui vous trompe fans que vous vous en doutiez. Il y a une bienfaifance précipitée & peu réfléchie dont j'avoue que l'on pourroit m'accufer, mais comme elle tient fouvent à une bonté machinale & à une forte de pareffe, c'eft lui faire trop d'honneur que de l'attribuer à un defir exceffif de faire du bien aux autres.

Vous vous êtes donc trompé fur ce point; mais à cela près il n'y a rien que de vrai dans cette Lettre éloquente que la plus tendre amitié a dictée. Je vous en remercie mille fois, ainfi que du don qui l'accompagnoit. Dieu

veuille vous récompenser de tout le bien que vous me faites, & vous combler de ses graces, Vous & votre digne Epouse, dans le cours de cette année & dans celui d'une longue vie. Si Dieu me conserve je compte bien de vous voir cette année, & d'aller chercher dans votre campagne la santé & le contentement. Puissé je être assez heureux pour cela! ——

M. le Professeur *Gärtner* a publié à la dernière Foire de Pâque, un petit Ouvrage de feu Mr. *Kirchmann*, Précepteur du Prince de Brunswick, intitulé : *Opuscules pour servir à l'avancement de la Religion & de la Vertu, principalement dans l'éducation des jeunes gens de qualité.* Ce Livre ne se trouve pas actuellement chez les Libraires, sans quoi je vous l'enverrois. Il mérite bien que vous le lisiez & que vous le recommandiez à vos jeunes Amis. Un autre excellent Ouvrage, c'est la *Vie d'Albert Henri, Prince de Brunswick*, par l'Abbé *Jérusalem*: il ne se peut rien de plus éloquent ni de plus instructif. Adieu, mon cher Monsieur.

G.

LETTRE LXXXII.

Au même.

JE commence à craindre que l'efpèce de répugnance avec laquelle je reçois vos préfens, ne foit la marque d'un cœur trop fier, qui craint d'avoir des obligations & qui aimeroit mieux faire du bien que d'être tenu à la reconnoiffance. Au moins eft-il certain que mon émotion fut trop grande, lors qu'à la fin de l'année je reçus votre nouveau préfent, auquel je devois néanmoins m'attendre puis que vous me l'aviez promis. Ah! me difois je à moi même, en lifant votre Lettre: fi Dieu nous donne la Paix, je n'accepterai plus cette penfion. Peut être cependant mon cher Ami, que mon embarras en recevant vos bienfaits procède d'un principe de confcience. Car, dans ces temps malheureux, il y a fans doute quantité d'honnêtes gens à qui vos libéralités feroient plus néceffaires qu'à moi, puis que nonobftant les calamités de la guerre, je ne laiffe pas de toucher toujours mes appointemens. Mais je n'infifte pas là deffus: vous m'aimez, & votre cœur noble & généreux vous porte à me faire du bien dans les meilleures vues; il ne me refte qu'à me réjouir, avec reconnoiffance, de votre amitié & de vos bienfaits, qu'à implorer la bénédiction de Dieu

ſur vous & ſur votre Famille; puis ſi vos dons ſurpaſſent mes beſoins, je me regarderai comme votre aumônier & je me ſervirai du ſurplus pour faire, à votre exemple, du bien aux autres. Il ſe trouve en effet que j'ai des parens qui ne ſont pas à leur aiſe, j'ai une ſœur très eſtimable & pleine de piété: elle eſt âgée, veuve, & a beſoin de mon ſecours; je pourrai partager avec elle ce que je tiens de votre générosité. Peut-être le mérite-t-elle plus que moi, quoi qu'elle n'ait point fait de Livres.

Vous demandez comment je me porte? Je ſouffre toujours, mais auſſi j'éprouve conſtamment le ſecours de Dieu. Il ne faut pas beaucoup de vertu pour être content dans les jours de proſpérité, & pour ſoutenir avec réſignation les légères peines auxquelles nous ſommes ſujets: il faut auſſi apprendre à ſupporter, quand Dieu le veut, les plus grands maux. Mais briſons là deſſus —— Dieu veuille, dans cette nouvelle année, vous combler de ſes graces ainſi que Mme votre Epouſe & votre digne Père.

Leipſick,
le 8 Janv.
1763.

O.

LETTRE LXXXIII.

Au même.

JE veux prévenir les effets de votre bonté, & détourner les dons que depuis quelque temps vous avez co tume de me faire à la fin de chaque année, & qu'en bonne conſcience je ne ſaurois plus accepter. De grace, mon cher Ami, ne m'envoyez plus de penſion. Il n'eſt pas permis d'en recevoir quand on n'en a pas beſoin pour vivre. Je ſai bien que vous pouvez vous paſſer de la ſomme que votre amitié me deſtinoit annuellement. Mais l'amitié même peut être pouſſée trop loin, & rendre injuſte envers d'autres. Daignez donc céder à mes inſtances, & employer cette penſion à faire élever quelques pauvres enfans, ou à doter une fille indigente & vertueuſe; je vous aimerois, je vous honorerois également, & n'en ferois pas moins votre débiteur que par le paſſé. Que j'obtienne cette grace, mon cher R**, je vous en ſupplie inſtamment, & je vous embraſſe vous & votre digne Epouſe avec la plus vive, avec la plus tendre reconnoiſſance. Voulez vous cependant m'accorder un nouveau bien-

fait? eh bien écrivez moi au plutôt, ou venez me voir inceſſamment. Adieu.

Leipſick,
le 26 Novembre,
1763.

G.

LETTRE LXXXIV.

Au même.

JE crois avoir entrevu un peu de mécontentement dans votre dernière Lettre; mais je vous ferai tant de ſoumiſſions qu'il faudra bien vous réſoudre à me rendre toute votre amitié. Il ſeroit vraiment fort étrange que deux Amis vinſſent à ſe brouiller, parce que l'un eſt trop bienfaiſant, & que l'autre eſt trop diſcret pour ſe prévaloir plus long-temps de ſes bontés. C'eſt là cependant, à la lettre, le cas où nous ſommes vous & moi; & qui eſt-ce qui décidera entre nous? De grace, mon cher, mon généreux R**, ne ſoyez point fâché. Je le redis encore, en bonne conſcience, que ſi je me ſuis défendu de recevoir vos dons c'eſt uniquement parce qu'ils ſont trop conſidérables, & que je ſuis convaincu que je ne les mérite pas. Si vous croyez que j'ai tort, au moins eſt-il certain que je ſuis plus digne de pardon que de colère;

& ce pardon je vous le demande de tout mon cœur & avec une entière confiance de l'obtenir. Je compte donc, mon cher Ami, que dans cette nouvelle année vous continuerez à m'aimer comme vous l'avez toujours fait, & là dessus je vous embrasse en formant mille vœux pour votre bonheur.

Je vous envoie trois nouveaux Ouvrages : les *Lettres de Milady Montague*; les *Avis à une jeune Dame*; & l'Ouvrage de *Squire* en faveur de la Religion; le premier de ces Livres est amusant, & les deux autres sont tout à la fois instructifs & bien écrits: tous les trois sont traduits de l'Anglois.

Savez-vous bien, mon cher R** que depuis un an j'ai un coursier sorti des écuries de votre Prince *Henri*, que c'est la plus douce, la plus sûre des montures, & que je m'en sers presque tous les jours, quoi qu'à dire le vrai ma santé ne s'en trouve pas mieux, ainsi que vous le reconnoîtrez sans peine à mon style. Si Dieu me conserve la vie, je me propose de retourner encore à Carlsbad, au cas néanmoins que mes forces ne diminuent pas trop cet hiver —— Portez-vous bien, & présentez mes respects à votre digne Epouse.

G.

LETTRE LXXXV.

Au même.

QUe les hommes sont sujets à se tromper dans leur attente! Connoissant comme je le faisois les talens, la piété, l'activité de feu M. *de Bose*, je croyois que Dieu le destinoit à contribuer au bonheur d'une multitude de personnes. Je lui promettois donc une longue vie, & ne pensois point du tout que ses jours dûssent être si tôt terminés; & voilà qu'une mort soudaine nous l'enlève & me jette dans la consternation & la plus amère douleur! Mais le Ciel en avoit ainsi ordonné. *Le Seigneur nous l'avoit donné* (1), *le Seigneur* nous *l'a* bientôt *ôté*; *le nom de l'Eternel*, c'est là ce que nous devons dire au milieu même de notre affliction, *le nom de l'Eternel soit béni*! Et vous aussi, mon cher Ami, c'est là ce que vous direz en pleurant le meilleur des Pères. Nous vivons pour mourir, & pour arriver au bonheur éternel. Telle est la foi & la consolation du Chrétien. Personne n'a plus sujet de penser journellement à la mort que moi, qui en sens les

(1) *Job* I: 21.

approchés depuis tant d'années, & qui de jour en jour la vois de plus près — — Graces à Dieu, me voilà de retour de Carlsbad; mais ma santé bien loin d'être devenue meilleure, s'est considérablement affoiblie — Cela ne devroit pas m'inquiéter, mais me rendre plus vigilant & m'inspirer du courage.

Bonau,
près de
Weissenfels,
le 10 *Août*,
1760.

G.

LETTRE LXXXVI.

Au même.

UN nommé *Höpner*, garçon drapier, qui a déjà vint-deux ans, & qui eſt natif de Haynichen, vint chez moi il y a quelques ſemaines avec ſon père, me dit qu'il avoit une grace à me demander, mais qu'il n'oſoit le faire de bouche; & là deſſus il me donna cette Lettre moitié Françoiſe moitié Latine, que je vous envoie. Vous y verrez qu'après avoir dans ſa jeuneſſe paſſablement appris ſon *Donat*, il trouva moyen, tout en travaillant à ſon métier, de ſe ménager quelques heures, ſur-tout pendant la nuit, pour étudier le Latin & le François; & qu'à l'aide de la Grammaire & ſans aucun maître, il parvint à entendre les Livres, & à écrire même d'une manière ſupportable dans ces deux Langues. Ce jeune homme, qui a une bonne phyſionomie, qui eſt modeſte, & qui parle avec ſens, voudroit bien continuer ſes études, & m'a prié de lui en fournir les moyens. Je lui ai dit que je tâcherois de lui procurer pour trois ans une table franche dans notre Collège (1). Je l'ai obtenue, & à pré-

(1) *Convictorium:* c'eſt apparemment une maiſon ou de pauvres Ecoliers ont la nourriture *gratis.*

sent je cherche à ce pauvre garçon six protecteurs, qui durant trois ans veuillent bien lui donner annuellement douze écus pour le mettre en état de faire ses études: or l'un de ces protecteurs, ce sera vous, mon bienfaisant Ami. Telle est l'humble requête que je viens vous présenter au nom de l'honnête Höpner, & je suis bien sûr qu'elle sera favorablement appointée. A commencer à la S. Michel, il étudiera ici, & s'il est possible nous logerons ensemble. Renvoyez moi, je vous prie, sa Lettre le plutôt que vous pourrez. Je vous embrasse & suis à jamais tout à vous

Leipsick,
le 12 *Août,*
1766.

G.

LETTRE LXXXVII.

Au même.

Vous avez eu la charité de m'envoyer trois louis pour le bon *Hÿpner*. Il faut à présent que vous ayez la bonté d'écouter l'histoire de ses études: elle sera courte. Il entra chez moi dans le temps de notre dernière Foire; dès les premiers jours il tomba malade, devint triste & hypocondre, prit inutilement des remedes, & les Médecins déclarèrent enfin que s'il vouloit recouvrer la santé & conserver la vie, il falloit qu'il renonçât aux études & qu'il reprît son ancienne profession. Au bout de quatre semaines il retourna donc chez lui, tout résigné, & me dit en prenant congé: *je vois bien à présent que Dieu ne veut pas que j'étudie: que me reste-t-il que de me soumettre à sa volonté?* J'employai cinq écus de votre argent à lui acheter des Livres; & je lui donnai dix écus, que je tenois d'un autre Bienfaiteur, pour qu'il s'en servît à acquérir la bourgeoisie & la maîtrise à Haynichen. C'est, en vérité, un très honnête homme, qui a beaucoup de sens, qui est rempli d'amour pour la Religion & pour tout ce qui est honnête & bienséant; il a de l'intelligence, de l'émulation & un grand desir de s'instruire; en un mot il fait honneur à son

état, & je ne doute pas qu'il ne réussisse & ne devienne un citoyen utile.

Mais à présent, mon cher Ami, que voulez-vous que je fasse du reste de la somme que vous lui aviez si généreusement destinée! J'ai encore dix écus à vous: Höpner n'en a plus besoin, & déjà il vous a l'obligation d'une petite Bibliothèque. Disposez donc de cet argent qui vous appartient, & veuillez m'en débarrasser. En attendant nous vous remercions mon compatriote & moi, avec un cœur plein de tendresse & de reconnoissance, & nous faisons mille vœux pour vous & votre digne Eppuse. Dieu vous conserve & vous bénisse l'un & l'autre! Aimez moi toujours & ne tardez pas à m'écrire.

Leipsick,
le 5 Décembre,
1766.

G.

LETTRE LXXXVIII.

Au même.

Nous jouissons d'une bonne santé, & nous sommes contens & heureux dans la retraite où nous vivons. Voilà, mon cher R**, dans vos propres paroles, l'histoire de votre vie actuelle, & sans y penser peut-être, vous avez fait la description de la vie la plus douce & la plus heureuse qu'on puisse mener sur la Terre. Quelque vive que soit mon amitié, que pourrois-je vous souhaiter de plus ? & quels vœux un cœur aussi pieux, aussi content que le vôtre pourroit-il avoir encore à former? Il ne me reste donc qu'à bénir le Ciel du bonheur de mon Ami.

Vous demandez, mon cher R **, pourquoi lors que nous éprouvons une tristesse secrette, une douce mélancolie nous aimons à l'exprimer dans le langage des Muses ? Je l'ignore aussi bien que vous. Mais je voudrois qu'au lieu de me faire cette question, vous m'eûssiez envoyé quelques unes de vos Poésies ——— Il me semble que vous êtes trop sévère, lors que vous croyez que le merite & la vertu ne se trouvent presque plus que dans l'état mitoyen. Graces à Dieu il y a encore parmi les gens de votre condition des ames véritablement nobles & grandes, j'en connois

moi-même plusieurs, & soit que vous en conveniez ou non, je suis persuadé que vous & votre vertueuse Epouse êtes de ce nombre. Je lui envoie mon portrait gravé par *Bause*, Artiste jeune encore mais très habile. Si je n'avois craint de priver cet honnête homme d'un profit légitime, je n'aurois pas consenti à cette gravure, car ce n'est pas ma folie que d'aimer à voir ma figure quelque ressemblante qu'elle puisse être. ——

Je vous félicite d'avoir fait connoissance avec notre excellent *Rammler*; ce que vous m'en dites me fait penser à un jeune Poëte de Görlitz, c'est un Ecolier de 17 ans & le Recteur sous lequel il étudie, & qui est un habile homme dans sa profession, m'a communiqué quelques essais de sa Muse. Les voici: si vous en êtes content, envoyez moi un Ducat pour la collecte que je fais en faveur du jeune K * *, ou bien envoyez le au Recteur lui même, si vous voulez entrer en correspondance avec lui pour le bien du jeune Homme.

Je suis à jamais &c.

Leipsick,
le 13 *Janv.*
1767.

G.

LETTRE LXXXIX.

Au même.

Ainsi vous avez été aux portes de la mort, mon cher Ami? Et non seulement Dieu vous a conservé au sein de la plus dangereuse maladie, mais aprés quelques semaines de souffrance & de foiblesse il vous accorde de nouvelles forces pour rentrer dans la carrière de la vie? Quel bienfait pour vous, pour la plus tendre Epouse & pour tous vos Amis! Béni soit le nom du Seigneur; & que ses graces soient le sujet de notre joie & de nos louanges, un motif éternel à l'aimer & lui obéir. Puisse le Dieu qui vous a sauvé de la mort, vous accorder une vie longue & qui soit salutaire à votre ame, à votre Epouse, à tous ceux qui vous sont soumis, une vie douce & utile au monde. Je veux tant que je vivrai, m'en réjouir, m'en édifier avec vous. Je ne vous parlerai point de moi dans cette Lettre, il suffit de dire que malgré mon extrême foiblesse la Bonté de Dieu permet que je vive encore, & j'éprouve que sa miséricorde est infinie. Puissé-je en être assez reconnoissant, puissé-je exalter sans cesse celui qui intercède pour nous à

la droite du Père! Saluez respectueusement de ma part votre digne moitié & continuez à m'aimer.

Leipsick,
le 4 *Septembre*
1769

G.

LETTRE XC.

A M. de Sch. * * * *jeune Officier qui alloit faire sa première Campagne.*

IL me semble que je n'ai pris congé de vous qu'à moitié; & pour me satisfaire il faut que je vous répète par écrit les vœux & les prières que mon amitié vous exprimoit lors de votre départ pour l'Armée. Combien vous serez heureux & en qualité de militaire & en qualité d'homme si ces vœux sont exaucés! La santé, le courage, la sagesse & l'honneur vous suivront dans la carrière où vous entrez aujourd'hui, & vous y rendrez durant le cours d'une longue vie, d'importans services au Pays qui vous a vu naître. Si vous

me demandez : *Par quel moyen un jeune homme* tel que je suis, *rendra-t-il pure sa voie* (1), la voie dangereuse de l'Etat militaire? Je vous répondrai avec assurance : *ce sera en y prenant garde selon la parole* du Seigneur. Il est vrai que la Religion seule ne fait pas le Militaire, de même que ce n'est pas elle qui fait le Savant & l'Artiste. Mais comme elle est l'ame de la vie, qu'elle nous conduit à remplir tous nos devoirs, elle dirige aussi particulièrement le soldat dans l'exercice des siens. Un Militaire qui craint Dieu, s'appliquera avec soin, avec ardeur à l'étude & à la culture des Sciences nécessaires à sa profession; plus courageux, plus maître de lui-même au sein du péril; plus patient dans les revers; plus soumis, plus exact à suivre les ordres; plus circonspect, plus humain quand ces ordres sont rigoureux, il sera donc & plus habile, & plus heureux dans l'acquit de ses devoirs. Par là même il saura se concilier plus d'estime & d'affection, non seulement de la part des gens de bien, mais aussi de la part des autres. Parce qu'il est religieux, parce que la crainte de Dieu & l'idée de sa présence ont pénétré son cœur, il fuira l'oisiveté, source de tant de vices & de désordres. Dans la société, il se conduira avec plus de prudence & ne pouvant toujours éviter le com-

(1) Ps. LXVI: 23

merce des vicieux il en sera d'autant plus attentif à veiller sur lui même, de peur de se laisser séduire par de mauvais exemples. Parce qu'il craint Dieu, parce que l'avantage de posséder un conscience pure lui paroît préférable à la jouissance de tous les plaisirs illicites, il ne tombera point dans les égaremens si ordinaires de la volupté & de l'intempérance, égaremens honteux & funestes qui en l'énervant, en l'amolissant consumeroient ses forces, émousseroient sa valeur & le rendroient son propre ennemi. Naturellement il aura plus de santé, plus de vigueur de corps & d'esprit, & à tous égards il sera plus propre à supporter le fardeau de la guerre. Oui mon cher *Scb* * * le soldat qui craint Dieu, ne doit rien craindre, pas même la mort, elle n'est pas redoutable pour le Chrétien, c'est un pas qu'il franchit pour arriver au séjour du bonheur éternel. Quand je pense à la bonté de votre cœur, à votre amour pour la Religion, à vos lumières, aux exemples instructifs de votre Maison, tout me fait espérer que vous êtes, que vous serez toujours un pieux, un excellent Militaire. Les bénédictions d'une Mère respectable vous suivront & *l'Ange du Seigneur qui se campe tout autour de ceux qui le craignent* (1), vous garantira. Que la

(1) *Ps.* XXXIV. 8.

prière soit votre bouclier, votre force non seulement dans les périls de la guerre, mais encore au milieu de ceux qui pourront menacer votre innocence.

Partez donc joyeux & plein de confiance, combattez sans les yeux du Très-haut pour le bien de la Patrie & l'avancement de votre propre fortune. Et puisse le Seigneur vous préserver de tout mal, vous protéger & vous bénir!

1761.

G.

LETTRE XCI.

Au même.

JE regrette vivement qu'une année entière se soit écoulée sans avoir pu au moins passer quelques heures avec vous, & apprendre par vous même le détail des évenemens heureux & malheureux de votre première campagne. Il n'est qu'un seul moyen de me dédommager en quelque sorte de cette privation, c'est de me procurer la lecture de vos Mémoires, car à coup sûr vous aurez fait un Journal de votre vie militaire. Vous n'ignorez pas que *César* ne s'est pas moins immortalisé par ses *Commentaires*, que par ses victoires. Sérieusement mon cher *Scb* *** je serois charmé de savoir que dès votre entrée au service, vous eûssiez pris la peine de dresser un Journal fidèle & sans apprêt. Mille avantages résultent d'un pareil Ecrit : il exerce le style, nous rend plus attentif à nos actions & à ce qui se passe autour de nous, donne lieu à de bonnes observations, à recueillir des règles utiles ; & combien de fois un Militaire dont la santé, la vie, l'innocence sont

exposées à tant de périls divers, n'a-t-il pas occasion de reconnoître & de bénir la Providence qui le conserve & le délivre? Enfin combien cet Ouvrage commencé dès sa jeunesse, cette collection d'évenemens auxquels il a eu part, ou dont il fut témoin, ne sera-t-elle pas précieuse un jour au Militaire qui la relira dans sa vieillesse! Je me flatte donc que si vous faites un Journal vous voudrez bien me le communiquer, je vous embrasse, je forme les vœux les plus tendres pour votre bien être durant cette seconde Campagne, & ne cesserai d'être avec l'amitié & le dévouement le plus sincère &c.

1762 G.

LETTRE XCII.

*De Mademoiselle de **

Monsieur,

ON s'accorde à dire que vous êtes réellement doué de cet excellent cœur, de cette bienveillance universelle qui brille dans tous vos Ouvrages: voilà ce qui m'enhardit à vous écrire, quoique je vous sois totalement inconnue. Oui, je suis si convaincue, que le plus noble penchant vous porte sans cesse à éclairer, à corriger vos semblables, que je croirois offenser votre ame généreuse en faisant une longue apologie de mon entreprise, sur-tout puisque vous allez voir qu'il ne s'agit de rien moins que du repos de mon cœur. Cependant, je vous l'avoue ingénument, je ne suis pas peu embarrassée à mettre dans mes idées l'ordre nécessaire, & à vous expliquer clairement de quoi il est question; mais la confiance que j'ai en vous me donne lieu d'espérer, que vous userez d'indulgence & que vous me pardonnerez toutes les fautes de cette espèce. Pour vous découvrir les doutes qui m'inquiettent touchant mon cœur & mon caractère, il convient que je commence par vous dépeindre l'un & l'autre; je vais donc l'essayer.

Mon cœur est naturellement sensible, capable de l'amitié la plus vive, la plus tendre & la plus constante, toujours ouvert aux impressions de la pitié; mais en même temps si enclin à la mélancolie, que souvent pour le soulager du poids qui l'oppresse j'ai besoin de recourir aux larmes. J'ai l'humeur facile & complaisante, j'estime, j'honore le mérite par-tout où je le trouve. La lecture des bons Ouvrages est ma plus douce récréation, & sans les Ecrits d'un *Gellert*, d'un *Cronegk*, d'un *Wieland*, & d'un *Klopstock*, la vie me deviendroit à charge. Un passage touchant, un sentiment noble & sublime, un caractère intéressant & bien soutenu, ont plus de charmes pour moi que tous les trésors & les plaisirs du monde; mais ce sont précisément ces passages touchans, ces sentimens généreux qui m'affectent au point, que souvent il me faut des jours entiers pour revenir à un état plus calme, & cette vivacité des impressions que je reçois m'avertit de l'extrême foiblesse de mon cœur & de mon tempérament. Je me représente les dangers & les fautes auxquels on doit être exposé avec un semblable caractère, & sans les connoître ces dangers je me les représente si vivement que j'en frémis. Voici la principale cause de ces appréhensions. Depuis mon enfance j'ai toujours vécu dans la solitude. J'étois fort jeune quand je perdis mon Père & ma Mère: les Parens avec qui je suis actuellement, m'aiment sans doute, & possèdent plusieurs qualités ai-

mables; cependant, soit préjugé soit force d'esprit de leur part, je l'ignore, mais une tendre amitié, un sentiment noble passe chez eux pour romanesque; une larme donnée à la vertu souffrante d'une *Clarisse*, ou à la touchante histoire de la pieuse *Clémentine* leur paroît une larme coupable, & en général ils trouvent dangereux d'avoir un cœur sensible. Je n'ai appris tout cela que par des propos vagues que je leur entends tenir, car d'après la connoissance que j'ai de leur façon de penser, je me suis abstenue autant qu'il a été possible de leur dévoiler mon vrai caractère. Le désagrément que cette contrainte perpétuelle répand sur ma vie, vous pouvez, Monsieur, vous le figurer aisément; & voilà cependant quelle a été ma manière de vivre depuis que je suis en âge de raison, & sans qu'il se trouve autour de moi un cœur sensible où je puisse épancher le mien. La mort, déja depuis quelques années, a transporté ma plus chère Amie dans un monde meilleur; une autre, depuis son mariage est devenue plus froide qu'il n'est permis de l'être, suivant mes idées, quand on aime véritablement. C'est de la seule amitié que j'attendois mon bonheur sur la terre; & maintenant je me persuade de plus en plus qu'une amitié telle que je la conçois, ne sera jamais mon partage, même dans la supposition que je vienne à changer d'état; oui, j'entrevois d'avance toutes les inquiétudes, les angoisses auxquelles mon trop sensi-

ble cœur feroit exposé dans le mariage. Tout cela réuni, je le confeffe avec la plus grande confufion, me rend la vie fi odieufe, que je m'afflige de ce que mon Créateur en me donnant une fanté robufte peut m'avoir deftinée à vivre long-temps fur la terre. Je n'ignore pas combien cette penfée me rend ingratte envers la Bonté divine; mais d'un autre côté, quand je fonge que ce Dieu bienfaifant a lui-même imprimé dans nos cœurs le defir d'arriver à un état plus parfait, je ne puis croire qu'il fe trouve offenfé que nous hâtions par nos vœux la délivrance de cet état d'imperfection, dont le terme aboutit à la jouiffance d'un bonheur éternel.

A préfent, Monfieur, je vous ai dévoilé du mieux que j'ai pu la fituation de mon cœur, fes défauts & fes foibleffes. —— Par cette raifon je ne puis me réfoudre à vous faire connoître mon nom, daignez excufer la liberté que je prends de vous le taire. J'ofe efpérer néanmoins de votre humanité, de votre compaffion que vous voudrez bien me répondre, m'indiquer les dangers contre lefquels je dois furtout être en garde, & m'apprendre fi je ne me fais pas illufion fur ce qui concerne l'amitié & le vrai bonheur. Je fais bien que vos Ecrits & ceux de quelques autres excellens Auteurs pourroient me fournir des lumières fur ce fujet; mais une inftruction particulière & directe fait toujours une impreffion plus forte, d'ailleurs les Ouvrages écrits pour le Public

n'offrent que des peintures générales, qu'on ne peut appliquer qu'imparfaitement au caractère où à la situation qui nous est propre: j'ajoute encore que si je les comprends bien, mes Auteurs favoris ne servent qu'à me confirmer de plus en plus dans mon opinion. Pour ne pas trop abuser de votre bonté, je me borne maintenant à réclamer encore votre indulgence, & à réitérer toutes les excuses que je vous dois. Veuillez seulement indiquer au porteur dans combien de jours, ou dans combien de semaines il pourra venir chercher votre réponse. Mais que vous m'accordiez ou non la grace que je vous demande, je n'en serai pas moins avec la plus parfaite estime

Votre très devouée
Servante & constante
Admiratrice.

* * *de* * *

le 22 *Mars*
1762

LETTRE XCIII.

Réponse à la précédente.

Mademoiselle,

AUtant que j'en puis juger, la tristesse qui fait le sujet de vos plaintes provient en partie de la bonté, de la sensibilité de votre cœur, en partie de la solitude où vous avez toujours vécu, enfin des lectures mêmes que vous faites si *souvent* & si *volontiers*. Une tristesse de cette nature n'a rien qui m'effraye, rien qui doive vous allarmer; mais quelque innocente qu'elle soit à la considérer dans son principe, elle pourroit avec le temps entraîner pour vous des suites fâcheuses. Travaillez donc à la combattre, Mademoiselle, regardez comme votre premier devoir, comme votre plus beau triomphe de vaincre cette ennemie de votre repos, quoiqu'il puisse vous en coûter pour obtenir cette victoire. Souvenez vous habituellement & sur-tout en commençant la journée, du devoir si doux à remplir qui nous prescrit le contentement, la soumission à la volonté divine. Demandez vous à vous même: « d'où vient suis-je triste, d'où vient suis-je » inquiète? La Religion, ce présent du Ciel

„ m'ordonne la joie, c'eſt pour le repos de
„ mon ame qu'elle m'a été donnée. Ainſi
„ tout ce qui tend à imprimer à ta vertu un
„ caractère de triſteſſe doit te paroître ſuſpect.
„ Ah! ne ſois point triſte, tu te rendrois
„ coupable envers toi même — coupable
„ envers la vertu & la piété, puiſque d'autres
„ pourroient conclurre de ton exemple qu'elles
„ portent l'abbattement & l'affliction dans le
„ cœur qu'elles rempliſſent — coupable en-
„ vers l'Auteur de ton être, puiſque le mécon-
„ tentement, eſt une ſorte d'ingratitude que
„ nous commettons ſans le ſavoir & le vouloir.
„ Penſe à tous les biens dont Dieu t'a favori-
„ ſée préférablement à tant d'autres — à ta
„ jeuneſſe, cette heureuſe époque de la vie,
„ à la ſanté dont tu jouis, au ſommeil qui te
„ récrée, à l'abondance, aux commodités, aux a-
„ grémens divers que ta ſituation te fournit, au
„ bonheur de voir remplacer les parens que tu as
„ perdus, par d'autres parens aimables & qui te
„ ſont chers — Penſe à des avantages ſupérieurs
„ à ceux là, ſonge que Dieu t'a douée d'un eſprit
„ intelligent & d'un cœur ſenſible, ſonge au
„ bonheur de poſſéder une conſcience pure, bon-
„ heur plus précieux que la vie; enfin lève
„ inceſſamment tes regards vers l'Auteur ado-
„ rable de tous ces biens, ſonge auſſi que par
„ l'effet de ſa grace une éternité de bonheur
„ s'offre encore à tes eſpérances. Il eſt impoſ-
„ ſible que la vie te paroiſſe à charge ſi tu
„ ſais contempler cette chaîne de bienfaits.

„ Bannis donc toute idée ſombre, toute im-
„ preſſion de triſteſſe. —— Tu cherches en
„ vain l'Amie ou l'Ami que ton cœur deſiroit.
„ Mais peut-être tu voulois une *amitié par-*
„ *faite*, amitié dont l'exiſtence n'eſt qu'idéale,
„ dont les Livres offrent à l'imitation la tou-
„ chante image, mais qu'on ne ſauroit réaliſer
„ pleinement. Si Dieu daigne uſer de ſupport
„ envers les foibles humains, ne dois-tu pas
„ ſupporter les imperfections de tes Amis? Et ſi
„ tu te ſens meilleure que d'autres, ne veux tu
„ pas uſer d'indulgence à leur égard & corri-
„ ger en eux, s'il eſt poſſible, les défauts dont tu
„ as le bonheur d'être exempte? ——
„ La félicité durant cette vie ne conſiſte
„ pas dans l'accompliſſement de tes vœux,
„ même de tes vœux les plus légitimes & les
„ plus purs: elle conſiſte à s'efforcer ſans ceſſe
„ à devenir auſſi bonne, auſſi ſage, auſſi utile
„ que la raiſon & la Religion nous enſeignent
„ à l'être. ——— Soyons patiente; mon
„ bonheur exige que j'acquierre, que j'exerce
„ cette vertu ſur la terre. Soyons tranquille,
„ Dieu veille particulièrement ſur ceux qui ſe
„ confient en lui. — Soyons contente, Dieu
„ nous favoriſe de tant de graces, que l'Eternité
„ ne nous ſuffira pas pour les reconnoître ".

Mais ces réflexions, Mademoiſelle, ne nous pénètrent pas toujours avec la même force, & bientôt elles s'effacent dans notre ame quand nous avons un penchant naturel à la triſteſſe; ainſi fuyez encore avec ſoin tout ce qui pour-

roit *nourrir* & *fortifier* ce ſentiment.

Liſez moins: c'eſt mon premier conſeil; votre *Grandiſon*, votre *Clariſſe*, ſont des Livres admirables, mais ils paroiſſent dangereux pour votre cœur. Prenez plutôt à l'avenir des Livres de pure Morale, d'Hiſtoire ou de Phyſique.

Secondement, *Evitez la ſolitude quoi qu'il puiſſe vous en coûter.* Faites vous de petites occupations convenables à votre rang & à votre ſexe; & ſi vous n'avez pas d'ouvrage déterminé, travaillez pour le bien des pauvres de la manière la plus aſſortie à votre caractère & à votre goût. La connoiſſance & le ſoin des affaires du ménage, eſt pour les femmes une occupation très louable; & le talent d'aider à gouverner une maiſon avec ſageſſe, eſt préférable à la lecture des meilleurs Livres, ſi elle nous fait négliger les devoirs domeſtiques. Le changement de lieu, l'exercice, ſur-tout en plein air, eſt non ſeulement favorable à la ſanté mais contribue encore à la ſérénité de l'humeur.

Troiſièmement, *Que la crainte de faire un mauvais choix ne vous inſpire point d'éloignement pour le mariage.* Les dangers de cet état ſont grands, j'en conviens, Mademoiſelle, mais il y a cependant des hommes eſtimables & dignes d'être aimés, quoique les *Grandiſon* n'exiſtent point; & après tout qui l'a inſtitué cet état? Liſez je vous en conjure ce que Madame *de Beaumont* dit ſur cet article dans ſon *Magaſin*

des Adolescentes. Son sentiment a plus de poids dans le cas dont il s'agit, que celui d'un homme n'en sauroit avoir. Quoi! une femme aimable & qui pense noblement, ne pourroit-elle trouver chez quelqu'un de l'autre sexe des qualités assortissantes aux siennes? Et s'il ne les possédoit point au même degré, ne peut-il pas à l'aide d'un amour vertueux les perfectionner de plus en plus?

Rassurez vous donc, Mademoiselle, la Religion, & ce jugement solide, ce sens exquis dont votre Lettre est la preuve, vous fourniront assez de remèdes contre la tristesse. Mettez les journellement en usage, & vous deviendrez tous les jours plus tranquille & plus heureuse. Dieu veuille qu'il en soit ainsi! & de qui devons nous espérer les plus grands biens de la vie, *le contentement & la paix de l'ame*, à qui faut-il les demander, si ce n'est au Dieu de toute consolation, au Père de miséricorde dont l'amour pour nous est un amour infini? J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère respect &c.

Leipsick,
le 22 *Mars*,
1762.

G.

P. S. Encore un mot, Mademoiselle. Dans votre Lettre, dont je sens si bien tout le prix, je trouve un passage qui m'inquiète: „ Je ne „ puis croire, *dites-vous*, que le Dieu bienfai- „ sant se trouve offensé, que nous hâtions par „ nos vœux la délivrance de cet état d'imper- „ fection dont le terme aboutit à la jouissance „ d'un bonheur éternel ". Si vous ajoutez: *autant que ce desir peut s'accorder avec les vues adorables de sa Providence*, il devient, au moyen de cette restriction, un sentiment chrétien, noble, sublime, & salutaire. Du reste l'obéissance & l'amour que nous devons à Dieu, exigent qu'au milieu des peines & des contradictons de la vie, nous nous soumettions à rester sur la terre jusqu'à ce que le Maître de nos destins, celui qui tient sous son empire & la vie & la mort, nous appelle à lui. Cette voix: *Fils des hommes retournez*, c'est avec une sainte tranquillité & en nous y préparant journellement que nous devons attendre qu'Il nous l'adresse. „ Une chose (dit *Du Moulin* dans son *Traité* „ *de la Paix de l'Ame* (1)), doit nous faire „ regarder ce monde de bon œil; c'est que „ la terre n'est qu'un lieu d'attente avant que „ d'entrer dans le Royaume céleste, & que „ tout ce qui nous arrive dans la vie, sert à „ nous en approcher. Toutes les créatures qui „ ne sont point corrompues par le péché, nous „ entretiennent du Créateur; & il n'y en a

(1) *Tome* II page 72 & 73

„ point de si mauvaise, qui ne nous donne sujet
„ d'élever nos pensées à Dieu. A tous ceux
„ qui l'aiment, la nature présente des objets
„ agréables: les biens de Dieu les environnent,
„ sa Loi les instruit, ses promesses les conso-
„ lent: Il les conduit par son Esprit, il les
„ couvre de sa protection, il leur montre le
„ prix au bout de la course. Par ce moyen,
„ nous nous ennuyons moins dans ce monde.
„ ——— Et après en avoir mûrement pesé
„ le bien & le mal, nous jugeons qu'il y fait
„ meilleur pour nous que pour les autres; &
„ que la vie n'est pas mauvaise, puis que c'est
„ le chemin qui nous conduit à Dieu".

Si vous voulez continuer à m'écrire, Mademoiselle, je me ferai un devoir de vous servir par mes conseils autant que j'en ferai capable. Vous pouvez encore à l'avenir me taire votre nom, vous en écrirez plus librement.

LETTRE XCIV.

A Monsieur * *.

Vous vous imposez une tâche bien pénible, en entreprenant de corriger les Pseaumes qui se chantent dans votre Eglise, & de leur donner toute la perfection dont ils sont susceptibles. Je sai par expérience combien, il est difficile de composer des Cantiques spirituels, lors même qu'on ne s'astreint pas aux idées d'autrui & que l'on peut suivre les siennes propres; mais la difficulté doit être sans comparaison plus grande encore lors qu'il s'agit de faire les Cantiques d'après les Pseaumes, en se conformant tout à la fois au sens de l'original, aux règles de la Poésie, & à la Musique consacrée dans les Eglises. Il y a environ six ans que je hazardai un essai sur le Pseaume XXV, dont je tâchai de faire un Cantique à l'usage de nos Eglises; mais nonobstant toutes mes peines & des corrections sans nombre je réussis si mal, que depuis lors je n'ai pas eu le courage de le revoir. Ce mauvais succès a augmenté mon admiration pour les Cantiques de *Gerbard*; & je ne saurois vous dire combien je suis humilié, lors que je compare ma foible paraphrase du

Pseaume XXV, avec le Cantique si plein de force & d'onction que Luther a fait du Pseaume CXXX. Au reste, Monsieur, dans tout ce que je vous dis là, mon dessein n'est point du tout de vous détourner d'un travail que vous avez entrepris dans les meilleures vues & pour l'édification publique. Je veux seulement vous fournir d'avance un motif de consolation, au cas que vos essais ne soient pas aussi heureux que je le souhaite. Je vous rends graces de la confiance particulière dont vous m'honorez, & je suis avec la plus haute considération &c.

1762. G.

LETTRE XCV.

A un Ecclésiastique Catholique Romain, de Bohème (*).

PLus l'approbation dont vous honorez mes Ecrits, étoit inattendue, plus elle m'est agréa-

(*) C'est une Réponse à une Lettre qu'un Ecclésiastique de Bohème avoit écrite à GELLERT, pour l'engager à embrasser la Religion Catholique Romaine; Lettre écrite dans de très bonnes intentions, mais que nous n'avons pas cru devoir faire imprimer sans le consentement de l'Auteur. Le Père **, après avoir donné à GELLERT beaucoup de louanges sur ses Ouvrages, & particuliérement sur ses Odes sacrées, lui dit à l'occasion de son Cantique sur *la Foi opérante par les bonnes œuvres: mais est-il bien vrai que vous soyez Luthérien? J'aurois peine à le croire, si dans votre Préface vous ne parliez pas du Dr. Luther.* Ensuite il cite quantité de passages tirés des Ecrits de ce Réformateur, & de quelques autres Théologiens de notre Eglise, passages isolés, détachés de ce qui précède & de ce que suit, & qui, suivant lui, sont directement contraires aux idées de GELLERT dans son Cantique sur la Foi active; mais qui au fonds ne sont contraires qu'à la doctrine de l'Eglise Romaine sur le mérite des œuvres. Enfin il prie Dieu d'a-

ble; & je vous en fais mes sincères remerciemens, de même que de la bienveillance & de l'amitié que vous me témoignez d'une manière si obligeante & si cordiale dans la Lettre que je viens de recevoir.

Quant aux remarques que vous faites sur mon Cantique intitulé *la Foi active*, je puis vous répondre avec confiance & en toute vérite, que le contenu de ce Cantique est parfaitement conforme à la doctrine constante & universelle de notre Eglise. Il n'y a personne parmi nous qui nie, que la vraie foi doit produire l'amour de Dieu & par cela même les bonnes œuvres; qu'elle se reconnoît à ces deux caractéres, la *confiance* au mérite infini de Jésus-Christ par lequel seul nous pouvons être justifiés & sauvés, & *l'obéissance*. Nous enseignons unanimément, d'après les décisions de la sainte Ecriture, que les bonnes œuvres quoi qu'elles ne nous justifient pas devant Dieu, sont cependant les fruits nécessaires de la vraie foi; & que la foi, qui selon l'expression de S. Pierre, *purifie le cœur* (2) & opère

chever de porter la lumière dans l'ame de GELLERT, & il conjure celui-ci par son salut éternel de ne pas mépriser cet avertissement de la grace Divine, qui sera peut-être le dernier qu'il recevra dans l'âge avancé où il se trouve, car il le croyoit sexagénaire. *Note de l'Editeur.*

(2) *Actes XV: 9.*

opère ainsi la sainteté intérieure de l'ame; produit de même la sainteté extérieure de la vie, & l'observation des commandemens de Dieu. Quant à la pensée de Luther dans les passages que vous citez hors de leur liaison, il l'a expliquée lui même dans cent autres endroits, & cela d'une manière parfaitement conforme à ce que je dis dans mon Cantique. Si vous me croyez honnête homme & Chrétien, vous croirez aussi que je n'ai rien dit ici que je ne pense véritablement. Je vais néanmoins vous rapporter quelques passages de Luther, où il explique sa doctrine sur la foi active & salutaire. Voici ce qu'il dit dans sa Préface sur l'Epître aux Romains: „ La foi est si vivante, si agissante, si „ efficace, qu'il est impossible qu'elle ne produi- „ se pas continuellement des bonnes œuvres. „ Elle ne met pas en question s'il faut en fai- „ re, elle les fait, & est toujours en ac- „ tion ".

„ Nous enseignons donc que l'ouvrage de „ nous réconcilier avec Dieu, d'effacer les „ péchés, & de nous sanctifier, est un ouvra- „ ge si grand & si admirable qu'il n'y a que „ Jésus-Christ, le Fils de Dieu qui puisse le „ faire: c'est l'ouvrage propre & particulier de „ Dieu & de sa grace, & il ne sauroit en au- „ cune sorte être attribué à nos œuvres. Mais „ qu'il s'ensuive de là que *nos bonnes œuvres ne* „ *soient rien*, c'est ce que personne n'a jamais „ enseigné. Je ne voudrois pas donner un seul

„ de mes Sermons, une ſeule de mes leçons, une
„ ſeule de mes Oraiſons, un ſeul de mes Ou-
„ vrages quelque peu conſidérable qu'il ſoit,
„ je ne voudrois pas, dis-je, le donner pour
„ tous les biens du monde; j'ajoute même que
„ j'en fais plus de cas que de ma propre vie, &
„ cependant la vie doit nous être plus chère
„ que le monde entier. Car ſi cet Ouvrage,
„ quel qu'il ſoit, eſt une bonne œuvre,
„ c'eſt donc Dieu qui l'a fait en moi & par
„ moi, & ſi c'eſt l'ouvrage de Dieu, qu'eſt-ce
„ que le monde entier en comparaiſon de l'œu-
„ vre du Seigneur! Ainſi quoique mes bonnes
„ œuvres ne puiſſent pas me juſtifier & me ſau-
„ ver (ce qui ne peut être fait que par le ſang
„ & la grace de Jéſus Chriſt), cependant elles
„ ont été faites à la louange & à la gloire de
„ Dieu, & pour le bien & le ſalut du prochain,
„ ce qui eſt infiniment plus précieux que tous
„ les biens du monde (*)".

Mon âge n'eſt pas auſſi avancé qu'on vous l'a dit, car il n'y a que peu de jours que je ſuis entré dans ma 48e année; cependant vous avez raiſon de croire que ma fin n'eſt pas éloignée: j'en ſens les avant-coureurs depuis long-temps. Dieu veuille me faire la grace de me preparer tous les jours par la foi & par l'obéiſſance à une ſainte mort! Je l'eſpère de

(1) *Luther Op. Tome V. Jen. p. 292.*

sa miséricorde, & je veux vivre & mourir dans la Religion que je professe : c'est la Religion de l'Evangile. Je suis &c.

Leipsick,
le 21 Juillet
1762.

G.

LETTRE XCVI.

*A Monsieur B ***.*

NE pas répondre à un Ami qui se trouve en Barbarie, est une faute bien inexcusable & que j'ai cependant à me reprocher, puis que j'ai laissé passer six mois entiers sans vous écrire, à vous que j'aime & que j'honore, & de la tendresse duquel je suis si persuadé. Comment justifier une telle negligence ! En vérité, mon cher B. je sens que cela seroit difficile, quoi que le mauvais état de ma santé, & les pénibles occupations auxquelles mon emploi m'assujettit chaque jour, puissent, peut être, m'excuser un peu. Si j'étois à *Mequinez*, une Lettre de mon Ami ne seroit-elle pas un trésor pour moi, & n'aurois-je pas droit d'en attendre une prompte réponse précisément parce que je serois dans un si grand éloignement ? Je suis donc tout à fait dans le tort, & non seulement je vous en demande

pardon, mais je me hâte aujourd'hui de réparer ma faute autant qu'il me sera possible. Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant dans la première partie de votre Lettre, des tendres sentimens & de la reconnoissance que vous m'y témoignez, reconnoissance que je ne mérite qu'en partie, & que je voudrois bien être assez heureux pour mériter ~~entièrement. Je vous embrasse~~ en idée, je vous assure de toute mon amitié, & il n'est sorte de biens dout je ne prie Dieu de vous combler. Puisse-t-il au sein d'une Nation sauvage vous donner journellement lieu d'admirer les voies de sa Providence, & que vous même il vous rende le bienfaiteur d'un Peuple privé de la connoissance de la vraie Religion & par là même du plus grand des biens! Qui sait les vues que Dieu se proposoit en vous choisissant parmi tant d'autres pour habiter ce triste séjour, dont le nom peut-être ne se présentoit pas même à votre esprit il y a dix ans. Ne fût-ce qu'une seule ame qu'on parvînt à rendre heureuse, ce seroit toujours la plus belle action dont on pût honorer sa vie, & seroit-il impossible qu'elle fût réservée à votre cœur si plein d'humanité & de christianisme, indépendemment des soins particuliers qu'exige votre vocation, & tout en vous acquittant avec succès de ce qu'on doit attendre d'un Consul Danois.

Le ton de gaieté qui règne dans l'autre partie de votre Lettre, datée de Salé, m'a fait un vrai plaisir, quoi que je sois trop malade pour

me mettre à l'uniſſon: il prouve qu'avec une ame contente on peut même en Barbarie écrire avec enjouement & plaiſanter avec eſprit. Mon Frère, & les Comtes *M.* * *. *Sch.* & *B.* en ont ſenti tout le mérite, & ont ri de grand cœur du parallèle que vous faites entre *Sidi-Mahomet* & moi. Tous ces amis me chargent de vous ſaluer de leur part. En vérité tous vos Danois ſont honneur à notre Univerſité & à leur Patrie, & promettent de rendre un jour de grands ſervices & à celle ci & au public. Je ſens combien ce témoignage que je leur donne, va réjouir votre ame patriotique. Adieu, mon cher Ami, continuez à vivre heureux ſous la garde du Très-haut, en conſervant la paix de votre ame & la faveur de votre Roi.

Leipſick
le 15 *Novembre.*
1762.

G.

LETTRE XCVII.

Madame,

Ainsi donc „ ce plan que vous formiez „ pour l'avenir, ce plan d'une vie paisible & „ solitaire, se trouve renversé & l'on ne sauroit „ se figurer les contre temps, les embarras & les „ chagrins que vous avez essuyes depuis le „ commencement de l'annee qui va finir"? Situation bien pénible pour vous, & dont la nouvelle est bien affligeante pour moi, qui aimerois tant à vous voir heureuse au gré de vos voeux. Mais je sais qu'avec un cœur tel que le vôtre, on se soumet aux dispensations de la Providence, lors même qu'elle paroissent contraires à notre véritable bien-être. Je sais qu'au milieu des plaintes que la foiblesse humaine arrache quelquefois à l'ame la plus douce, on se console en songeant à la Sagesse, au Pouvoir, à la Bonté, à la Justice du Seigneur qui connoît le sort de tous les humains, leurs succès & leurs revers, les biens & les maux qui feront leur partage, qui les permet, les enchaîne, les fait servir secrettement à notre bonheur ou à celui des autres, & les mesure constamment à nos forces. Consolez vous donc, ma digne Amie, d'être appellée à exercer votre vertu, non dans le cercle étroit d'une vie paisible & solitaire, mais au milieu des fatigues d'une vie active, dissipée, & plus brillante aux

yeux du monde. Ceux qui ont reçu plus de talens & de force que leurs pareils, sont appellés à de plus grands devoirs & leur influence s'étend davantage sur la société. Combien d'occasions importantes de faire le bien, de montrer la sagesse & les vertus qui vous distinguent, de donner des exemples dont le grand monde a peut-être besoin, ne trouverez-vous pas dans les agitations de ce nouveau genre de vie! Enfin au milieu même de ce tumulte, par la manière de le supporter & d'en tirer parti, vous n'en éprouverez que plus de calme au fond du cœur, plus d'espérance d'arriver à cette vie où le bonheur est sans mélange. Au reste, peut-être que les circonstances où vous êtes actuellement, ne feront qu'un épisode dans votre vie & qu'elles pourront bientôt s'allier heureusement avec votre plan favori. Oui, ma digne Amie, la patience & l'humilité, quand il faut les opposer à des peines toujours renaissantes, sont il est vrai des devoirs difficiles, & c'est ce qu'une triste expérience m'a appris depuis long-temps; mais souvent de longues épreuves nous sont nécessaires pour nous rendre capables des vertus auxquelles nous sommes appellés; & au surplus ne devons-nous pas compter sur un secours puissant & auquel est attaché notre vrai bonheur, le bonheur de notre ame que la mort même ne sauroit nous ravir; voilà quelle doit être notre plus grande consolation.

Il y a quelques années que mes projets & mes vœux tendoient comme les votres à une *utile* & *paisible retraite*. Rien ne me paroissoit plus permis, plus convenable à mes principes & à toutes les circonstances de ma situation. Je veux, me disois-je souvent à moi même, m'établir à la campagne au sein d'une honnête famille, je m'occuperai dans cette retraite à remplir avec soin mes devoirs envers Dieu; à perfectionner mon ame par l'étude & la méditation; à composer d'utiles Ecrits qui pourront voir le jour après ma mort; de temps à autre je prendrai chez moi un Enfant heureusement né, & je tâcherai de lui enseigner à être sage, vertueux & chrétien. Ainsi, loin du tumulte, mes jours s'écouleront doux & paisibles jusqu'à ma fin. Mais considérez, Madame, combien je serois plus à plaindre encore si ce vœu s'étoit accompli! Incapable, comme je le suis maintenant, de goûter les plaisirs de la vie champêtre, de remplir mes heures de solitude, & de les employer utilement par des occupations de mon propre choix; incapable de faire des Livres & de diriger l'éducation des Enfans; trop malade pour prendre beaucoup de part aux plaisirs innocens de la société, & pour m'amuser long-temps de la lecture d'un bon Ouvrage, quel triste rôle seroit le mien aujourd'hui si mon ancien projet avoit pu s'exécuter dans le temps que je le formois! —— Puisse l'année que nous al-

lons commencer être une des plus heureuses de votre vie! C'eſt le vœu ſincère de celui qui ne ceſſera d'être &c.

1762

G.

LETTRE XCVIII.

A Monſieur *

SI la réſolution de vous convertir eſt *ſincère*, ce dont je ne doute pas un inſtant, tâchez maintenant de la rendre *durable*, c'eſt la l'unique marque certaine de ſa ſincérité! Rappellez *ſouvent* le ſouvenir de vos fautes, & n'écoutez point les excuſes de l'amour propre, car tant que nous cherchons à nous excuſer au fonds de notre cœur, nous ne ſaurions être vraiment perſuadés que nous ſommes coupables. Repréſentez vous *ſouvent* & *vivement* les *triſtes ſuites* de votre ancien genre de vie, afin d'en concevoir plus d'horreur & d'éviter déſormais les routes qui conduiſent au déſordre. Suppoſons qu'en effet vous ayez été aſſailli au dehors par les plus dangereuſes tentations, toujours eſt il vrai qu'il n'en eſt aucune que nous ne puiſſions ſurmonter avec le ſecours de Dieu, ſi nous craignons de l'offenſer, ſi nos intentions ſont droites, & que nous perſévérions dans la *prière* & dans la *vigilance*. Le plus grand ennemi du bien

se trouve dans notre propre cœur. En pensant à vos fautes, songez aussi à toutes les *circonstances* qui les aggravent. Dieu vous a distingué par des graces singulières, il a doué votre *esprit* de rares *talens*, vous a fait *instruire avec soin dans la connoissance de la Religion* par le ministère d'un homme sage & vertueux, qui étoit votre *ami* & que vous *chérissiez* comme tel. Une pareille instruction s'imprime plus fortement dans l'ame & doit etre regardée comme un avantage inestimable. De plus, vous avez été guidé depuis votre enfance jusqu'à présent par un homme dont l'exemple, les exhortations & les soins paternels auroient du tout obtenir de vous, & combien d'Orphelins ne sont assez pas heureux pour trouver un B.**. un H.** ! Considérez quelle multitude de bons Ouvrages sont devenus vos précepteurs dès les premières années de votre vie, Ouvrages que souvent des hommes faits ne connoissent point encore. Et combien de plaisirs innocens se sont offerts à vous, combien de bonnes liaisons n'avez-vous pas formées parmi vos compagnons d'étude? & il est si aisé d'ordinaire de suivre la carrière de la vertu quand on peut y marcher avec d'autres! Vous avez trouvé des protecteurs sans les avoir cherchés; & combien la seule apprehension de déplaire à ceux qu'on aime & qu'on respecte, n'a t-elle pas de force pour nous retenir sur les bords de l'abyme! Toutes ces circonstances sont très importantes. N'en soyez que plus at-

tentif, mon cher Fils, à vous relever de votre chûte, & apprenez par votre propre expérience combien il eſt facile à l'homme de tomber, quand il eſt léger, vain, préſomptueux, plein de confiance en ſes propres forces, quand il néglige de *s'appliquer au travail*, qu'il oublie de *s'exciter chaque matin par des motifs religieux* à remplir ſes devoirs, & en finiſſant la journée de *s'examiner* ſincèrement devant Dieu; de rechercher s'il s'eſt permis de légères prévarications & ſi l'amour du monde ne commence point à effacer dans ſon cœur l'amour qu'il doit à Dieu. *Par quel moyen le jeune Homme rendra t il pure ſa voie? C'eſt en y prenant garde, ô Dieu, ſelon ta parole* (1).

Commencez donc avec cette nouvelle année une vie *nouvelle & ſalutaire*. Ce c'eſt pas notre amendement qui nous abſout de nos péchés, mais ſi la foi en J. C. & l'eſperance d'obtenir grace pour l'amour de lui habitent dans nos cœurs, nous ne ſaurions manquer de nous amender.

Que la crainte des *difficultés* ne vous arrête point Nous pouvons tout avec Dieu, & c'eſt lui qui produit en nous le vouloir & l'exécution ſelon ſon bon plaiſir, c'eſt lui qui donne ſon Eſprit à ceux qui le lui demandent, qui nous accorde des forces que nous devons ſoigneuſement exercer pour nous mettre en état d'en obtenir de nouvelles.

Evitez de multiplier vos liaiſons, ne cher-

(1) *Pſ.* CXIX. 8.

chez qu'un petit nombre *d'amis*, & faites vous un plaisir & un devoir journalier de l'assiduité au travail. Quant à moi, mon cher Fils, je vous pardonne de bon cœur & prie Dieu de vous pardonner, & de vous conduire durant tout le temps de votre vie. Bien loin de diminuer, mes soins & mon affection pour vous augmenteront encore, si je vois que vous remplissiez vos bonnes résolutions; & c'est ainsi que vous pourrez conserver vos amis & vos protecteurs, sinon ils se tourneront vers des jeunes gens qui leur paroîtront plus dignes qu'on s'intéresse à leur sort. Et comment pourrois-je à l'avenir vous recommander en bonne conscience, si votre propre conduite venoit à me démentir? Adieu, vous pouvez sans crainte recommencer vos visites chez moi.

1765. G.

LETTRE XCIX.

De Mr. Meinhard.

Vous ferez peut-être moins furpris que je profite à préfent de la permiffion que vous m'avez donnée de vous écrire, que de ce que j'ai été fi long-temps fans m'en prévaloir. Mais jufques ici notre voyage ne m'a rien fourni d'affez important pour vous le communiquer; & ce n'eft pas un Homme tel que vous qu'on doit entretenir de bagatelles. A l'heure qu'il eft, je puis vous dire qu'heureufement nous quittons Vienne, & qu'avec les meilleures réfolutions du monde, pourvu qu'elles foient durables, nous allons chercher quelque chofe de plus folide. J'ai eu ici un petit défagrément au fujet de mes Livres, qu'on a vifités & auxquels on a fait fubir un examen très févère. J'étois fur-tout inquiet pour nos Livres de dévotion, & pour ceux dont vous nous aviez chargés pour le Comte *de* ***. Mais le Préfident de ce Tribunal de Cenfure, le célèbre Baron *van Swieten*, me tranquillifa en me difant: *Nous vous regardons comme frères, & vous n'avez rien à craindre pour vos Livres de dévotion; quant aux Ouvrages de M. Gellert, nous les admirons & les refpectons.* La joie de M. le Comte **. en recevant ce beau préfent, a été auffi vive, que l'étoit fon inquiétude

pendant qu'on lui retenoit ces Livres, ce qui a duré quelques jours. Il vous en parlera sans doute dès qu'il sera en état de vous ecrire; car il est tombé malade à **. & c'est ce qui l'a empêché de faire autant d'honneur qu'il l'auroit voulu, à la Lettre de recommandation que vous nous aviez donnée pour lui. Il nous a cependant reçus avec la bonté à laquelle on doit s'attendre quand on est recommandé par vous. Je ne veux pas, Monsieur, vous détourner de vos occupations par une plus longue Lettre; mais je ne saurois finir sans vous prier encore de m'honorer, toujours de votre bienveillance. Je serai toute ma vie avec le respect qui vous est du &c.

Vienne
le 28 *Octobre*
1763.

LETTRE C.

*A. M. le Comte M**.*

LOrs que je vous écris, non seulement je sai que je vous fais plaisir, mais je m'acquite en même temps d'un des plus agréables devoirs de l'amitié. Je vous embrasse donc en idée, dans quelque endroit du Monde que vous puissiez être, & je vous souhaite tous les biens que peut souhaiter un Ami à son meilleur Ami, un Instituteur à son plus cher Disciple, un Père à son Fils. Il me semble vous voir occupé à profiter de plus en plus de vos voyages, pour enrichir votre esprit de connoissances utiles & variées, pour imprimer dans votre cœur des maximes de sagesse & de prudence, & pour vous affermir dans l'amour de la vertu & dans l'horreur du vice, par le commerce des hommes tant bons que mauvais que vous avez occasion de connoître. Je vois d'ici le Journal où vous couchez exactement par écrit, tant pour votre propre utilité que pour celle de vos Amis & de vos neveux, tout ce que vous apprenez d'utile & d'intéressant dans vos voyages. Je vous vois aux côtés de votre sage Mentor, je vois avec quel empressement vous profitez de ses lumières, de ses conseils & de son exemple, avec quelle confiance vous lui ouvrez votre cœur & vous recourez à lui dans

les tentations & les dangers auxquels vous pouvez être exposé. Oui, mon cher Comte, quelque difficile que soit l'art de voyager utilement & sans rien perdre du côté des mœurs, je suis persuadé que votre voyage sera plus heureux que celui de la plupart des jeunes gens. Que ne peuvent pas la vigilance, la droiture, la piété, au milieu même de la dissipation, des mauvais exemples, des tentations de toute espèce! Ah! je sai que le Comte L **. M **. *jeune Homme* si aimable & si vertueux, reviendra dans sa patrie avec toutes ses vertus; bientôt ce sera un *Homme* accompli en sagesse & en piété, car il a toujours Dieu devant les yeux & dans le cœur, il sait veiller & prier.

Le Comte **. m'a fort remercié de lui avoir procuré votre connoissance; il m'assure qu'il vous aimeroit quand vous ne seriez pas le Fils d'un grand Ministre d'Etat. Votre Frère a toujours la même ardeur pour l'étude, peut-être même s'applique t-il trop. Quelle joie votre digne Père n'éprouvera-t-il pas, si ses deux Fils continuent toujours à faire de nouveaux progrès en sagesse & en vertus! Adieu, mon cher Comte, vivez content & heureux sous la garde du Très Haut, quelque part que vous alliez. Je vous recommande à sa grace, avec toute l'ardeur d'un homme qui vous aime au delà de l'expression, & qui sera toujours vôtre

1763. G.

LETTRE CI.

A Mr. F.

„Que le libertinage & l'irréligion ne „procurent pas le bonheur, que tant „de personnes se flattent d'y trouver; & que „les préjugés sur l'inutilité de la piété entraî„nent les suites les plus funestes", c'est ce que tant d'Ecrivains distingués par leurs talens & par leurs vertus ont si bien démontré, que, quoi que je ne croie pas qu'il soit entièrement superflu de mettre cette vérité dans un plus grand jour encore, je suis au moins persuadé qu'en mon particulier je ne serois pas en état de le faire. J'avoue que, comme vous le dites, l'opinion favorable qu'on a prise de moi, pourroit procurer bien des lecteurs à un semblable Ouvrage; mais Dieu sait que je n'ai pas à présent les forces qu'il faudroit pour entreprendre un travail de cette nature. Je vous promets néanmoins que, si je vis encore quelque temps, je n'oublierai pas le conseil que vous me donnez dans cette obligeante Lettre, qui fait tant d'honneur à votre façon de penser. Mais en attendant je vous recommande le Traité de *l'excellence de la Religion*, par *Bernard.* Vous ne sauriez indiquer à vos Amis un meilleur Ouvrage sur le sujet que vous me proposez. M. *Bernard* (il

étoit Pasteur & Professeur à Leyde) pensoit comme vous, que la plupart des hommes ne savent pas assez combien la Religion est aimable, & c'est ce qui le détermina, en 1718, à composer cet excellent Ouvrage François, dont on a une bonne Traduction Allemande, faite il y a quelques années à Halle, & enrichie d'une Préface de feu M. *Baumgarten*. Il n'est que trop vrai, mon cher Ami, que peu de gens savent combien est inestimable la grace que Dieu nous a faite en nous donnant la Religion Chrétienne; mais s'ils ne le savent pas, c'est que pour la plupart ils ne veulent point le savoir. *Si quelqu'un*, dit le Sauveur, *veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, il connoîtra si cette doctrine vient de Dieu, ou si je parle de mon chef* (*); & par conséquent aussi il connoîtra toute la beauté, toute l'excellence du Christianisme, & combien sa pratique est propre à rendre les hommes heureux.

Au reste, mon cher Ami, je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi; mais je dois vous avertir que vous êtes trop prévenu en ma faveur. Je vous demande la continuation d'une amitié qui m'est si précieuse, & je prie Dieu que vous jouissiez toujours de cette paix intérieure & de ce bonheur solide qui doivent être le partage du vrai Chrétien.

1763.

(*) *Jean* VII: 17.

LETTRE CII.

A Mr. de B.* (*), *Conseiller Privé & Ministre d'Etat.*

J'Ai l'honneur d'informer Votre Excellence, que le jeune Comte *Sch.* qu'elle m'a recommandé, se conduit très bien, qu'il s'applique avec zèle à l'étude, & que son Gouverneur ne néglige aucun de ses devoirs. En géneral on peut dire que les jeunes Seigneurs Danois, qui ont étudié ici depuis quelques années, ou qui s'y trouvent encore, font beaucoup d'honneur à notre Université. Les Comtes *de* * & *de* * qui ont déjà commencé leurs voyages, étoient des modèles d'application, de régularité & de sagesse: je ne cesserai jamais de les aimer & de les honorer. On ne sauroit aussi donner trop de louanges au jeune Comte *de* * & à *MM. de* *. Comme je suis assez heureux pour que vous m'honoriez de votre confiance, j'ai cru devoir rendre ce témoignage à ces jeunes gens, & vous en parler comme je le fais, à vous qui êtes l'Ami de leurs Parens, & le Protecteur du mérite. Si le Dannemarc m'a quelque obligation, comme V. E. le suppose, c'est sans doute une récompense bien flatteuse pour moi, que le Premier Ministre daigne me le *dire*;

(*) C'est sans doute l'illustre Comte *de Bernstorf.*

mais je dois craindre que les jeunes Danois que j'ai eu occasion d'instruire & de former, n'aient parlé trop avantageusement de moi, & que leur amitié ne leur aît fait exagérer les services que je leur ai rendus. Il est bien facile de réussir, quand on a le bonheur de trouver des Disciples qui ont de grands talens, beaucoup d'application, & un excellent cœur. Tel est sur-tout votre digne Neveu de Copenhague, à qui Madame son Epouse vient de donner un Fils, à ce que j'ai appris ce matin. J'ai l'honneur de vous en féliciter, car je sai que vous avez pour lui des sentimens vraiment paternels. Je suis avec la plus vive reconnoissance & le plus profond respect &c.

1763.

O 2

LETTRE CIII.

A Mr. B. **.

IL n'y a pas une heure que j'ai reçu votre affligeante Lettre, & je me hâte, pour me soulager moi même, de vous témoigner la part que je prends à la douleur où vous plonge le décès prématuré de M. votre Frère, qui nous étoit si cher à l'un & à l'autre. Il n'est donc plus cet excellent jeune Homme, dont la santé florissante sembloit promettre une longue vie, ce jeune Homme si pieux, si appliqué, si instruit, l'un des Disciples dont je concevois les plus hautes espérances, lui qui naturellement devoit encore être utile à la société long-temps après que je n'y serois plus: hélas! au printemps de son âge, & presque au sortir de l'Université, il nous est ravi! Telles étoient mes pensées en lisant votre Lettre, & c'est ainsi que je pleurois la mort prématurée de votre Frère, & que je sentois vivement votre affliction. Mais après tout pourquoi gémir? Lorsqu'on est bien préparé, n'est-ce donc pas un bonheur de mourir jeune, si Dieu le veut, & d'entrer de bonne heure dans la jouissance de la félicité éternelle! N'est-ce pas là le souverain bien du fidèle, & celui de cet excellent jeune Homme? Le Seigneur lui avoit donné la vie, le Seigneur la lui a bientôt reprise, mais afin de la lui rendre pour

toute l'Eternité : que le Nom du Seigneur soit béni! Et que la mémoire de notre Ami soit glorieuse; que l'exemple de sagesse & de piété qu'il a donné sur la terre y trouve des imitateurs! Et vous, mon cher B**, Dieu veuille, si cela convient aux vues adorables de sa Sagesse, vous faire recueillir dans une vie longue, heureuse, & utile au monde, les fruits d'une jeunesse que vous avez si noblement consacrée à l'étude & à la vertu!

Quant aux remerciemens que vous me faites, & en votre nom & au nom de votre bienheureux frère, pour les instructions que vous avez reçues de moi, je ne puis y répondre: ils m'ont touché, extraordinairement touché, & depuis long temps je n'ai reçu aucun témoignage de reconnoissance dont j'aie si bien senti la vérité & l'énergie. Les services que je vous ai rendus, étoient peu considérables à mes yeux, mais de la façon dont vous les représentez, peu s'en faut qu'ils ne me paroissent importans; & quel ne seroit pas mon bonheur s'ils l'avoient effectivement été, & qu'ils eûssent encore été salutaires au cher défunt à l'heure de la mort! J'en bénirois Dieu dans toute l'éternité.

LETTRE CIV.

*Mon cher **.*

TRanquillisez vous : votre repentance a des caractères si peu équivoques de sincérité, que non seulement je vous pardonne avec un cœur vraiment paternel, mais que mon amitié deviendra plus vive encore & que je m'empresserai à vous rendre tous les services dont je suis capable, si après vous être relevé de votre chûte, comme vous venez de le faire par la grace de Dieu, vous marchez désormais avec d'autant plus d'ardeur & de persévérance dans les routes de l'honneur & de la vertu. Prenez donc courage, mon cher Ami, & ne vous lassez point d'implorer le secours du Ciel. Dieu, comme il l'a promis dans sa sainte Parole à tous les vrais pénitens, vous rendra la paix de la conscience que vous aviez perdue, il ne manquera pas d'achever la bonne œuvre qu'il a commencée en vous, & par sa grace il fera d'un jeune Homme que ses égaremens avoient rendu malheureux, un modèle de repentance, de sagesse & de vertu, & qui sera tel dans tous les périodes de sa vie, & jusques à l'âge le plus avancé. J'ose vous le promettre au nom de ce Dieu, qui après nous avoir donné son Fils pour Sauveur, nous donnera certainement toutes choses avec lui.

Quant à M. votre Père, je vous promets

d'intercéder pour vous auprès de lui, & je le ferai avec autant de confiance que de joie. *Comme il étoit encore éloigné, son Père l'appercut, & fut ému de compassion, il courut à lui, se jetta à son cou, & le baisa* (*): C'est ce que fera votre pieux & tendre Père. Livrez-vous, mon cher Ami, à ce consolant espoir; & soyez aussi persuadé que le Père céleste, le Père des miséricordes est ému envers vous des mêmes compassions, & qu'il agréera votre retour, vos regrets & vos prières. Quelle consolation pour votre ame affligée, pour cette ame dont les intérêts me sont si chers, mais qui le sont bien plus encore à votre Sauveur! Vous vous défiez sans doute de vous même, & vous craignez de n'être pas constant dans le bien; mais que le sentiment de votre foiblesse ne vous décourage point. Il est sans doute vrai que par nos propres forces, nous ne saurions ni devenir vertueux, ni continuer à l'être; mais nous avons la douce certitude que celui qui *opère en nous le vouloir*, y *opère aussi l'exécution* (*). Que pourrions-nous donc craindre, puis que lui même nous offre les armes dont nous avons besoin pour combattre, & que si nous implorons son secours il nous aidera à remporter la victoire, à triompher même de nos plus dangereux ennemis, des attraits de

(*) *Luc.* XV: 20.

(*) *Philip.* II: 13.

la volupté, des passions de la jeunesse, de la force des mauvaises habitudes. Heureux jeune Homme, je vous embrasse donc comme un Père embrasse un Fils qu'il a retrouvé, je répands sur vous des larmes de joie, & je ne cesse de prier pour vous. Venez donc sans crainte, venez me voir aujourd'hui ou demain. Je vous parlerai comme je viens de vous écrire, avec la plus tendre amitié, & le plus sincère desir de vous être utile, car je ne cherche qu'à vous rendre heureux & qu'a m'acquiter de mon devoir.

1763.

G.

LETTRE CV.

*A Mr. le Pasteur **.*

LA dette dont je m'acquitte enfin est de bien ancienne date, elle est de l'année dernière, & tout ce que je puis dire pour m'excuser, c'est que de jour à autre j'espérois de vous voir & de vous répondre de bouche. Au reste je puis du moins vous assurer que d'abord après avoir reçu votre Lettre, je m'acquitai de la commission que vous m'y donniez. Mais fût-ce avec succès? C'est ce que n'oserois dire entièrement. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mr. *de* **. est très bien intentionné pour vous, quoiqu'il trouve quelque difficulté à vous faire appeller à **. Mais tranquillisez-vous, mon cher Pasteur: si c'est la volonté de Dieu que vous exerciez votre Ministère dans cette Eglise, il saura bien vous y conduire sans que vous vous donniez beaucoup de mouvement pour cela. En attendant, vous avez la consolation de savoir que votre Troupeau actuel vous aime & vous honore, ainsi que je l'ai appris avec joie de diverses personnes. Vous me dites que les Sermons que vous faites presque sans préparation, sont souvent plus goûtés de vos Paroissiens, que ceux que vous avez écrits & composés avec le plus de soin & de peine: c'est ce qui ne me surprend pas. Peut-être que

lors que vous n'êtes pas astreint à réciter de mémoire, vous parlez avec plus d'aisance & de feu. Il arrive aussi souvent que lors qu'on a bien médité son sujet & qu'on en est plein, la solemnité de l'action, la majesté du lieu, l'attention des auditeurs, l'impression que font sur nous mêmes les vérités que nous prêchons & dont nous sommes affectés, nous inspirent en quelque sorte, & nous donnent une éloquence que nous n'aurions pas en composant méthodiquement dans la solitude du cabinet. Enfin, mon cher Ami, vous vous rappellerez sans doute que je vous ai souvent averti que vos Sermons, aussi bien que vos Poésies sentoient trop le travail & l'art; de sorte qu'il se pourroit très-bien que vos Discours composés avec le plus de soin, & prononcés précisément tels que vous les avez couchés sur le papier, fissent moins d'impression que ceux que vous n'avez point écrits. ——

Adieu, Monsieur, continuez à remplir les devoirs de votre Ministère avec tout le zèle & toute la fidélité dont vous êtes capable, en rapportant toujours vos travaux à la gloire de Dieu & au salut de vos auditeurs; & ne doutez pas que le Seigneur ne bénisse votre zèle & votre fidélité, & ne les récompense magnifiquement. Je suis &c.

1764.

LETTRE CVI.

*A Mr. L**.*

SI mes Cantiques vous ont fait tout le bien que vous dites, j'ai grand sujet d'en bénir Dieu. Marchez toujours avec constance & sans vous laisser arrêter par aucun obstacle, dans les routes de la Religion. Vous éprouverez qu'elles seules conduisent au vrai contentement & dans la vie & dans la mort; & que s'acquiter des devoirs du Christianisme & travailler à son propre bonheur, c'est une seule & même chose. Dieu vous assistera, comme il l'a promis, il sera le conducteur de votre jeunesse, & il vous fera devenir un homme vertueux, heureux, & utile à la société. Si jamais vous faites un voyage à Leipsick, venez me voir, je vous en prie, afin que j'apprenne à vous connoître personnellement & que j'aie le plaisir de vous assurer de bouche de l'estime & de l'attachement avec lesquels je suis &c.

1764.

LETTRE CVII.

A Mademoiselle **.

Mademoiselle,

IL eſt bien flatteur pour moi que vous liſiez mes Ouvrages avec tant de plaiſir: puiſſent-ils en même temps vous être utiles! Du reſte ne vous affligez pas de ce que vos occupations domeſtiques ne vous permettent pas de conſacrer beaucoup de temps à la lecture. La vraie ſageſſe ne conſiſte pas à lire, mais à agir beaucoup; & une Perſonne de vôtre Sexe, qui ayant des devoirs à remplir dans ſa famille, n'employeroit qu'une heure par jour à lire dans la vue de ſe former l'eſprit & le cœur, liroit plus que celle qui pour s'amuſer ou ſatisfaire ſa vanité paſſeroit des journées entières à lire les meilleurs Ouvrages. La première ne ſauroit manquer de devenir une bonne Epouſe, une Mère intelligente, une ſage Oeconome, ſi ſon état l'y appelle; mais c'eſt ce qu'on ne ſauroit guère eſpérer de l'autre. Continuez donc, Mademoiſelle, à ne conſacrer à la lecture des bons Livres, que le temps que vos occupations journalières pourront vous laiſſer. Les Ouvrages de Mme *de Beaumont*, le *Spectateur*, les *Avis* de Mr. *Wilkes à une jeune Dame*, & d'autres Li-

vres pareils sont en même temps agréables & utiles. Au reste, Mademoiselle, je vous remercie très humblement de la Lettre si obligeante & si spirituelle dont vous m'avez honoré, & je suis avec une considération toute particulière &c.

1765.

G

LETTRE CVIII.

*A M. le Comte de***.*

AUtant je regrette que le séjour de *** ne soit pas plus agréable pour vous, autant je me persuade que votre amour pour l'étude, votre application & votre bon cœur vous le rendront bientôt supportable, & ne sauroient manquer de vous le rendre utile; voilà ce qui me console & ce qui doit vous consoler aussi. Si la société vous offre peu de ressources, au moins êtes-vous plus heureux que beaucoup d'autres, puisque vous connoissez nombre de bons Ouvrages & que vous savez les lire avec fruit. C'est en vous occupant de ces bons Livres, & en vous appliquant aux études qui vous retiennent à *** que vous oublierez les désagrémens du séjour, que vous supporterez l'ennui des sociétés, & que vous éviterez d'ar-

tant plus sûrement de contracter les défauts du grand monde. Vous voulez que je vous aide par mes conseils à les supporter patiemment ces défauts qui vous blessent? Mais, mon cher Comte, que pourrois-je vous dire là dessus, que votre propre sagesse ne puisse vous dire tout aussi bien? Que répondriez vous à un Ami qui en pareil cas vous demanderoit des règles de conduite? Vous lui diriez sans doute: „ Pour vous disposer à l'indulgence en-„ vers les autres, songez journellement à vos „ propres défauts & n'oubliez pas les plus „ secrets, songez aux bonnes qualités que les „ autres possèdent nonobstant leurs défauts, „ qualités qui vous manquent peut être. Est-il „ en votre pouvoir de les corriger de leurs „ vices ou de leurs foiblesses, c'est un bon-„ heur pour vous d'en trouver l'occasion & „ un devoir de la mettre à profit. Supportez „ patiemment leurs imperfections, elles vous „ blesseront moins. Sont-ce des extravagances „ qu'ils se permettent, apprenez la sagesse par „ l'exemple même de la folie, en évitant tou-„ tes les routes qui mènent à celle-ci. Sont-ce „ des vices auxquels ils s'abandonnent, détestez „ ces désordres, plaignez l'Être infortuné que „ le vice déshonore, que toute votre conduite „ lui en offre le contraste, & priez pour lui". Dites vous donc ainsi à vous même, mon cher Comte, ce que vous diriez à votre Ami. Le monde où nous sommes étant un séjour d'imperfection, il faut nous résoudre à être indulgens envers les autres, ou nous condamner

à devenir des hermites ou de sombres misanthropes. Si Dieu supporte les fautes continuelles, les déreglemens de nos semblables, à combien plus forte raison n'est-il pas de notre devoir de le faire! Celui à qui personne ne plairoit, seroit plus malheureux que celui qui ne plairoit à personne. Consolez vous, mon cher Comte, cette première scène qui s'offre à vous dans le monde, sera bientôt terminée & fera place à de plus agréables; en attendant vous vous exercez à la douceur & à la patience, vertus dont nous avons besoin depuis le commencement de notre vie jusqu'à sa fin, & qui, ainsi que l'humilité, démontrent si bien l'esprit & le pouvoir de la Religion. Ses préceptes que vous aimez seront dans toutes les circonstances vos meilleurs guides, & vous mettront à couvert des périls auxquels votre vertu est exposée, & dont vous ne serez jamais exempt. Prie, veille, accompli ton devoir, occupe toi utilement, & joins à ces habitudes celle de t'examiner journellement: voilà les leçons de la vraie sagesse. Adieu, mon cher Comte, il est bien sûr que je vous aime, & que je dois vous aimer à cause de vos vertus. Comme vous êtes entre les jeunes gens que je connois, un des plus estimables & des plus chers à mon cœur, soyez aussi dans la suite un des hommes les plus honnêtes, les plus religieux, les plus utiles, & par conséquent l'un des hommes les plus heureux.

1765

LETTRE CIX.

*A Monsieur B***.*

VOus me donnez si souvent des marques de souvenir dans les Lettres que vous écrivez à Monsieur votre Frère, & ce souvenir est si affectueux, si tendre, que je ne sais ni comment vous en remercier assez, ni ce que je dois faire pour m'en rendre digne. Tout ce que je puis vous dire, mon cher Pasteur, c'est que l'amitié dont vous m'honorez & le suffrage que vous donnez à mes Cantiques sacrés, me font bien plus précieux que la faveur des Grands & les louanges de bien des Critiques de profession. Ces Hymnes ne toucheroient pas votre ame noble & pieuse s'ils étoient moins propres à édifier. Et quel bonheur pour moi si Dieu permet qu'ils contribuent à la gloire d'une Religion, que tant de moqueurs insultent de nos jours, tantôt secrètement, tantôt à découvert! L'homme célèbre qui est dans vos contrées continue à redoubler ses attaques, mais celui qui habite les Cieux se rit de ses efforts. Il saura maintenir la vérité, dût le nombre de ses ennemis s'augmenter encore, & dans les pays mêmes où les V**. l'outragent, il multipliera les B***. pour la défendre & la faire aimer. Dieu veuille, mon cher Pasteur, vous conserver la santé & pro-

longer vos jours! Je me recommande à votre amitié & à vos prières & suis pour la vie &c.

1765.

G.

LETTRE CX.

De M. de Hagedorn.

Recevoir votre Discours Académique & le tenir de vous même est bien le plus agréable présent qu'on eût pu me faire. Je ne puis l'accepter sans vous en témoigner ma sincère reconnoissance, & cette reconnoissance produit une Lettre. Votre Discours m'est infiniment précieux, non seulement parce qu'il est de vous, mais aussi parce qu'il peut faire le plus grand bien à mon cœur: n'est-ce pas pour le cœur que tout l'Ouvrage est écrit, cette vérité m'a toujours paru sensible en lisant cette excellente production. De l'approbation universelle que vous obtiendrez je n'en dis pas un mot, mais quant au bien que vous ferez, à l'utilité générale que le Public en retirera, voilà sur quoi j'aimerois à m'étendre, & à vous écrire souvent. Et dans ce cas là, je ne vous demanderois pas excuse comme je le fais à présent d'interrompre vos utiles occupations par des Lettres. Au reste je ne demande point de réponse, j'exige au contraire que

vous ne m'écriviez pas, & je vous prie feulement de me faire favoir quelquefois par nos amis que vous vous portez bien. Quelle joie n'ai-je pas éprouvée depuis peu en apprenant des nouvelles fatisfaifantes fur ce fujet! Adieu, mon cher Profeffeur, je fai que vous devez être perfuadé de mon eftime & de mon dévouement, je me borne donc à vous réitérer l'affurance de l'amitié avec laquelle je fuis &c.

C. L. DE HAGEDORN.

Dresde le 24 Février 1766.

LETTRE CXI.

A M. de Hagedorn.

VOus m'avez témoigné votre bienveillance & votre amitié de la manière la plus obligeante & la plus perfuafive; je vous en remercie comme d'un bienfait, & puis vous affurer que de mon côté je vous honore & vous aime depuis que votre nom & votre mérite me font connus, & il y a bien long-temps de cela. Ce que vous me dites dans la fuite de votre Lettre, touchant l'utilité dont mon Ouvrage pourroit être au Public, eft la louange la plus flatteufe que j'euffe pu recevoir, & déformais fur cet article je tâ-

cherai d'en croire l'avis des perſonnes judicieuſes, plutôt que les répugnances d'un cœur craintif & ſujet à ſe faire illuſion. Continuez moi votre amitié, je vous en conjure, & jouiſſez de tous les biens qu'on peut ſouhaiter à un homme qui fait tant d'honneur à ſa patrie; ce ſont les vœux d'un cœur rempli pour vous d'eſtime & de dévouement.

1766.

G.

LETTRE CXII.

A M. le Conſeiller Heyne (*).

VOus avez jugé trop favorablement mon petit Ouvrage; mais je dois vous remercier non ſeulement de l'éloge, mais de la manière ſi affectueuſe dont vous m'avez loué. Helas! il s'en faut bien que je ne ſois entièrement tel que je parois à vos yeux! Cependant je n'en ſollicite pas moins la continuation de votre amitié; je vous aſſure de toute la mienne & de l'eſtime la plus ſincère. Ah! que n'avons nous gardé ici le Profeſſeur *Heyne*! voilà ce que je répète ſouvent à mes Amis & quelquefois en public devant mes Auditeurs; ce ſouhait s'eſt renouvel-

(*) *C'eſt le célèbre Profeſſeur de Göttingue.*

lé il y a quelques jours en lisant l'excellente & modeste Préface que vous avez mise à la tête du second Volume de votre Abrégé de l'Histoire Universelle. Je vous embrasse, en souhaitant que Dieu vous accorde long-temps encore des jours heureux & utiles au monde & suis pour la vie &c.

Leipsick,
le 31 *Mars*
1766.

G.

LETTRE CXIII.

De Mr. Heyne.

QUe vous êtes bon, mon cher Professeur, de prendre occasion d'un procédé de ma part tout à fait à sa place & qui ne meritoit aucune attention, pour me donner l'assurance la plus précieuse de votre estime & de votre amitié! Quelque indifférent qu'une certaine expérience m'aît rendu sur ce qui concerne la réputation littéraire, je suis très sensible au suffrage des gens de bien & des gens éclairés; mais quand c'est à vous à qui j'ai le bonheur de plaire, voilà une approbation qui me touche plus que celle de tout un public, car elle rassure mon cœur & le remplit d'une satisfaction intérieure. L'objet

conftant de tous mes efforts fera de conferver ce fentiment, de l'accroître encore en le méritant mieux, afin de pouvoir jouir auffi de votre approbation dans ce monde futur, où nos fentimens, nos actions, tout ce que nous fommes fera expofé au jour le plus lumineux.

Je ne connois pas de réduit dans ma Patrie, où j'eûffe pu couler des jours obfcurs avec moins de trouble & d'embarras que je ne le fais ici. Quelque éloignement que j'eûffe pour l'état d'un Savant de profeffion, & pour la vie Académique, la Providence m'y a deftiné. Il m'en a bien coûté pour m'y foumettre, mais j'ai appris par expérience que fes voies font toujours miféricordieufes. Ma vie eft fi fimple, fi uniforme, fi paifible que je n'aurois pu efpérer d'en mener une femblable à Dresde. En vous difant cela, mon cher Profeffeur, je fais que je vous fais plaifir, c'eft pourquoi j'en parle avec plus d'affurance que je n'ofe le faire ordinairement quand il eft queftion des chofes humaines, toujours fi incertaines & fi variables. Dieu vous conferve la fanté, & vous faffe fervir longtemps à infpirer la vertu & la Religion à une Jeuneffe, que malheureufement dans nos Académies on ne s'attache guère qu'à rendre favante. Tous vos amis vous faluent, mais perfonne avec un plus vif fentiment d'eftime que ma femme. Je fuis pour la vie &c.

Göttingue,
le 11 *Mai*
1766

HEYNE.

LETTRE CXIV.

QUand je vous aurois rendu dans votre jeunesse, mon très cher Comte, tous les services que vous supposez, services qui au fond n'étoient qu'un devoir & que la docilité de l'Elève changeoit en plaisirs, il est sûr au moins que vous venez de m'en récompenser bien richement, & que je reçois de vous & de Madame votre Epouse la preuve la plus flatteuse d'estime & de confiance. Au moment où pour la première fois vous portez le doux nom de Père, vous voulez que je participe à votre bonheur en me choisissant pour le parrain de votre Fille: est-il une joie plus vive & plus pure qu'un Père puisse faire partager à son meilleur Ami? Je vous en rends graces, mon très cher Comte, & c'est d'un cœur pénétré de votre joie & plein de reconnoissance de l'honneur que vous me faites, que partent mes bénédictions & les vœux que je forme pour le bien-être de votre Enfant, de votre Epouse & le votre propre. Je ne vivrai point assez long temps pour jouir du bonheur de consacrer quelques soins à cet Enfant chéri; mais, quant au devoir qu'un parrain chrétien remplit en silence, je tâcherai de m'en acquitter non seulement demain jour du Baptême, mais tant que je serai en vie je me souviendrai de ce devoir. Le Comte *de* **

vous dira que les douleurs que je souffre actuellement, ne me permettent pas de songer au voyage de **. En attendant je vous embrasse en idée; Dieu veuille vous bénir & tout ce qui vous est cher; jouissez ainsi avec reconnoissance, de tout le bonheur attaché aux relations d'Epoux & de Père, & du doux souvenir d'avoir coulé dans l'innocence les années de votre jeunesse. Je suis tout à vous.

G.

FIN du second Tome.

